

DE QUELQUES ERREURS

SUR

LA PAPAUTÉ

Saint Pierre.

Les Papes d'Avignon.

Clément XIII et Clément XIV.

Le Pouvoir temporel des Papes.

Paris. -- Typ. de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

DE QUELQUES ERREURS

SUR

LA PAPAUTÉ

PAR

LOUIS VEUILLOT

Rédacteur en chef de *l'Univers*

Nimis honorificati sunt amici tui, Deus; nimis confortatus est principatus eorum.

(*Psalm.* 138, 17.)

PARIS

GAUME FRÈRES ET J. DUPREY, ÉDITEURS

Rue Cassette, 4

1859

INTRODUCTION

Depuis que l'Église est née du sang de Jésus-Christ, elle seule existe véritablement sur la terre. Tout se fait pour elle ou contre elle avec une énergie aussi durable que son éternité. Elle est le Bien ; le Mal ne vit que pour la combattre. Il la combat par une négation continuelle et par une parodie incessante. Tout ce qu'elle fait, il le déclare mauvais, absurde, funeste,

et en l'insultant il cherche à l'imiter. Il a ses dogmes, sa discipline, son culte, qui sont la négation obstinée et la contrefaçon servile des dogmes, de la discipline, du culte catholique. Articles de foi, sacrifices, grandes et petites dévotions, pénitences, rien n'y manque. Les Saints surtout n'y manquent pas, et c'est peut-être le point où les religions humaines et particulières se rendent avec plus d'assiduité plagiaires de la religion divine et universelle; et la raison en est toute simple, quoique inconnue de la plupart de ceux qui la mettent en pratique, puisque le but intime et vraiment infernal de toutes ces religions est de supprimer Dieu au profit de l'homme et de faire de l'homme un dieu sans Dieu.

Les sectaires, les indifférents, les libres penseurs ont donc leurs saints,

qu'ils appellent des grands hommes, et qu'ils exposent à la vénération publique dans les rues et dans les carrefours. Sous la première république, si féconde en canonisations de ce genre comme en toutes sortes de créations religieuses, ils avaient consacré à ce panthéisme un panthéon. Lorsqu'ils virent que leur panthéon était sujet à se vider dans l'égout, ils ne se découragèrent pas; ils imaginèrent la mode des statues, maintenant florissante. Point de bourgade qui ne possède son grand homme, au moins en buste. On prend ce que l'on trouve : il faut un grand homme à tout prix. Faute de mieux, à défaut d'écrivains, de mécaniciens, de militaires, on va jusqu'à décerner la statue à des Saints véritables, qui n'avaient pas été reconnus grands hommes jusque-là et qui le deviennent par décret municipal. C'est,

dit-on, pour honorer le mérite, le talent, la gloire; on fait bien de ne pas dire la vertu. S'il fallait honorer la vertu, on retomberait dans le martyrologe; il faudrait demander à l'Église des noms qu'elle a déjà revêtus d'un éclat plus illustre. Les libres penseurs ne prétendent point l'imiter de cette façon.

Mais quelle vertu assez digne de solennels hommages trouvera-t-on là où l'Église n'a point trouvé assez de vertus? Et cependant comment faire connaître et honorer parmi les peuples ce que l'Église ne connaît pas ou n'honore pas? *Gloriam meam alteri non dabo*. Tout le culte de la libre pensée n'a rien pu contre cette parole. Ni livre, ni marbre, ni bruit, rien n'est capable, même ici-bas, d'assurer à l'homme ce peu de rayon qui est la gloire humaine, lorsque cette gloire

n'est pas elle-même un reflet de la gloire de Dieu. Attendez cinquante ans, cent ans au plus ; sortez du petit groupe qui est la société lettrée et du petit espace qui est la localité : plus rien ne retentit, plus rien ne brille ; le grand homme, en dépit de sa statue, est comme s'il n'avait jamais été. Les peuples, à l'admiration desquels vous l'offrez, ignorent ce qu'il a fait, ne savent pas même son nom. S'ils le savent, ils n'en font nul cas. Qu'importe au peuple que ce personnage ait inventé une mécanique, écrit un livre, gagné une bataille? Voilà bien de quoi toucher les âmes et les enflammer d'émulation ! L'homme de peine qui remplit tous les jours ses seaux aux pieds de la statue de Molière en est-il plus fier d'être homme? Pense-t-il à faire des économies sur le cabaret pour se régaler du *Misanthrope*,

et, s'il le faisait, en deviendrait-il meilleur ? L'homme de lettres, passant par là, y trouve-t-il un bon vers? l'homme de bien est-il tenté d'ôter son chapeau? Ces statues dressées de tous côtés nous font un Olympe pareil à celui des païens : on ne connaît guère de vice qui n'y possède son représentant, et quelquefois tous les vices y sont glorifiés en une seule figure. On voit au fronton du Panthéon, entre beaucoup d'autres, Voltaire, Rousseau, Mirabeau, c'est-à-dire l'improbité, l'avarice, la diffamation, la révolte, la félonie, la débauche, l'athéisme, le suicide, les mauvais livres, les mauvais discours, les mauvaises actions, tous les péchés capitaux et toutes leurs catégories. Pauvres dieux! mal établis dans leur immortalité viagère, inconnus du plus grand nombre, méprisés de ceux qui les connaissent,

et dont ceux mêmes qui les adorent commencent par raturer pudiquement la biographie. Faites-les de bronze si vous voulez qu'ils durent !

L'Église demande d'autres titres ; elle ne vénère pas brutalement un don de l'esprit, une trouvaille dans les sciences, un succès dans les arts, les affaires ou la guerre, mais, par le fait, en se préoccupant uniquement de glorifier Dieu, c'est elle qui glorifie vraiment l'humanité, puisque, sans tenir compte du hasard des talents et de la fortune des œuvres, elle couronne la force et la beauté de l'âme. Et comme la cause de ses récompenses est plus légitime, l'éclat en est incomparablement plus étendu, plus durable et plus beau. Les noms de ses Saints franchissent toutes les frontières de l'espace et du temps ; elle leur fait une popularité qui n'a point d'égale. Ce n'est pas dans

une bourgade, c'est dans le monde entier qu'elle leur dresse d'inébranlables autels. Pour le peuple, c'est-à-dire pour la presque totalité des hommes, deux ou trois noms au plus surnagent de toute l'antiquité. On y parle (sans vénération) d'Alexandre et de César, symboles de la force. Qui jamais y connut, de nom seulement, Platon, Socrate, Aristote, Cicéron, Virgile, Auguste ? Il n'y a pas un paysan catholique qui ne sache très-bien ce que furent saint Pierre, saint Paul, saint Augustin, saint Louis, saint Vincent de Paul, et tant d'autres, divers d'époques et de pays. Sous toutes les latitudes ces étoiles de l'humanité divinisée sont visibles aux yeux des fidèles. Le paysan breton fait la fête de sainte Rose de Lima et de sainte Thérèse ; il donne à ses filles les noms de ces vierges, qui ne sont ni de sa contrée

ni de sa race; et l'Indien des Andes, et le sauvage baptisé d'hier dans les eaux de la mer Glaciale adressent en même temps leur prière à sainte Geneviève et à saint Louis. Le Souverain Pontife vient d'inscrire au catalogue des héros de l'Évangile le nom d'une autre Geneviève, d'une pauvre petite bergère infirme, Germaine Cousin, qui vécut il y a deux siècles dans un hameau près de Toulouse, et qui mourut n'ayant fait autre chose que garder les brebis, souffrir et prier Dieu. Le nom de Germaine Cousin ira plus loin sur la terre et durera plus longtemps que le nom des glorieux de la terre. Il est douteux que jamais une place publique soit ornée de sa statue; mais, avant qu'un siècle s'écoule, son image sera gardée avec respect dans sa patrie et loin de sa patrie, sous des huttes où l'on ne parlera pas des

Alexandre, des César et des Napoléon. La pauvre Germaine ne sera pas seulement connue, ne sera pas seulement honorée et implorée ; elle sera imitée. D'humbles et grandes âmes, la prenant pour exemple, l'invoquant pour appui, voulant comme elle se rendre agréables à Dieu, deviendront comme elle des vases de foi, de pureté et de charité ; car c'est là le culte des Saints : il met en honneur des mérites infiniment supérieurs aux dons du génie et de la fortune, et par là il rend ces mérites accessibles à quiconque veut sincèrement les acquérir. Ainsi le culte des Saints se perpétue pour le salut du monde, sans que jamais les efforts du Mal puissent l'abolir, ni l'impuissante jalousie de la sagesse et de la vertu purement humaines le remplacer.

En recueillant ici quelques aperçus touchant certains côtés du rôle im-

mense que remplit dans le monde le chef de l'Église, qui fait et proclame les Saints, nous ne craindrons pas de dépasser les limites de l'introduction d'un petit ouvrage par de trop longues considérations sur le premier et le plus grand des Papes, et celui de tous les hommes mortels à qui Dieu a le plus puissamment communiqué le privilége de son immortalité. Quel nom, en effet, après celui de Dieu, est plus vivant sur la terre, et à quel homme s'applique mieux ce cri d'allégresse du saint roi David : *Nimis honorificati sunt amici tui, Deus ; nimis confortatus est principatus eorum ?*

SAINT PIERRE

I

Saint Pierre, le prince des Apôtres, peut être appelé aussi le prince des Saints. Élu de Jésus-Christ pour être le fondement de l'Eglise, il a été formé par ce divin Maître à toutes les vertus qui allaient devenir l'auguste caractère de l'humanité régénérée, et il a reçu avec ces vertus nouvelles l'investiture d'un pouvoir tout nouveau et tout divin, que n'eurent pas avant lui les Justes les plus aimés de Dieu. Saint Pierre est le modèle des croyants, des pénitents, des apôtres, des docteurs, des pontifes, des martyrs. Toutes les auréoles sont autour de sa tête, toutes les palmes sont dans ses mains;

il a la sagesse d'en haut pour enseigner, la puissance d'en haut pour condamner et pour absoudre ; il tient les clefs du Ciel, et c'est à lui que l'humanité doit dire ce qu'il disait lui-même au Sauveur des hommes : *Vous avez les paroles de la vie éternelle.*

Par la volonté de son Maître, saint Pierre a entrepris la plus étonnante révolution que le monde ait vue et que l'esprit de l'homme puisse concevoir ; par une assistance qui a été le prix de sa foi et de son courage, il l'a accomplie. Seul et pauvre, il a attaqué, il a renversé les dieux et l'empire de Rome. Il est mort sur la croix, du supplice des esclaves, mais en réalité législateur, pontife et roi de la terre, le premier roi de la seule dynastie qui soit éternelle ; vainqueur de César, qui était Néron, c'est-à-dire vainqueur de tous les vices et de toutes les erreurs

ensemble, dans le moment que l'erreur et le vice, maîtres incontestés des hommes, recevaient d'eux les honneurs divins. Il a brisé ce joug ignominieux; il l'a brisé pour jamais en instituant cette royauté de la vérité qui ne laisse plus au mensonge de triomphe assuré ni paisible, qui ne lui permet plus d'étouffer la sainte révolte des consciences, et qui, toujours prête à combattre pour la justice, n'ignore pas qu'elle enchaîne la victoire lorsqu'elle accepte le martyre.

La gloire de saint Pierre, même en ce monde, surpasse, s'il est possible, ses travaux. Il y a bientôt dix-huit siècles pleins qu'un ministre infime de la police de Néron le conduisit au supplice; après dix-huit siècles, il est le personnage le plus vivant de l'histoire. Toute langue a publié son nom, toute langue le prononcera jusqu'à la fin des temps.

Toute intelligence capable de recevoir l'Évangile a connu sa vie, a béni ses œuvres ; les plus nobles génies en ont médité les moindres circonstances ; la poésie et les arts y ont trouvé des inspirations ; la théologie en a tiré des lois. Son tombeau, visité de tous les peuples, est devenu une source de vie et l'arc-boutant de l'ordre social. Là il règne encore, protégé par la foi de ses innombrables enfants, maintenu au besoin par l'effroi de ceux-là mêmes qui jalousent sa puissance paternelle et qui seraient tentés de lui refuser leur hommage. Tout croule dans le monde si ce trône est ébranlé. De ce faîte sublime, toujours battu d'orages formidables et impuissants, Pierre, vivant dans son successeur, investi de tous les priviléges que Jésus-Christ lui a donnés, gouverne les pasteurs et les troupeaux, enseigne, redresse, lie

et délie, commande aux intelligences et dirige les âmes. Vainement l'orgueil conteste ou se révolte, en appelle au sophisme, à la ruse, à l'injure, à la force brutale, et quelquefois sépare tout un peuple et tout un empire ; ceux que l'ennemi entraîne dans les ténèbres conservent un souvenir et un besoin de la lumière qui les ramèneront. Pierre, assuré de l'obéissance de l'élite du genre humain, définit l'erreur et reste le roi de la vérité. Il n'y a pas de main assez forte pour abolir ses lois. Sa parole est la digue immuable que la mer affolée peut bien couvrir d'écume, mais ne peut pas emporter ni franchir. Il voit sans trembler le furieux effort des révoltes, il écoute sans pâlir leur clameur immense, et, se tournant vers son peuple, il bénit deux cents millions d'âmes, dont l'*Amen* fidèle, éveillant tous les échos de

la terre, couvre à la fois la protestation de l'hérétique, la négation de l'incrédule et le cri passionné de la brute, qui hurle d'obéir. Tel est aujourd'hui ce pouvoir de Pierre, contre lequel, depuis Néron, se sont tour à tour et tous ensemble conjurés tout ce que l'espèce humaine a produit de géants. Il a vaincu Néron, Arius, Mahomet, Luther et Voltaire; il embrasse le monde connu; il est établi sur deux cents millions d'âmes, et ses conquêtes ne sont pas encore finies, car la plénitude des nations entrera dans son bercail. Ainsi lui tient parole Celui qui lui a dit un jour: *Tu es pêcheur d'hommes.*

Or, ce mortel plus favorisé qu'Abraham, plus puissant que Moïse, plus inspiré que les prophètes; ce législateur et ce pasteur de l'humanité, ce Vicaire de Jésus-Christ, qu'était-il pour de

telles œuvres et qu'a-t-il fait pour une telle gloire? Il n'avait par lui-même ni fortune, ni force, ni génie, et pour toute science il savait conduire sa barque et raccommoder ses filets; mais il était droit et simple de cœur; il crut en Jésus-Christ, il l'aima, et, lorsque Jésus-Christ lui commanda de quitter tout pour le suivre, il n'hésita point. C'est le secret de sa puissance et de sa gloire. A cause de cette simplicité d'où naquit sa foi, de cette foi d'où vint son amour, de cet amour dont le fruit fut l'obéissance, de cette obéissance qui ne connut rien d'impossible et qui ne refusa ni les travaux de l'apostolat, ni le martyre, Pierre, à son tour, fut aimé de Jésus-Christ. Le Fils de Dieu le prit à son école et le forma pour être l'instituteur du genre humain. Écoutons là-dessus ce que la parole apostolique dit aux pauvres :

« Vous avez la foi de saint Pierre et
« vous êtes chrétiens comme lui; vous
« pouvez avoir la charité de saint
« Pierre et aimer Dieu comme lui;
« par conséquent, vous pouvez, comme
« lui, mériter toute l'estime du Ciel.
« Voilà la véritable grandeur, une
« foi animée de la charité, c'est-à-
« dire de l'amour de Dieu, et une
« charité soutenue de la foi. Car rien
« ne nous rend plus grands que ce qui
« nous rend grands devant Dieu; rien
« ne nous rend plus grands devant Dieu
« que ce qui nous approche plus de
« Dieu, et rien ne nous approche plus
« de Dieu que la foi et l'amour de
« Dieu. Qu'importe que nous soyons
« revêtus de la pourpre ou couverts d'ha-
« bits usés et déchirés, si sous ces habits
« usés et déchirés nous sommes plus
« agréables à Dieu que les princes sous
« la pourpre? Au lieu de demander à

« Dieu une fortune temporelle, au lieu
« de lui demander des trésors périssa-
« bles et une puissance humaine, de-
« mandons-lui une foi vive et ardente.
« Ce double mérite disposa saint Pierre
« à la souveraine dignité de l'Église où
« Jésus-Christ le voulait élever (1). »

Voilà une philosophie toute simple, toute populaire, toute pratique, en même temps que toute sublime, dont les orateurs chargés de célébrer les grands hommes à qui l'on dresse des statues trouveraient difficilement le texte dans la vie de leurs héros.

(1) Le P. Bretonneau, *Mystères*.

II

Mais ce que l'on y trouve moins encore, ce qui surpasse toute beauté et décourage toute éloquence, c'est cette première partie de la vie de saint Pierre qui se passe à l'école de Jésus. Un Dieu descendant parmi les hommes pour les instruire, c'était la plus riante fiction des poésies antiques et le plus consolant débris de la vérité perdue. Au sein de ses misères, dont elle avait oublié la cause et dont elle ne connaissait pas même l'étendue, l'humanité aveugle et gémissante se refusait pourtant à croire qu'elle fût née du hasard et qu'elle tînt d'elle-même le peu de biens

qu'elle possédait. Elle se disait qu'un Dieu avait veillé sur son berceau et lui avait donné les lois et les arts. Combien la réalité nouvelle a dépassé tout ce que le génie des poëtes a pu ajouter à ce souvenir confus du Paradis, fidèlement gardé dans la conscience humaine !

Si l'on veut comparer ce que l'homme peut rêver de la bonté de Dieu et ce que cette même bonté peut faire pour l'homme, il faut lire dans Fénelon comment Mentor instruit le futur roi d'Ithaque, et voir ensuite, dans l'Évangile, comment Jésus-Christ instruit ces pauvres artisans de Galilée, dont il va bientôt se servir pour changer la face du monde. Qui eût imaginé, qui eût osé concevoir ce miracle de l'amour divin : tant de patience, tant de tendresse, tant de majesté, toute la complaisance d'un ami, toute la bonté d'un

père, toute la grandeur de la prescience de Dieu ! Il les appelle, il les aime, il se plie à la faiblesse de leurs connaissances et de leur jugement, il leur parle un langage qu'ils puissent entendre, il les nourrit, il les sert, il va guérir leurs parents malades ; et chacune de ses actions est ordonnée pour être leur règle lorsqu'ils auront reçu le commandement d'enseigner toutes les nations.

Mais aucun n'est instruit avec autant de vigilance et de prédilection que Simon-Pierre, et sans cesse il justifie avec éclat cette faveur glorieuse. Dès qu'il paraît dans l'Évangile, on le voit toujours confiant, humble, sincère, généreux, digne, par la constance de sa foi, de ce nom symbolique de Pierre, qui lui est donné dès le premier jour. Il est le premier partout. A lui s'adressent toutes les grandes

paroles qui annoncent les développements, les conquêtes et l'éternel triomphe de l'Église. C'est assis sur la barque de Pierre, devenue déjà la barque de l'Eglise, que Jésus prononce la première instruction publique dont il soit fait mention dans les récits évangéliques (1). C'est Pierre qui, aussitôt après ce discours, s'avançant en pleine eau sur le commandement de son Maître, jette le filet pour la pêche miraculeuse, et qui, reconnaissant la main de Dieu dans ce succès, s'humilie et tremble au lieu de s'enorgueillir. C'est lui qui, lorsque Notre-Seigneur veut soumettre à une épreuve la foi des Apôtres, s'écrie : *Vous êtes le Fils du Dieu vivant!* C'est lui qui, pour re-

(1) La barque de l'Église, sur laquelle monte le Seigneur, n'est autre que celle dont Pierre fut établi le pilote, lorsque le Seigneur lui dit : *Vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église.* (AMBR., Serm. 11).

joindre Jésus, n'hésite pas à s'élancer sur les flots ; c'est lui qui ose s'armer pour le défendre ; lui qui, surmontant la terreur que tous éprouvent, le suit jusqu'au prétoire ; lui qui, l'ayant renié dans le trouble de la peur, se repent à l'instant même et pleure amèrement ; lui enfin qui, malgré l'énormité de sa faute, connaît assez la miséricorde du Fils de Dieu et se sent assez sûr de son propre cœur pour lui dire : *Seigneur, vous savez si je vous aime !*

Et alors, en effet, Jésus, constatant et récompensant son amour, plus grand que celui des autres, et sa foi plus parfaite, lui confie le suprême empire des âmes pour toute la durée des temps : *Pais mes brebis, pais mes agneaux.* Par la confession trois fois répétée de son amour, Pierre, dit saint Augustin, a effacé son triple reniement ; et le Fils de Dieu, comptant désormais

sur son disciple, lui met dans les mains ce qu'il a de plus cher : *Pasce agnos meos, pasce oves meas;* tout le bercail, sans distinction. Et tout ce qui n'est point du troupeau de Jésus-Christ n'est point du troupeau de saint Pierre; et tout ce qui n'est point du troupeau de saint Pierre cesse d'être du troupeau de Jésus-Christ.

Bossuet nous montre ce plan de Dieu sur saint Pierre : « Notre-Sei-« gneur Jésus-Christ, voulant former « le mystère de l'unité, choisit les « Apôtres parmi tout le nombre des « disciples; et, voulant consommer le « mystère de l'unité, il a choisi l'a-« pôtre saint Pierre pour le préposer « non-seulement à tout le troupeau, « mais encore à tous les pasteurs, afin « que l'Église, qui est une dans son « état invisible avec son Chef invi-« sible, fût une dans l'ordre visible de

« sa dispensation et de sa conduite « avec son Chef visible, qui est saint « Pierre, et celui qui, dans la suite des « temps, doit remplir sa place. Ainsi le « mystère de l'unité universelle de l'É- « glise est dans l'Église romaine et « dans le siége de saint Pierre; et, « comme il faut juger de la fécondité « par l'unité, il se voit avec quelle « prérogative d'honneur et de charité « le saint Pontife est le Père commun « de tous les enfants de l'Église. C'est « donc pour consommer le mystère de « cette unité que saint Pierre a fondé « par son sang et par sa prédication « l'Église romaine, comme toute l'an- « tiquité l'a reconnu. Il établit pre- « mièrement l'Église de Jérusalem « pour les Juifs, à qui le royaume de « Dieu devait être premièrement an- « noncé, pour honorer la foi de leurs « pères, auxquels Dieu avait fait les

« promesses. L'ayant établie, il quitte « Jérusalem pour aller à Rome, afin « d'honorer la prédestination de Dieu, « qui préférait les Gentils aux Juifs, « dans la grâce de son Évangile; et il « établit Rome, qui était le chef de la « gentilité, le chef de l'Église chré- « tienne, qui devait être principalement « ramassée de la gentilité dispersée, « afin que cette même ville, sous l'em- « pire de laquelle étaient réunis tant « de peuples et de monarchies diffé- « rentes, fût le siége de l'empire spiri- « tuel qui devait unir tous les peuples, « depuis le levant jusqu'au couchant, « sous l'obéissance de Jésus-Christ. « Car, avec la vérité de l'Évangile, saint « Pierre a porté à son Église la préro- « gative de son apostolat, c'est-à-dire « la proclamation de la foi et l'autorité « de la discipline.

« Pierre, confessant la foi, entend

« de Jésus-Christ cet oracle : *Tu es*
« *Pierre, et sur cette pierre je bâtirai*
« *mon Église*. Saint Pierre, déclarant
« son amour à son Maître, reçoit de
« lui ce commandement : *Pais mes*
« *brebis, pais mes agneaux!* Pais les
« mères, pais les petits ; pais les forts,
« pais les infirmes ; pais tout le trou-
« peau. Pais, c'est-à-dire conduis. Toi
« donc, qui es Pierre, publie la foi et
« pose le fondement ; toi, qui m'aimes,
« pais le troupeau et gouverne la dis-
« cipline (1). »

Mais arrêtons-nous davantage à cette première période de la vie de saint Pierre, le plus humble des hommes, appelé dans la familiarité du Dieu tout puissant.

Si j'osais écouter le cri de mon cœur, je conseillerais à ceux qui distribuent le pain de la parole de ramener

(1) *Lettres à une demoiselle de Metz*; 1662.

souvent les fidèles à cette table préparée et servie des mains de Dieu. Que de scènes touchantes ! que de douces et invincibles lumières ! Comme tout est merveilleux, écrasant, pour ainsi dire, de bonté et d'amour; et, cependant, comme en même temps Dieu ne fait rien qui ne soit digne de sa bonté et de sa sagesse ! Non, saint Pierre n'est pas indigne de l'affection de Jésus. Pour que le miracle de la diffusion de l'Évangile et de l'établissement de l'Église se dressât dans toute la durée des siècles comme le plus grand défi qui ait été jeté à la raison et à la force de l'homme, il fallait que les Apôtres fussent de simples et grossiers artisans, et Pierre, leur chef, le plus simple et peut-être le plus illettré de tous; mais, en même temps, il devait être ce que nous le voyons, bon, pieux, sincère, aimable, si je l'ose dire,

même par ses imperfections. Il savait une chose, que tout homme devait savoir parmi les Juifs : il savait que le Messie viendrait, et il l'attendait avec une foi pure, sans disserter comme les Pharisiens, et sans demander, comme les Juifs charnels, que le Messie leur apportât les joies de la terre et le sceptre du monde. Plus éclairé par sa foi que les docteurs par leur science, il reconnut tout de suite Celui qu'il attendait, et Jésus aussi le reconnut : *Tu es Simon, fils de Jean ; désormais tu te nommeras Pierre.* Et Pierre quitte tout pour suivre Jésus, donnant ainsi l'exemple du renoncement parfait ; car, quoique pauvre, il avait pourtant sa maison, sa barque, ses filets, et il était marié. Ce noble caractère explique cette glorieuse parole que Jésus lui adressa plus tard : *Tu es bien heureux, Simon, fils de Jean, parce*

que ce ne sont pas la chair et le sang qui t'ont révélé ce que je suis, mais mon Père qui est dans les cieux. Sa foi ne s'ébranle jamais. Lorsque Jésus, parlant aux Douze, leur dit ces paroles : *Ma chair est une nourriture, mon sang est un vrai breuvage*, ils hésitent entre eux. « Ce discours, disent-ils, est trop dur ; qui peut le croire ? »

Mais Pierre, interrogé par le Maître, fait une réponse qui raffermit leur confiance ébranlée : *Seigneur, à qui irions-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle. Nous croyons parce que nous savons que vous êtes le Christ, Fils de Dieu.* Il pose ainsi la raison décisive et universelle de la foi à tous les mystères. Nous croyons tout sur la parole d'un Dieu qui peut tout et qui nous aime. Combien Dieu doit chérir la simplicité et la candeur de cet hommage !

La foi de Pierre et son amour éclatent encore le jour de la Cène, lorsque Jésus se prépare à laver les pieds des Apôtres. Pierre refuse d'abord par humilité : « A Dieu ne plaise, Seigneur, que vous me laviez les pieds! » Mais Jésus lui ayant dit : « Si je ne vous lave point les pieds, vous n'aurez point de part avec moi, » Pierre aussitôt s'écrie : « Seigneur, non-seulement les pieds, mais la tête! »

Il croit, il a confiance, même lorsque la nature défaillante semble trahir la foi. Au milieu de la tempête, il ne songe plus assez que la présence de Jésus suffit pour préserver la barque, mais il l'éveille : « Sauvez-nous, Seigneur; nous périssons. » Dans le prétoire il renie Jésus; mais un seul regard de Jésus le convertit. Qui dira jamais, qui saura jamais ce que ce regard de Jésus et ce que ces larmes

de saint Pierre ont touché et sauvé d'âmes! Doux regard de la miséricorde infinie, qui vient encore, après dix-huit siècles, percer et purifier nos cœurs ingrats; saintes et douces larmes du repentir, qui ont éteint et qui éteindront à jamais les flammes du vice en ce monde, et dans l'autre celles du châtiment!

III

L'ŒUVRE visible de Jésus-Christ est terminée. Par ses leçons, par ses exemples, par sa mort comme homme, par son autorité comme Dieu, il a formé celui qu'il veut laisser au monde pour maintenir ses enseignements et distribuer ses grâces. Il a rempli sa promesse en lui envoyant le Saint-Esprit. Pierre paraît un homme tout nouveau. C'est alors que l'on voit véritablement le chef des Apôtres. Sans perdre son caractère simple, humble et docile, partout il se montre animé du plus ferme, du plus entreprenant courage. Il exerce le premier le périlleux ministère de la prédication, en proclamant publiquement la divinité

de Jésus mis à mort; et cette première prédication, ce premier coup de filet du pêcheur d'hommes fait entrer trois mille hommes dans le sein de l'Église, réduite aux disciples encore effrayés. Le premier il exerce le don des miracles : au nom de Jésus-Christ, il commande aux boiteux de naissance de se lever et de marcher, et après ce miracle un second discours convertit encore cinq mille personnes. Éternelles leçons, éternellement fécondes !

Jésus fait plus par son vicaire qu'il n'a voulu faire par lui-même : en trois années de prédication, il n'a rassemblé que le petit troupeau des Apôtres et des disciples ; deux discours de Pierre font entrer dans la nacelle huit mille hommes venus de toutes les nations et qui parlaient toutes les langues. L'Église est fondée. Que maintenant les Apôtres se dispersent : ils trouveront

partout quelque fidèle qui aura entendu la voix de Pierre et qui recevra ses envoyés. Jésus guérissait les malades avec un attouchement ou avec une parole ; l'*ombre* seule de Pierre guérit. Bientôt il fait davantage : par une action hardie il se déclare l'interprète de la volonté divine, et il assure à jamais la liberté du ministère évangélique.

On lui défend de prêcher ; et, quoique ce fût à lui plus spécialement que le Maître eût enseigné la soumission aux puissances en faisant un miracle pour lui donner occasion de payer le tribut, il sait jusqu'où cette soumission doit aller, et il déclare, au péril de sa liberté et de sa vie, qu'il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes ; car, dit-il avec Jean, « Nous ne pouvons pas ne « point parler des choses que nous « avons vues et entendues. » Voilà ce

fameux *Non possumus*, qui, malgré toutes les tyrannies, a conservé au monde le bienfait de l'Évangile. Pierre le prononce le premier, et le premier en subit les conséquences. S'il ne donne pas le premier sa vie, réservée avant le martyre à des travaux plus rudes que le martyre, il est le premier frappé et le premier captif. La merveilleuse et douloureuse destinée de l'Église se résume dans sa vie pleine de douleurs et de merveilles. Toujours poursuivi toujours délivré, toujours opprimé, toujours triomphant, secouru aujourd'hui par les hommes, demain par les anges, et le jour suivant enchaîné ; ici reçu en triomphe, là chassé avec ignominie ; à travers ces vicissitudes il exerce la plénitude de ce pouvoir qu'il n'a pas reçu des hommes et que les hommes ne sauraient lui retirer. Il exclut de l'Église l'imposteur qui veut

y entrer à prix d'argent, il rend la vie au fils de la veuve qui faisait de bonnes œuvres, il punit de mort les chrétiens infidèles qui ont osé mentir au Saint-Esprit, il abolit la gêne des observances judaïques, il porte la lumière aux idolâtres et reçoit, dans la personne du centurion Corneille, les prémices de la gentilité. Il n'y a rien de si grand sur la terre, et rien n'est plus humble que l'homme qui fait de si grandes choses. S'étant trompé une fois, à l'occasion des observances, non dans la doctrine, mais dans la conduite, il souffre d'être publiquement repris par Paul, dernier venu, Apôtre sorti d'entre les persécuteurs.

Mais ces comparutions devant des juges iniques, ces coups, ces emprisonnements, ces voyages apostoliques dans la Judée, ces laborieux triomphes toujours achetés au poids de la

sueur et du sang, tout cela n'est rien encore : il faut s'emparer de Rome, il faut renverser ce Capitole qui est la forteresse armée et terrible des faux dieux. Pierre part pour Rome.

Ce qu'était Rome alors, quelques noms le disent. De la mort de Notre-Seigneur à celle de saint Pierre, Caligula avait succédé à Tibère, Claude à Caligula, Néron à Claude. A mesure que ces monstres se succédaient au suprême pouvoir le sénat les déclarait dieux. Tout était dieu dans Rome, dit Bossuet, excepté Dieu même. A ces dieux, qui s'appelaient Tibère, Claude, Caligula, Néron, le sénat sacrifiait des victimes humaines. Un jour Néron tua sa mère ; le sénat en rendit de solennelles actions de grâces dans tous les temples de Rome. Tibère avait trouvé que les sénateurs l'adoraient trop ; ils n'en eurent point de honte, et ils

adorèrent Néron comme ils avaient adoré Tibère. A l'un et à l'autre ils livrèrent ceux d'entre eux qui fatiguaient les regards du tyran par un reste ou par une apparence de vertu. C'est le sénateur Tacite qui le rapporte, et il est croyable, car, probablement, il le fit lui-même. Tacite était un des hommes estimables de Rome. Il y en avait un autre, grand philosophe et grand écrivain, qui faisait des traités de morale où il enseignait le mépris des richesses, l'amour de la justice, le pardon des injures. Il se nommait Sénèque; il avait été le précepteur de Néron, il devint son ministre; en quatre ans de faveur il amassa, par ses extorsions et par ses usures, cinquante-huit millions de notre monnaie. Lorsque Néron le consulta sur l'intention où il était de faire mourir sa mère, le moraliste Sénèque

ne lui demanda qu'une chose, savoir par quels soldats on la ferait égorger; et il écrivit en beau style l'apologie de ce crime, que l'empereur daigna réciter en présence du Sénat. Quant à la manière dont le sage Sénèque pardonnait les injures, Néron lui-même trouva qu'il se vengeait trop et dut lui imposer la clémence envers ses ennemis.

Tels étaient les maîtres, les grands et les philosophes de Rome. Reconnaissant officiellement trente mille dieux, d'après le catalogue de Varron, et, au fond, pleins de mépris pour toute cette vermine olympienne née des superstitions et des corruptions populaires, ils s'en tenaient à la philosophie matérialiste d'Epicure. Quant à leurs devoirs envers l'humanité, ils prenaient pour règle ce mot de Jules César, le meilleur peut-être de leurs grands

hommes : *L'espèce humaine est une proie qui appartient au plus fort.* Leur politique les obligeant de se ménager la faveur du peuple, ils l'achetaient et la conservaient en faisant égorger dans les jeux publics des milliers de victimes, en sorte que, soit pour satisfaire à l'avidité et aux caprices du prince, soit pour amuser la multitude, le sang humain ne cessait pas de couler. Les prêtres et les vestales assistaient à ces spectacles, que la religion consacrait en y répandant la première goutte de sang par la main d'un ministre des dieux. De l'autre côté du mur, sous les arcades du cirque, entre les cabanons où rugissaient les bêtes et ceux où les confecteurs se formaient la main en achevant les blessés, il y avait des lieux de débauche. Ce qu'étaient les mœurs de la classe élevée, on le sait : Chateau-

briand a osé les décrire; mais « qui « oserait raconter les cérémonies des « dieux immortels et leurs mystères « impurs ?... Il n'y avait nul endroit « de la vie humaine d'où la pudeur « fût bannie avec plus de soin qu'elle « ne l'était des mystères de la reli- « gion (1). »

Sous cette plèbe, qui se croyait libre, et sous ces patriciens, qui n'avaient de bien, de vie et d'honneur qu'autant que voulait leur en laisser César, gémissait le peuple immense des esclaves, déchus de tous les droits de l'humanité et même de la qualité d'hommes. Ils travaillaient, ils mouraient, ils servaient comme leurs maîtres le jugeaient bon aux plaisirs et aux intérêts de leurs maîtres. Le proverbe disait qu'il ne doit point y avoir de repos pour l'esclave : *Non est otium*

(1) *Discours sur l'Histoire universelle.*

servis. L'esclave n'avait point d'âme; la Grèce l'appelait un corps, *sôma*; Rome une chose, *res*. Ce n'était qu'un outil dont on pouvait se servir sans relâche et sans scrupule, jusqu'à ce qu'il fût usé. Et quand la vie de l'esclave durait plus longtemps que ses forces, la sagesse écoutée de Caton enseignait qu'il fallait le laisser mourir de faim. Des patriciens employaient leurs esclaves à mendier, et les mutilaient avec l'ingénieuse cruauté de l'avarice, afin d'exciter davantage la pitié des passants. Cette industrie était fort pratiquée, et, comme en toute industrie, il y avait concurrence. Si l'un de ces possesseurs d'esclaves mendiants voyait quelque part un esclave plus estropié que n'étaient les siens ou couvert de plus hideuses plaies, il choisissait dans son troupeau ceux qu'il pourrait rendre semblables à ce-

lui-là ; il les condamnait à un supplice aussi long que leur misérable vie, afin qu'ils lui rapportassent chaque jour quelques deniers de plus. Pour protéger la vie des maîtres contre le désespoir des esclaves, la loi ne leur enjoignait pas de les traiter plus humainement ; elle condamnait ceux-ci au dernier supplice, fussent-ils par le nombre une *nation*, quand le maître mourait de mort violente. Ainsi furent exterminés sous Néron, par ordre du sénat, malgré les murmures du peuple, les quatre cents esclaves de Pidanius Sécundus, assassiné dans sa maison.

C'était là cette grande Rome, maîtresse orgueilleuse des nations ; cette Rome qui récitait les vers d'Horace et de Virgile, où la voix de Cicéron venait de s'éteindre, où Tacite et Sénèque écrivaient ; la Rome de César et

d'Auguste, pleine de monuments, de richesse, de chefs-d'œuvre, de sagesse même, et qui, dit Montesquieu, établissait son empire sur la *dépopulation de l'univers*. C'est cette Rome que Simon, surnommé Pierre, pêcheur du bourg de Bethsaïde en Galilée, tout seul et pieds nus, son bâton à la main, son *Credo* dans la mémoire, mais son Jésus dans le cœur, vint assiéger, vint prendre au nom de ce même Jésus, crucifié à Jérusalem entre deux larrons. Il y venait enseigner le Dieu unique, le Dieu chaste, le Dieu juste, le Dieu miséricordieux et compatissant, le Dieu terrible, le seul Dieu. Il venait établir l'humilité dans ce royaume de l'orgueil, la pureté dans ce centre de la luxure, la liberté chrétienne dans cet enfer de la tyrannie. Il apportait la famille, avec l'indissolubilité du nœud conjugal et le respect pour la vie de

l'enfant ; il venait restituer à l'esclave sa qualité d'homme et y ajouter la dignité d'enfant de Dieu. A la place de l'empire de Néron il venait constituer l'empire de Jésus-Christ. « Merveilleux « contraste ! Dans le même temps Sé- « nèque, philosophe, éloquent, riche, « fait l'éducation d'un nouvel empe- « reur, et Pierre, pêcheur de Galilée, « sans lettres, sans argent, sans crédit, « fait l'éducation d'un nouveau genre « humain. L'élève de Sénèque fut Né- « ron ; l'élève de Pierre, c'est l'uni- « vers chrétien (1). »

(1) Rorhbacher, *Hist. univ. de l'Église*, t.

V

Assisté de Paul, qu'il suffit de nommer pour jeter l'esprit dans la contemplation d'un autre miracle, Pierre demeura vingt-cinq ans à Rome, étendant de là sa sollicitude sur toutes les Églises. Au bout de ce temps on le prit un jour et on l'enferma dans la prison Mamertine, au pied du Capitole, comme si l'on eût voulu qu'il pût voir de ses yeux et toucher de ses mains, pour leur donner une dernière et victorieuse secousse, les fondements de ce sanctuaire des erreurs qu'il avait abolies et qui allaient finir. On l'en tira

bientôt. On lui fit traverser le Forum, où le sénat siégeait en face de la tribune muette, et à l'extrémité duquel s'élevait la maison d'or de Néron. Il fut emmené sur le chemin d'Ostie, où il trouva Paul, qui allait aussi mourir. Une croix était préparée; il demanda d'y être attaché la tête en bas, afin de souffrir avec un cachet d'ignominie ce supplice devenu glorieux par la mort de son Maître. Ce fut la fin de ses travaux et le commencement de sa gloire, qui durera autant que la terre et les cieux. Là prit naissance le second empire de Rome et se fonda le nouveau Capitole, d'où partirent, non plus des proconsuls, mais des apôtres; où l'on ne décréta plus la guerre, l'esclavage et l'extermination des peuples, mais la paix et la liberté du monde.

Au dernier siècle, l'Anglais Gibbon, hébété par l'étude du paganisme et

par le souffle d'impiété qui remuait en ce temps-là l'Europe, vint s'asseoir sur le Forum romain, entre le Capitole et le Colisée en ruines. Des moines foulaient de leurs sandales les restes de la voie Sacrée. Ces débris et ce spectacle excitèrent en lui une stupide colère. Jadis des triomphateurs, dit-il, aujourd'hui des moines! Il oublia que ces moines étaient aussi des triomphateurs, et des triomphateurs plus grands que ceux qu'il regrettait, et il écrivit un livre longtemps célèbre, aujourd'hui méprisé, où il s'efforça de rabaisser le courage et l'œuvre des martyrs.

On aime à se dire que, traversant ce Forum déjà déshonoré, mais encore dans toute sa splendeur, saint Pierre le vit en esprit, plus d'une fois, tel que nous le voyons maintenant ; qu'il vit la dégradation et la misère de ces théâtres d'orgueil, de sang et de luxure, et

toutes ces idoles brisées et dispersées dans la poussière, et qu'il s'écria plein de reconnaissance et d'amour : Sois béni, Christ immortel! tu as vraiment délivré l'humanité !

Et à son tour l'humanité reconnaissante voue à Pierre, serviteur du Christ, un culte qui ne finira qu'avec l'humanité. Qui exprimera jamais l'admiration et l'allégresse que le chrétien sent en son cœur lorsque, prosterné sur le tombeau de Pierre, devant le successeur de Pierre qui passe et qui bénit, il entend chanter ces paroles qui ne périront point : *Tu es Petrus*, tu es Pierre, et sur cette Pierre je bâtirai mon Eglise !

LES

PAPES D'AVIGNON

I

A propos d'un livre estimable, dont il croit rendre compte (1), M. de Sacy expose ses idées sur le caractère, les œuvres et l'avenir de la Papauté. Rien de neuf; au contraire! mais son travail est un excellent résumé des erreurs qui dominaient il y a quelques

(1) *Variétés littéraires*, etc., t. II.

années, et qui tiennent encore dans beaucoup d'esprits dont le *Journal des Débats* est le guide le plus accrédité. L'occasion paraît bonne pour les combattre. M. de Sacy nous saura gré de lui indiquer des vérités qu'il ignore; nous espérons qu'il les trouvera dignes de son amour.

Le malheur de M. de Sacy est d'avoir achevé ses Humanités à une époque où l'on ne savait pas l'histoire du moyen âge. Ses idées sur la Papauté sont celles des publicistes libéraux de la Restauration, qui les tenaient de Voltaire. Avec ce bagage frivole, il s'est trouvé tout de suite engagé dans la polémique contre la réaction historique et religieuse, dont il a vu l'aurore. De là des habitudes d'esprit hostiles, et peut-être de certains ressentiments. Il a pu faire le serment d'Annibal. La science et la

raison publique n'en ont pas moins marché. J. de Maistre avait percé la nuit. Il est venu des protestants, Voigt, Hurter et d'autres, qui ont notablement corrigé les *Annales de l'Empire* ; il est venu des catholiques portant un flambeau plus sûr ; il est venu des révolutions autrement instructives que tous les livres. Beaucoup de réputations qui semblaient faites pour toujours ont singulièrement changé d'aspect. Saint Grégoire VII, Innocent III, Boniface VIII étaient des monstres, il y a trente ans, personne aujourd'hui n'entreprendrait de leur contester la vénération du monde. Dans toute l'Europe, l'opinion tend à une apologie intégrale de l'Église romaine. Les Évêques de Rome, calomniés par une conspiration de trois siècles, apparaissent à notre âge comme la tête divine de l'humanité, comme l'Esprit de Dieu

sur la terre. C'est sur ce siége auguste que la vérité a toujours des apôtres, la faiblesse toujours des patrons, la justice toujours des vengeurs ou des martyrs ; c'est là que le miracle intervient pour suppléer aux défaillances de la nature mortelle, et que l'on sent encore la main de Dieu quand l'œil ne peut voir que les faiblesses et les perversités de l'homme. Bientôt les écoliers riront des vieux *penseurs* qui jugent la Papauté sur les défauts d'un Pape. M. de Sacy lui-même, après avoir travaillé uniquement pour rassembler des arguments de cette espèce, en avoue la nullité. « Il serait grossiè-« rement injuste, dit-il, de ne pas « faire à la décharge des Papes la part « de la faiblesse humaine et celle des « *préjugés de leur temps*. » M. de Sacy commence à faiblir !

« Mais, poursuit-il, qu'on ne me

« donne pas l'histoire des Papes comme « *l'idéal d'un gouvernement chrétien*, « comme une *espèce de miracle perpé-* « *tuel*, comme *l'histoire des actes de* « *Dieu par l'intermédiaire des Souve-* « *rains Pontifes !* » C'est pourtant ainsi qu'il faut la prendre, et voilà où je me propose d'amener M. de Sacy. Il n'y est pas ! mais je compte sur sa conscience. S'il concède que les Papes ont eu des adversaires habituellement plus forts et sans exception plus malfaisants qu'eux ; s'il consent à jeter un regard sur les desseins avoués de ces adversaires des Papes, et, s'il veut sérieusement en étudier les conséquences réalisées et les conséquences possibles, il est pris. Il reconnaîtra que les desseins traversés et déjoués par les Papes tendaient directement, sans exception, à la ruine du christianisme. Or, la ruine du christianisme étant certainement à

ses yeux comme aux nôtres la ruine de la civilisation, il verra donc comme nous, dans l'histoire de la Papauté, *l'idéal du gouvernement chrétien* et *l'histoire des actes de Dieu par l'intermédiaire des Souverains Pontifes*. Sous le rapport religieux, c'est un article de foi ; sous le rapport politique, c'est l'aveu nécessaire de toute raison éclairée. Les Papes, travaillant sans cesse à mettre la société civile en harmonie avec l'Évangile, ont sans cesse poursuivi l'idéal du gouvernement chrétien ; et de même leurs adversaires, travaillant sans cesse à faire dominer la volonté de l'homme, ont sans cesse poursuivi l'idéal du gouvernement païen.

Quant au *miracle perpétuel* de cette persévérance de la Papauté dans le bien et de sa durée au milieu de tant d'épreuves et de misères, c'est un fait

aussi naturel que l'existence du monde : Dieu soutient, répare et fait durer ce qu'il a créé pour durer. Voilà tout. Au point de vue de M. de Sacy, ce fait simple devient un problème insoluble. La Papauté lui semble une institution humaine, périssable, qui renferme en soi d'incurables vices, qui est en décadence depuis six cents ans. Étant telle, si faible et si terriblement assaillie, comment tient-elle encore ? Quoi ! une décadence de six cents ans, et cela ne prend pas même la physionomie de finir, lorsque, depuis six cents ans, tant d'institutions puissantes, tant de doctrines, tant de religions armées contre cette chose en décadence ont eu leur commencement, leur apogée et leur fin ? Miracle, en vérité ! Que M. de Sacy l'explique comme il pourra. Quand, inclinés devant la Papauté, nous saluons en elle l'œuvre de Jésus-

Christ et le bienfait de Dieu, nous n'admirons rien de si difficile à comprendre. Du Calvaire, où la Papauté prit naissance, nous tournons nos regards vers Celui qui, suivant l'expression de l'Écriture, tient la masse du monde *suspendue à trois doigts de sa main* ; nous entendons en nos cœurs le *Tu es Petrus ;* et, avec la triple allégresse de la connaissance, de la foi et de l'amour, nous disons *Amen !* et nous avons tout dit.

M. de Sacy finira par confesser que l'*amen* du chrétien est plus raisonnable, et même plus fier, que l'éternel *pourquoi* du sceptique. Il nous remerciera d'avoir voulu le tirer des chicanes où il s'obstine. Il est en trop mauvaise compagnie dans cette expédition de tous les temps et de toutes les erreurs contre le tombeau de saint Pierre ; croisade à rebours, qui met la

civilisation en péril de mort dès que les gens de main s'y poussent à la suite des gens d'esprit.

Souvenons-nous d'hier, quand les Routiers et les Tard-Venus de la philosophie tenaient Rome : les gens d'esprit, consternés, prenaient le parti du Pape. Ils n'avaient pas tort. En même temps que le Pape, beaucoup de belles choses s'en iraient, la belle littérature en tête. Salons, journaux, bibliothèques, bureaux d'esprit, boutiques d'esprit, magasins d'esprit, fabricants et revendeurs d'esprit, la Papauté vous garde, parmi tant de trésors plus précieux que vous. Vous vivez derrière ce suprême rempart de la civilisation, et la vérité est qu'il n'a rien abrité de plus ingrat.

II

Le livre qui sert de thème à M. de Sacy est l'*Histoire de la Papauté au quatorzième siècle*, par M. l'abbé Christophe ; bon travail, au talent et à la sincérité duquel M. de Sacy rend hommage. Le récit s'étend du pontificat de Boniface VIII à l'élection de Martin V. C'est la période agitée et redoutable des Papes d'Avignon, du grand schisme, du Concile de Constance. Un tableau si vaste peut toujours être perfectionné; l'auteur le retouchera sans doute. Tel qu'il est, M. de Sacy pouvait y prendre de meilleures pensées.

Les Papes d'Avignon, si souvent calomniés, paraissent dignes de la tiare, irréprochables dans la foi et dans les mœurs. L'assistance divine, promise à saint Pierre, ne leur est pas retirée. Exilés de Rome pendant soixante ans, hôtes et presque captifs de la France, ayant affaire à des protecteurs comme Philippe le Bel, à des adversaires politiques comme Louis de Bavière et la foule scélérate des petits princes gibelins qui dévoraient l'Italie, à des hérésiarques comme Wiclef et Marsile de Padoue, à des séditions théologiques comme celle des Frères Mineurs, ils conservent la royauté spirituelle du monde, et ils reconquièrent la souveraineté temporelle de Rome, successivement envahie par vingt tyrans. Ce résultat n'annonce pas des hommes ordinaires.

La part de la Papauté est plus belle

encore. L'exil des Papes n'est que sa moindre épreuve. Le schisme éclate. Il y a deux Papes, il y en a trois, qui s'excommunient réciproquement. Il y a entre ces trois Papes un Concile, convoqué par l'un deux, aussi douteux que les autres. Le Concile s'empare, si l'on peut ainsi parler, d'un pouvoir révolutionnaire, pour faire, au milieu d'une situation inouïe, des choses inouïes. De ces trois Papes, reconnus chacun par une partie de la chrétienté, et qui tous veulent retenir un pouvoir dont aucun ne semble investi assez canoniquement, le Concile juge l'un, fait abdiquer le second, dépose le troisième. Trois Papes vivants, et plus de Pape ! A la place du Pape, une assemblée formée de toutes les nations, dans laquelle s'entre-choquent les intérêts politiques les plus opposés, fermentent les idées les plus extrêmes !

Autour de cette assemblée, qui a pris des résolutions si hardies, toutes les pressions, toutes les séductions imaginables : dans les instincts populaires, l'hérésie démagogique de Jean Huss ; dans les conceptions royales, l'hérésie despotique de Marsile de Padoue ; dans le Concile même, les tentations de la puissance ; partout le funeste exemple des faiblesses dont les grandeurs humaines sont atteintes, et l'exemple plus périlleux de leur facile abaissement ! A ce coup c'en est fait sans doute de la Papauté : l'heure de tous ses ennemis est venue au même instant, et ils peuvent frapper tous à la fois ; ses défenseurs mêmes lui sont redoutables, tant ils prennent soin de stipuler pour eux ! Qu'arrive-t-il cependant ? De ce chaos, de ces ténèbres, la Papauté sort vivante, entière, triomphante. Pendant son exil on a compris la nécessité

de son indépendance. Au milieu du schisme on a vu qu'elle est le flambeau du monde, et que, si ce flambeau venait à s'éteindre, le monde rentrerait dans la nuit.

A Constance, une pensée dominait toutes les pensées : on se demandait ce qui se passerait sur la terre si le Pape n'y était plus. Dans un degré moindre, nous avons éprouvé en France, il n'y a pas longtemps, quelque chose d'analogue, lorsque chacun se disait que tel jour, à telle heure, il n'y aurait plus de gouvernement. Le premier de tous les intérêts légitimes, l'intérêt même de la vie, c'était la constitution d'un pouvoir. Seulement, ce qui s'est fait chez nous par un de ces coups de force auxquels l'assentiment public ne se refuse jamais s'est fait à Constance par un miracle de cet Esprit de sagesse et de vérité que Dieu envoie

quelquefois aux hommes pour les aider à triompher d'eux-mêmes, et qui est avec son Église jusqu'à la consommation des siècles. Il fallait un Pape : c'était le premier intérêt de tout le monde ; et, du moment qu'il fallait un Pape, il le fallait tel que Dieu l'a constitué, pasteur suprême, pasteur des pasteurs, ayant les clefs pour fermer et pour ouvrir, père, chef, législateur et juge de l'humanité ; en un mot, VICAIRE DE JÉSUS-CHRIST. Dans ce moment décisif, au milieu de ce conflit d'ambitions jusqu'alors inexorables, on voit une admirable émulation de renoncements.

Grégoire XII, élu du conclave romain (le vrai Pape, malgré l'opinion de M. de Sacy, qui reconnaît Jean XXIII, sans doute à cause de ses crimes), Grégoire XII se fait représenter au Concile par un saint person-

nage (1), qui apporte enfin son abdication. Jean XXIII, si déplorable et si scandaleux, se conduit en héros lorsqu'on vient lui apprendre qu'il est déposé. Il élève la voix comme Pape, pour ratifier solennellement, de sa science certaine, la sentence rendue contre lui; il en couvre l'irrégularité possible en déclarant qu'il renonce de lui-même à tous les droits qu'il peut avoir. De son côté le Concile écarte

(1) Jean-Dominique, de l'ordre des Frères Prêcheurs, qu'on appelait le cardinal de Raguse. M. l'abbé Christophe est fort injuste pour ce grand homme, qu'il accuse de servilisme et de flatterie. Ce fut lui, selon toute apparence, qui triompha de l'obstination de Grégoire, si longtemps comparable à celle de Pierre de Lune. et qui le décida à déposer la tiare. En tous cas, on ne peut lui refuser d'avoir été l'un des principaux restaurateurs de la vie religieuse en Italie et le maître révéré de saint Antonin. Il est honoré comme bienheureux, et nous ne savons pourquoi M. l'abbé Christophe lui refuse ce titre, que l'Église lui a donné.

des prétentions qui devaient le séduire : il ne veut pas se réserver l'élection du Pape ; il se contente d'adjoindre un certain nombre de ses représentants au conclave formé par les cardinaux des trois obédiences ; et bientôt les nations, dont chacune manifestait le désir de poser la tiare sur la tête d'un de ses prélats, imitant le noble exemple que l'Allemagne donne la première, renoncent à cette ambition, qui pouvait éterniser les difficultés. Ainsi fut élu Martin V, par un concours de nobles sacrifices ; ainsi la Papauté, au lieu de succomber, fut restaurée dans sa plénitude, sans que le schisme ait pu porter atteinte à l'ordre régulier de la succession.

On a coutume de dire que néanmoins la Papauté « souffrit un notable affaiblissement. » M. de Sacy le répète et s'en félicite. Si cela était, rien n

serait moins rassurant, pour peu que la justice et l'humanité eussent encore quelques ennemis sur la terre. Mais il faut s'entendre. Parle-t-on de l'autorité spirituelle? La Papauté n'a reçu ni ne pouvait recevoir de ce côté aucune diminution. Après comme avant le Concile de Constance, chacun peut désobéir au souverain spirituel : cent hérésiarques ont précédé Luther. Ce qui n'était pas possible avant le Concile, et ce qui n'est pas possible après, c'est de rester catholique en désobéissant. Parle-t-on de l'autorité temporelle? C'est au quinzième siècle, après le Concile de Constance, qu'elle s'est enfin vraiment et solidement établie dans Rome. Mais, prononçons le mot : le Pape ne dispose plus des couronnes, c'est là « le notable affaiblissement. »

Nous verrons plus loin comment le Pape disposait des couronnes, et si

Dieu n'en dispose plus, et si les instruments qu'il emploie pour exécuter à cet égard ses volontés, toujours accomplies, ne pourraient pas porter M. de Sacy lui-même à regretter l'ancienne procédure.

En attendant, pour ne point taire notre pensée, la puissance spirituelle étant la même exactement, la puissance temporelle, dans les limites où elle fut exercée à cet égard, est la même aussi. Parce qu'elle n'est plus visible, on aurait tort d'en conclure qu'elle n'existe plus. La justice divine n'a pas besoin d'appariteurs en uniforme. D'ailleurs, avons-nous lu la dernière page de l'histoire humaine? Dans ce monde, où tout passe, mais où tout revient, une puissance qui dure encore après dix-huit siècles de combats, dont « six de décadence, » conserve beaucoup de chances de rajeunissement. De saint Pierre à

Boniface VIII, il s'est écoulé douze cents ans; de Martin V à Pie IX, nous n'en comptons pas cinq cents, et il est déjà tard pour répéter que la haute juridiction des Papes dans la société du moyen âge ne fut qu'une série de savantes usurpations et de crimes heureux. On sait comment ce droit public du monde chrétien s'est formé, s'est développé, s'est exercé, s'est modifié, et ce que le genre humain lui doit de reconnaissants hommages. C'était le *préjugé du temps* que, dans l'immense famille des nations catholiques, il fallait un juge, un gardien suprême de tous les droits et de toutes les lois, et que ce juge devait être le représentant de Dieu. Idées de peuples enfants ! Si pourtant notre vieux monde venait à penser que cette idée avait du bon ? Si les peuples et les rois venaient à remarquer que leurs droits réciproques

ne sont pas mieux gardés, ni leurs différends plus vite et plus équitablement conclus, depuis tant de siècles que la force seule en décide ; et si enfin, d'une manière ou d'une autre, ils invoquaient l'ancien arbitre, puisqu'il existe toujours, que pourront objecter les successeurs de M. de Sacy? Cela n'arrivera pas; on en atteste des préventions caduques et des idoles écroulées. Soit! Cela n'arrivera pas, si l'humanité n'en a pas besoin. Mais si « le besoin s'en fait sentir », qu'arrivera-t-il?

Au surplus, ce sont les affaires de l'avenir. Quant au passé, l'affaiblissement de la Papauté au Concile de Constance ne l'a pas empêchée, presque immédiatement après, d'abattre les prétentions du Concile de Bâle et l'hérésie de Jean Huss; de résister ensuite aux orages de la prétendue réforme, et d'opérer par elle-même la

vraie réforme au Concile de Trente; de soutenir le long et insidieux combat que lui a livré l'absolutisme royal; de survivre enfin aux catastrophes du dix-huitième siècle et aux monarchies qui les avaient provoquées et qui s'y sont englouties.

Ces pensées ne sont pas venues à M. de Sacy. Dans les trois volumes de M. l'abbé Christophe il n'a ramassé que des anecdotes satiriques contre les gens d'Église, et n'a vu qu'un tableau de la décadence et même de la déchéance de la Papauté. Il s'ingénie à la montrer comme une institution tout humaine, livrée durant cette période de cent ans aux incertitudes, aux fautes, aux crimes de l'ambition, et que les peuples, enfin las de ses fautes, punissent avec justice en la privant des armes dont elle avait abusé. Suivant lui, une véritable révolution eut lieu à Constance,

et le Concile fut l'Assemblée constituante du premier 1789. « L'Église y recouvre, dit-il, *ses droits* et sa *légitime indépendance*, et la monarchie temporelle des Papes finit pour toujours. » Ce qui veut dire que l'Église de Jésus-Christ a passé définitivement de l'état monarchique à l'état démocratique ou parlementaire, et que les Souverains Pontifes sont descendus désormais au rang de ces rois constitutionnels qui règnent et ne gouvernent pas.

III

On souffre de la peine que se donne M. de Sacy pour arriver à cette conclusion frivole. En présence de l'un des grands spectacles de l'histoire, il s'applique à ne voir que le petit côté des choses et des hommes. Dans un caractère, dans un événement, il cherche l'endroit que l'on peut tourner en plaisanterie ; lorsqu'il ne le trouve pas, il le suppose, feignant bravement l'ignorance. On croirait qu'il ne sait pas ce qu'étaient, ce que faisaient, ce que voulaient Philippe le Bel, Louis de Bavière et les autres adversaires des Papes. Il réserve pour ces derniers

toutes ses épigrammes et tourne contre eux tous ses *ana :* les économes sont avares, les magnifiques sont prodigues; aucun ne trouve grâce. Leur caractère est toujours mauvais, leur conduite toujours blâmable. Ils négocient : intrigue et faiblesse ! Ils tiennent à leur droit : entêtement! Ils combattent : cruauté! M. de Sacy ne leur pardonne pas surtout de lancer l'excommunication et d'avoir un domaine temporel. C'est l'abomination de l'abomination que les Papes puissent mettre personne hors de l'Église et prétendent demeurer eux-mêmes chez eux. Les efforts qu'ils ont faits pour reconquérir l'État romain sont autant de crimes, de quelque manière qu'ils s'y soient pris. Pour avoir toujours raison sur ce point, M. de Sacy n'hésite pas à se montrer injuste ni à se contredire.

Il remarque, au commencement, qu'avec un peu plus d'habileté et de fermeté nos rois, qui avaient su faire nommer tant de Papes français, *auraient peut-être réussi à faire d'Avignon la résidence définitive des Papes, et de la Papauté elle-même le privilége de la France. Ce qui*, ajoute-t-il, *aurait résolu la question du gallicanisme d'une manière bien simple*. Oui, certes! et la question du gallicanisme et beaucoup d'autres! Cela eût été « bien simple, » comme à Byzance, comme à Moscou, comme à Londres, comme partout où le prince temporel exerce directement ou indirectement le pontificat. Le conclave d'Avignon eût fini par être présidé, comme le saint-synode russe, par un général ou par un chambellan de la majesté séculière.

Ayant quelques raisons, bien simples aussi, pour ne pas consentir à

gouverner l'Église de cette maniere bien simple, les Papes travaillèrent à reconquérir Rome, c'est-à-dire leur bien, et surtout leur indépendance. Ils en avaient le droit, ils en avaient le devoir : ils ne pouvaient pas abdiquer ce devoir. M. de Sacy nous accordera bien que Dieu et l'Europe ne leur permettaient pas de faire de la Papauté un privilége de la France.

Or, cette Rome qu'il s'agissait de reprendre, et dont la possession importait si manifestement à la paix du monde, cette Rome était tantòt au pouvoir des factions, tantôt au pouvoir des bandits, tantôt au pouvoir de tel ou tel de ces petits princes italiens si pervers et si cruels, qui ont créé et mis en pratique le machiavélisme longtemps avant que Machiavel en eût fait la théorie. Rien n'était plus urgent

que d'abattre ces coquins, rien n'était moins facile.

Entre les hommes que les Papes y employèrent, il y en eut un tout à fait hors ligne. C'était le cardinal Egidius Albornoz, Espagnol. Voici le portrait qu'en fait M. de Sacy : « Un habile « personnage, grand négociateur, fin « diplomate, rompu à toutes les ruses « de la politique italienne ; vaillant sol- « dat d'ailleurs, conduisant un siége « aussi bien qu'une intrigue ; un grand « homme, en un mot, *si l'on veut.* » Le croquis ne manque pas de tournure ; mais ce n'est pas là toute la physionomie de ce « grand homme si l'on veut. »

Distingué par le sage roi Don Alphonse IX, Albornoz, ancien chevalier de Calatrava, élu archevêque de Tolède, avait puissamment contribué par ses conseils au succès de la glorieuse

bataille de Tarifa contre les Maures d'Afrique et à la reddition d'Algésiras. Alphonse étant mort, Albornoz osa mériter la disgrâce de Pierre le Cruel. Contraint de fuir, il résigna son archevêché pour ne point conserver un titre dont il ne pouvait remplir les fonctions, et vint servir le Pape, exilé comme lui. Innocent VI le nomma son légat en Italie, « pour étouffer l'héré-
« sie, comprimer la licence, restaurer
« l'honneur du Saint-Siége, relever la
« majesté du culte divin, imposer si-
« lence à la discorde, prêter secours
« aux malheureux et procurer le salut
« des âmes; annihiler les alliances,
« confédérations, ligues formées con-
« tre l'Église romaine; forcer à la
« restitution les usurpateurs et les in-
« justes détenteurs des biens de cette
« Église ; restaurer son autorité, faire
« la guerre et la paix. » Cette mission

si vaste, Albornoz l'accomplit en quinze années d'efforts, de manière à se faire admirer de tous ses contemporains. Il employa contre ses adversaires l'excommunication, qu'ils méritaient trop, pour détacher leurs partisans et pour les avertir eux-mêmes; la politique pour dissoudre leurs ligues; l'argent, lorsqu'il en avait, pour leur enlever les mercenaires qu'ils soldaient par le pillage; enfin, la force. C'est ainsi qu'on a toujours repris le bien volé et rétabli la sécurité des routes. Albornoz n'écrasa jamais l'ennemi qui voulait traiter, ne livra jamais bataille lorsqu'il put acheter la victoire, ne se découragea point dans les revers; vainqueur, ne devint pas tyran. La guerre finie, il fonda des écoles, des universités, des établissements religieux; les provinces reconquises par lui gardèrent plusieurs siècles après sa

mort les excellentes lois qu'il leur avait données. Personne ne l'accusa d'ambition. Voilà quel fut Albornoz, administrateur aussi paternel et législateur aussi sage qu'il était grand capitaine; caractère vraiment magnanime. M. de Sacy ne l'ignore point et ne le dit point. S'il le disait, il y perdrait le rare avantage d'égayer les cafés de petite ville en appelant le cardinal Albornoz un *prêtre général*, un *Duguesclin mitré*. On plaint l'homme d'esprit qui se condamne à insulter la mémoire d'un grand homme pour trouver de tels effets de phrase. « Je me figure, « ajoute-t-il, que saint Pierre et saint « Paul n'auraient pas été médiocrement surpris de cette manière d'exer« cer l'apostolat, et j'avoue, pour mon « compte, qu'à la place du cardinal « Albornoz j'aurais mieux aimé, au « lit de la mort, compter un peu moins

« de campagnes et un peu plus d'an-
« nées passées dans le modeste exer-
« cice des fonctions sacerdotales. »
Sans doute, au lit de la mort, tout homme voit dans sa vie beaucoup de choses à regretter. Il est probable pourtant que les campagnes faites contre l'Église pèsent plus que les campagnes faites pour elle. On peut se sauver autrement que dans « le modeste exercice des fonctions sacerdotales, » et c'est un très-bel et très-bon apostolat que d'assurer la liberté apostolique. Pourquoi M. de Sacy fait-il un scandale de ce qui n'en était pas un? Au temps d'Albornoz, un prêtre pouvait sans scandale paraître à la tête des armées. Il avait obéi au successeur de saint Pierre, au vicaire de Jésus-Christ; il avait donné la paix à des peuples malheureux, rétabli le culte, tiré le Pape de son exil; la Papauté

n'était plus le privilége de la France. Après de telles œuvres, couronnées d'une confession générale, Albornoz a pu croire que la vie d'un curé de village est plus douce que celle d'un cardinal-légat ; il n'en avait pas moins sujet de mourir content.

Autre anecdocte. Après la mort de Clément VII, quelques cardinaux avaient, dit-on, songé à élire le Chartreux Jean Birel, renommé par sa vertu ; mais le cardinal de Talleyrand-Périgord les fit changer d'avis en leur annonçant que ce saint et sévère personnage voudrait les ramener à la simplicité des mœurs antiques. M. de Sacy ne manque pas ce trait, et observe qu'il en dit long sur les mœurs de la cour pontificale. Un fait autrement certain, et qui dit plus long encore, mais que M. de Sacy néglige, c'est le caractère du Pape élu dans ce même

conclave. Innocent VI était édifiant, austère, célèbre par son zèle pour la justice. Il bannit le luxe de sa maison et de sa cour, fit rentrer dans le devoir quelques jeunes cardinaux de haute condition qui donnaient des scandales, et réussit enfin où peut-être le terrible Chartreux aurait échoué.

M. de Sacy voudrait-il jurer que cette considération n'a pas contribué à écarter Jean Birel autant et plus que le discours, d'ailleurs assez invraisemblable, attribué au cardinal de Périgord? Entre deux explications possibles du même fait, on peut avoir le goût malheureux de préférer celle qui humilie davantage la nature humaine; mais, quand l'autre est plus probable, il faudrait au moins la mentionner, même lorsqu'il s'agit du sacré Collége. Tous les cardinaux d'Avignon n'étaient pas des saints : les rois de

France y veillaient ; cependant il se trouva toujours parmi eux une majorité pour donner à l'Église des Papes savants et de bonnes mœurs. Talleyrand-Périgord lui-même, tout mondain qu'il fut, ne proposa pas des sujets indignes. C'était un politique, connu pour tel, apprécié à cette mesure, non pas un impie. Son épitaphe, conservée à Saint-Pierre-aux-Liens, dont il portait le titre, nous le peint avec sincérité :

Religione fui tenuis, terrena sequendo.

M. de Sacy, comme troublé dans ses méditations sur l'histoire par quelques échos de Vaucluse, confesse qu'il aurait volontiers vécu à la cour d'Avignon ; il ajoute, sans nécessité, que ce n'eût pas été « précisément par amour pour les vertus chrétiennes. »

On a peine à se figurer M. de Sacy en justaucorps galant, chantant *il crudel' amor, e i dolci sospiri!* Mais, soit! Notre troubadour aurait fréquenté la maison de ce bon cardinal Talleyrand, qui devait se laisser hanter des gens de lettres. La veille du conclave, en homme sage, il aurait cru, comme son patron, que la prudente piété d'un prélat qui connaissait le monde convenait aux nécessités du temps plutôt que la rigueur d'un cénobite. Il se serait soumis, comme son patron, le moins possible, aux patientes réformes d'Innocent VI ; et il aurait fini par mourir bon chrétien, comme son patron, en regrettant d'avoir fait trop de sonnets et d'épigrammes. *Religione fui tenuis, terrena sequendo.*

Avec cette humeur à la fois janséniste et badine, M. de Sacy, qui re-

proche tant aux Papes d'employer l'excommunication, finit par excommunier lui-même à peu près tous les Papes : les sévères à cause de leur sévérité, les doux à cause de leur douceur, les tempérés comme inconstants et insignifiants; ceux-ci parce qu'ils ne lui plaisent pas, ceux-là parce qu'ils lui plaisent. C'est se montrer trop difficile. Tous les hommes ne pouvant pas avoir une vertu parfaite, ni la même vertu, ne serait-il pas plus équitable de voir ce qu'il y a de noble, de sage, de bon dans chacun?

Il nous semble que, au lieu de tant médire et de limer des bons mots qui vont tout droit assez bas, un esprit éclairé pourrait admirer dans la succession des Papes cette variété de caractères où l'on voit dominer, toujours dans le même but et toujours à propos, tantôt la justice et tantôt la mi-

séricorde, tantôt la prudence et tantôt le zèle, tantôt une patience que rien ne surprend et tantôt une ardeur que rien n'abat, tantôt enfin le souci légitime des choses de la terre et tantôt l'unique préoccupation des choses du Ciel. C'est là un des plus grands témoignages de l'inspiration divine, qui, malgré les embûches des méchants, souvent aussi malgré l'empressement des sages, préside à l'élection des Souverains Pontifes et place dans la bouche des hommes le nom de l'élu de Dieu. Pris isolément, les Papes, comme tous les mortels, sans en excepter les saints, ont les inconvénients de leurs qualités et peuvent fournir des thèmes plus ou moins fondés à la malice et à l'imagination des chroniqueurs. Considérée dans son ensemble, la Papauté offre l'idéal de toute grandeur intellectuelle et morale, l'idéal de la nature hu-

maine perfectionnée et divinisée par la foi.

M. de Sacy ne se sentira plus aussi éloigné de cette opinion lorsque nous l'aurons mis à même de réfléchir encore sur quelques-unes de ses pensées.

IV

A ceux qui oublient ou ne veulent pas savoir par qui et pourquoi fut élu le premier Pape, l'histoire de la Papauté présente tout de suite un problème embarrassant. Comment une institution si fragile devint-elle immédiatement si puissante, et bientôt dominatrice? M. de Sacy se fait un jeu d'expliquer cette première difficulté. « Il n'est pas nécessaire d'être ultra« montain, dit-il, pour admirer *l'art* « *profond* avec lequel de simples prê« tres, sans légions, sans États, ou ne « jouissant dans leurs petits États que « d'un pouvoir contesté, *surent re-*

« *nouer le fil des traditions césarien-*
« *nes*, et asseoir leur empire sur la
« double base de la religion *et des*
« *longues habitudes d'obéissance que*
« *le monde avait contractées envers*
« *tout ce qui venait de Rome.* »

Assurément, voilà qui est bien trouvé, et le *fil des traditions césariennes* va devenir le fil d'Ariane! Il est clair qu'avec ce fil, et moyennant les *longues habitudes d'obéissance envers Rome* qui distinguaient les Goths, les Hérules et les Huns quatre ou cinq siècles après l'établissement de l'empire, le pouvoir des Papes devait s'établir tout naturellement!

Entre la politique des Papes et celle des empereurs, entre l'ancienne et la nouvelle Rome, notre ingénieux adversaire n'est pas loin de reconnaître une véritable identité : « Il *est certain*
« qu'en lisant l'histoire des Papes du

« moyen âge on croirait souvent lire « Tite-Live. On est en pleine anti- « quité. Le collége des cardinaux, « c'est le sénat, si constant dans ses « maximes, si habile dans ses expé- « dients. Ces Pontifes élus, ce sont les « consuls et les empereurs. Ces légats « qui vont citer les rois, ce sont les « envoyés de Rome exigeant une pa- « role de soumission avant qu'on sorte « du cercle tracé par leur baguette. « Plus on compare les deux histoires, « plus on est frappé de la ressem- « blance des deux politiques. »

M. de Sacy ne s'en tient pas à ces traits frappants; il retrouve dans l'histoire des Papes jusqu'aux triomphes antiques, « ce suprême effort de l'orgueil humain. » C'était la *cavalcata*, procession à cheval qui se faisait pour l'intronisation du Pontife nouvellement élu.

Voilà l'avantage de tenir « le fil! »

Cependant, sans refuser notre admiration à ces brillantes découvertes, elles n'expliquent pas tout. Entre les deux Rome et les deux politiques il reste des différences qui laissent entier le problème de la fortune pontificale.

Le Pape saint Grégoire II écrivait à Léon l'Isaurien : « Connaissez la « différence des Pontifes et des em-« pereurs. Si quelqu'un vous a of-« fensé, vous confisquez sa maison, « vous le dépouillez ou le bannis-« sez, ou même vous lui ôtez la vie. « Les Pontifes n'en usent point ainsi; « mais si quelqu'un a péché et s'en « confesse, au lieu de l'étrangler ils « lui mettent au cou l'Évangile et la « Croix, ils l'emprisonnent dans le « trésor de l'Église, dans la diaconie « ou la salle des catéchumènes; ils « lui imposent des jeûnes, des veilles,

« des prières, et, après l'avoir bien « corrigé, ils lui donnent le sacré « Corps et le précieux Sang de Notre-« Seigneur, et l'envoient pur et sans « tache devant Dieu. Voyez-vous la « différence *des Églises et des em-« pires?* »

En effet, la différence est fondamentale.

Sans doute, les Papes étant souverains temporels, ils rendirent la justice comme les autres souverains, du moins comme les souverains qui furent toujours et jusqu'à l'excès (seul excès qui leur soit permis) patients et cléments. Ils punirent les malfaiteurs, les rebelles, les criminels obstinés. L'on vit Boniface VIII, par exemple, poursuivre les cardinaux Colonna les armes à la main, les dégrader, prendre leur forteresse de Palestrine et la raser.

M. de Sacy rapporte avec une pieuse

horreur ce dénoûment d'une querelle qu'il déclare *purement civile*. Pour identifier plus aisément la politique des Papes et celle du sénat romain, et mettre la destruction de Palestrine en pendant exact avec celle de Véies, il supprime les détails qui gêneraient la symétrie. Il oublie que ces cardinaux étaient en révolte ouverte et armée contre le Pape, leur bienfaiteur et deux fois leur souverain; qu'ils contestaient la validité de son élection; qu'ils appartenaient aux Gibelins; qu'ils formaient dans Rome un parti pour Frédéric, tyran de Sicile; qu'enfin leur frère Sciarra Colonna, vraie figure de brigand, avait enlevé et dévalisé le trésor pontifical. Quand les querelles *civiles* en viennent là, les souverains les plus patients et les Papes les plus miséricordieux font ce que fit Boniface : ils prennent et rasent la

forteresse de l'ennemi. De nos jours, Léon XII, si nous avons bonne mémoire, a détruit entièrement une ville des montagnes, où tous les habitants, de père en fils, exerçaient obstinément la profession *civile* de voleurs de grand chemin. Léon XII avait-il aussi « renoué le fil des traditions césariennes ? » et ces actes d'indispensable sévérité rappellent-ils la destruction de Jérusalem ?

M. de Sacy tombe dans l'enfantillage avec son Tite-Live et ses Papes continuateurs de la politique romaine ! Les Souverains Pontifes ressemblent aux consuls et aux empereurs comme le premier Pape ressemble au premier César, comme la foi ressemble à l'orgueil. Il ne s'agit pas de savoir si la constance dans les maximes est la même, comparaison qui fait beaucoup trop d'honneur à l'ancienne Rome,

mais si les maximes avaient quelque chose de commun. Or quelle ressemblance y voit-on, ou plutôt quelle différence n'y voit-on pas? Quelle ressemblance entre le glaive et la prière, entre le mépris le plus absolu de l'espèce humaine et l'amour le plus ardent et le plus constant de toutes les misères de l'humanité, entre le proconsulat et l'apostolat, entre la main qui fait partout couler le sang et la main qui partout panse et guérit toutes les blessures? Dans la Rome de la louve, où sont les martyrs de la justice? Dans celle de la Croix, où sont les triomphateurs dont le char a passé sur le cadavre du genre humain? Il y avait cette fameuse *cavalcata*, c'est vrai! Le jour de son intronisation, le Pape paraissait en public, et des princes et des rois tenaient les rênes de sa haquenée. Quelquefois ce Pape était un

homme sans naissance, élevé par charité. Il avait été un pauvre moine, un pauvre prêtre, un pauvre savant; mais Dieu l'avait choisi pour être le dépositaire de la force spirituelle, et les dépositaires de la force matérielle lui rendaient hommage. Les fils aînés de la famille chrétienne protestaient ainsi, publiquement et les premiers, de leur vénération et de leur obéissance pour le Père commun des fidèles. Ce spectacle respire vraiment l'orgueil des triomphes antiques! C'est tout à fait cela! Ces rois et ces princes, servant d'écuyers à un homme de rien devenu Pape, représentent à s'y méprendre les chefs de peuples vaincus qui suivaient, chargés de chaînes, le char d'un Sylla ou d'un Pompée, qui étaient jetés dans les prisons mamertines quand le triomphateur entrait au Capitole, et dont bientôt après les

cadavres, traînés avec des crocs, descendaient au Tibre par le chemin des Gémonies. Mêmes hommes, même politique, mêmes pompes! Espérons que la veine trouvée par M. de Sacy sera exploitée, et qu'on nous gratifiera d'une histoire ecclésiastique en *rapprochements*, pour faire suite à l'histoire romaine en *madrigaux*.

V

Il est vrai pourtant que l'art des Papes fut *profond*, très-profond. On peut l'admirer sans être ultramontain, mais il ne suffit pas d'être gallican pour le comprendre.

Cet art n'a jamais été la pratique d'aucun autre gouvernement. C'est le sentiment du devoir poussé jusqu'au sacrifice de tout repos, jusqu'au mépris de tout péril, jusqu'à l'abandon de tout intérêt terrestre. Sans légions, quelquefois sans asile, les Papes sont devenus les dominateurs de l'Europe en ne trahissant jamais la cause des opprimés, en ne livrant jamais à la

puissance humaine la vérité confiée à leur garde, en ne désespérant jamais de l'assistance de Dieu.

Le Pape saint Nicolas Ier, fils d'un petit magistrat de Rome, gouvernait l'Église à l'époque où Photius, protégé de l'empereur Michel l'Ivrogne et du césar Bardas, incestueux public, s'emparait du siége de Constantinople. Saint Ignace, l'évêque légitime, chassé et emprisonné pour avoir repris Bardas, s'adressa au Pape, lui demanda justice contre l'intrus, contre le césar et contre l'empereur. C'est l'origine de l'Église grecque, une de ces églises nationales dont M. de Sacy fait tant de cas, en considération des commodités qu'elles offrent au pouvoir temporel

Le Pape n'hésita point; il évoqua la cause à son tribunal et écrivit à l'empereur de lui envoyer Ignace et Photius, afin qu'ils vinssent plaider devant

lui. Photius avait ses raisons pour préférer la décision de Michel l'Ivrogne et de Bardas l'Incestueux ; il fit au Pape, sous le nom de l'empereur, un refus accompagné de subtilités et d'injures, où il invoquait l'autorité des Conciles. Le Pape insista, excommunia Photius. L'empereur alors passa des injures aux menaces. Nous mettons sous les yeux de M. de Sacy un court passage de l'une des lettres de saint Nicolas. En le lisant avec un peu d'attention, il en apprendra plus long sur la politique des Papes que dans tout Tite-Live.

« Si vous refusez de Nous écouter, « écrit le Pape à l'empereur, vous « serez nécessairement pour Nous ce « que le Seigneur veut que soit qui- « conque n'écoute pas l'Église. Les « priviléges de l'Église romaine lui ont « été assurés dans la personne du bien- « heureux Pierre, de la propre bouche

« de Jésus-Christ. Ce ne sont pas les « Conciles qui les ont accordés ; ils les « ont seulement honorés et conservés. « Ces priviléges sont perpétuels ; on « peut les attaquer, mais non pas les « abolir. Ils ont été avant votre règle « et subsisteront après vous, tant que « durera le nom chrétien...

« Si Nous ne cédons pas à votre bon « plaisir, vous paraissez vouloir Nous « épouvanter en Nous menaçant de « ruiner Notre patrie et Notre ville. « Par la grâce et sous la garde du « Christ, Nous n'avons pas craint dans « le passé, Nous ne craignons pas da- « vantage à cette heure. Les anges « veillent sur Notre cité, ou plutôt le « Seigneur lui-même est son rempart « et les apôtres forment son avant- « mur. Nous n'avons pas oublié les « menaces de Sennachérib contre Jé- « rusalem : elles n'étaient pas moindres

« que les vôtres; mais Nous nous rap-
« pelons aussi la fidélité du Seigneur,
« et comment cent quatre-vingt-cinq
« mille assaillants périrent et la ville
« fut délivrée avec tous ses habitants.
« Nous en gardons souvenir, Nous en
« rendons grâce, Nous prenons cou-
« rage, et Nous travaillons suivant les
« forces que le Seigneur Nous donne
« à expulser de sa maison l'abomina-
« tion de Baal. Ce que le Seigneur était
« alors, il l'est à présent, et tel il sera
« dans tous les siècles. Sa miséricorde
« est la même, il est toujours le Tout-
« Puissant. Que le ver de terre cesse
« donc de menacer. Que peut-il? Tuer
« un homme? Un champignon véné-
« neux le peut aussi bien, et c'est à
« quoi se réduit toute la malice de la
« puissance humaine. Que Votre Ma-
« jesté aspire plutôt à se faire louer
« par la bonté et la justice. Quant à

« Nous, confiant et fort en Celui qui
« Nous fortifie, tant que Nous vivrons
« Nous ferons Notre devoir. »

Voilà la politique des Papes; ou, pour enlever à M. de Sacy la pitoyable ressource de ces anecdotes trop faciles à ramasser dans une histoire de dix-huit siècles, voilà, formulée par un saint Pape, la politique constante de la Papauté. Obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes, ne pas craindre celui qui ne peut tuer que le corps, mais Celui-là seulement qui peut tuer l'âme; accorder toute protection à tout droit outragé; faire dominer dans la société tous les droits de Dieu, source unique et seuls garants des droits de l'homme, telles sont les maximes qui ont assuré l'étonnante prépondérance de ce pouvoir désarmé. Pour les maintenir il fallait aux Papes quelque chose de plus puissant que les légions, de plus hardi

que l'ambition, de plus prudent et de plus entreprenant que toute la sagesse humaine : il fallait la foi; ils l'ont eue. Et si M. de Sacy veut comparer cette foi des Papes à la foi stupide et superstitieuse de la vieille Rome, il fera rire. Tandis que toutes les forces de l'enfer se conjurent contre eux, assaillis par la politique, par l'hérésie, par la sédition, quelle que soit la profondeur de la nuit et la fureur de l'orage, les Papes prient, ils voient leur route dans le ciel, ils font leur devoir, ils restent les défenseurs de la justice et de la vérité, sachant que Dieu ne les abandonnera pas et qu'ils ne seront vaincus ni par la méchanceté des hommes, ni par la mort, ni par le temps. C'est ainsi qu'ils apparaissent, entourés des plus grandes âmes de leur époque, dont ils sont l'exemple et l'appui, en toutes ces rencontres formi-

dables où il semble que l'Église va crouler. L'Église ne croule point, la justice triomphe. Les Papes sortent de l'épreuve purs et vénérés, portant intact dans leurs mains fidèles le dépôt de Dieu.

VI

Autant qu'il admire les Papes dans la constance de leurs maximes, M. de Sacy admire l'habileté de leurs expédients. Leur plus habile expédient a été le martyre. S'ils portent la pourpre royale, elle est teinte de leur sang.

On nous parle de ces légats qui allaient au nom du Pape citer les rois, comme faisaient les envoyés de l'ancienne Rome, exigeant une parole de soumission avant que le prince à qui ils notifiaient la volonté suprême pût sortir du cercle tracé par leur baguette. Où a-t-on vu cette baguette?

Les légats furent une des forces de

la Papauté, mais comment? Parce que jamais puissance humaine ne trouva un pareil nombre d'ambassadeurs décidés à affronter la prison et la mort. La liste serait longue à faire de tous ces légats qui partirent de Rome pieds nus, sans escorte et sans trésors, pour aller, comme saint Jean-Baptiste, trouver Hérode; qui le virent, qui lui parlèrent, et qui ne revinrent pas, ou qui ne revinrent que par miracle, mutilés et meurtris.

Cependant, parmi la multitude de ceux qui furent ainsi envoyés et dont on connaît la mission, nous doutons qu'on en puisse nommer un seul qui n'ait pas été chargé de relâcher tout ce qui se pouvait de la rigueur du devoir et de donner des paroles de conciliation et de paix. Jamais aucun d'eux, bien certainement, n'exigea de soumission qu'à la justice, au droit, à la foi jurée. Sé-

rieusement, M. de Sacy croit-il que les rois étaient cités pour venir à Rome baiser les pieds du Pape et lui payer le tribut? On exigeait de celui-ci qu'il rendît les biens d'un pupille; de celui-là qu'il reprît son épouse scandaleusement renvoyée pour une concubine; d'un autre qu'il ménageât la vie et la fortune de ses sujets; d'un autre qu'il respectât les traités; d'un autre qu'il remît en liberté un innocent retenu captif; d'un autre qu'il cessât de voler et de piller l'Église et d'assister les hérétiques au détriment des fidèles. La sollicitude des Papes n'avait pas d'autres objets, et si elle avait faibli dans toutes ces circonstances, où tout le monde l'invoquait, hormis les méchants et les prévaricateurs, jamais le clair et vivifiant soleil de la civilisation chrétienne n'aurait lui sur la triste humanité. Il faut que M. de Sacy n'ait

pas réfléchi un moment aux questions qu'il effleure ; autrement il se trouverait lui-même trop injuste et trop ingrat d'en parler comme il fait. Tout ce qu'il y a de liberté, tout ce qu'il y a de moralité dans le monde a été sauvé par ce combat de dix-huit siècles. Les Papes ont maintenu le partage des deux puissances que la souveraineté temporelle, sous toutes ses formes, tendait sans cesse à confondre au profit du vice et de la tyrannie.

« Avant Jésus-Christ, écrivait encore « saint Nicolas, Pape, à Léon l'Isau- « rien, il y avait des rois qui étaient en « même temps prêtres comme Melchi- « sédech. Le diable l'a imité dans la « personne des empereurs païens, qui « étaient souverains pontifes. Mais, « après la venue de Celui qui est véri- « tablement roi et pontife, l'empereur « ne s'est plus attribué les droits du

« pontife, ni le pontife les droits de « l'empereur. Jésus-Christ a séparé « les deux puissances, en sorte que les « empereurs eussent besoin des ponti- « fes pour la vie éternelle, et que les « pontifes se servissent des droits des « empereurs pour les affaires tempo- « relles. »

Les empereurs voulaient être les *maîtres de la vie éternelle* ; tout est là. Maîtres de la vie éternelle, ils disposaient de toutes choses sur la terre, au gré de leur force et de leurs passions : ils étaient impunément adultères, incestueux, ravisseurs du bien d'autrui, oppresseurs du genre humain. Là revivaient véritablement les traditions de Rome antique ; là se renouait sans cesse « le fil des traditions césariennes », sans cesse brisé par la Papauté.

Louis de Bavière poussa loin cette entreprise. M. de Sacy le félicite d'a-

voir su régner étant excommunié; mais il n'oserait pas raconter son histoire!

Des théologiens apostats, entre autres Jandun et Marsile de Padoue, à sa solde, soutenaient que l'empereur est maître absolu de l'Église, qu'il peut instituer les évêques, les juger, les déposer, choisir et déposer le Pape, convoquer les Conciles, y présider, en régler les délibérations; en d'autres termes, que l'empereur est la loi vivante. Nous demandons à M. de Sacy ce qu'il croit que serait devenu le monde si la doctrine des théologiens de Louis de Bavière, reprise des théologiens de l'empereur Henri et de l'empereur Frédéric, avait prévalu. Nous lui demandons s'il aurait voulu vivre sous ce Louis de Bavière, quoique sa cour, plus encore que celle d'Avignon, fût hantée de gens de mérite qui ne re-

cherchaient *pas précisément le spectacle des vertus chrétiennes.*

Le protestant Jean de Muller disait: Sans les Papes, Rome n'existerait plus. — « Sans les Papes, ajoute avec « raison Rohrbacher, n'existerait pas « davantage la civilisation de l'Europe, « qui est venue de Rome par les Pon- « tifes romains ; car, dit encore Jean « de Muller, *ce sont eux, ce sont leurs* « *mains paternelles qui élevèrent la* « *hiérarchie, et à côté d'elle la liberté* « *de tous les États.* »

Mais ce noble ouvrage, ce saint et persévérant travail dont la parole de Jésus-Christ avait posé la première pierre, toujours entravé, toujours repris, ne se poursuivait pas sans exciter la reconnaissance et l'admiration du monde. Les rois barbares et leurs légistes, ces hommes de sang et ces hommes de ruse dont les adversaires

de l'Église prennent si aisément le parti, ne faisaient ni toute l'humanité, ni la plus grande et la meilleure part de l'humanité. Il y avait un peuple, dévoré par eux et qui se sentait protégé par l'Eglise; il y avait une conscience publique, qui savait où était le droit; il y avait une intelligence publique, qui voyait où était la vraie grandeur, le vrai courage, et qui remarquait enfin que la Providence finissait toujours par intervenir en faveur de la Papauté. Les rois passaient, les empires s'affaiblissaient; les Papes et la Papauté duraient toujours. Ces services permanents, ce permanent miracle d'une résistance toujours impuissante et toujours victorieuse, excitèrent partout envers le Pontife romain la reconnaissance, la confiance et le respect; et le Pape se trouva, en effet, d'un consentement unanime, le juge de la terre.

Au sortir de l'une des crises les plus effroyables que l'Europe ait traversées parut un homme en qui ce sentiment filial s'incarna : il devint puissant, comme tous ceux qui, dans ces heures critiques, font voir beaucoup de bon sens, beaucoup de vertu, et la volonté de réaliser ce que chacun désire. C'est celui que l'univers appelle par excellence le *grand homme*, Charlemagne.

En tête de ses lois Charlemagne prit un titre qui annonçait qu'une révolution immense était définitivement consommée et que le monde entrait dans la voie de l'Évangile. Il se proclama le dévot défenseur de la sainte Église et l'auxiliaire en toutes choses du Saint-Siége apostolique : *Karolus, gratia Dei rex, regnique Francorum rector et devotus Ecclesiæ defensor, atque adjutor in omnibus Apostolicæ*

Sedis. Nous pensons bien que M. de Sacy ne méprise point Charlemagne ; nous ne justifierons donc pas le héros d'avoir payé au Pape la dîme de ses victoires et le législateur d'avoir consacré par ses constitutions cette grande part d'autorité, cette haute magistrature que le Pape exerçait déjà dans les choses politiques. Charlemagne ne jugeait pas apparemment que cette autorité fût de nature à gêner celle à laquelle peuvent prétendre des rois chrétiens ; il voulait soumettre les rois à une charte, et cette charte était l'Évangile.

Le point de vue sous lequel nous considérons l'histoire de la Papauté peut déranger les habitudes de M. de Sacy. Pour le distraire nous lui présenterons, avant de continuer, le tableau d'une *cavalcata* mémorable qui eut lieu du temps de Charlemagne. Ce

spectacle pourra lui sembler assez noble et même assez instructif.

Le Pape Léon III, chassé de Rome par quelque sédition, venait implorer le secours de Charlemagne, alors à Paderborn. Le grand roi envoya à sa rencontre d'abord un archevêque, ensuite un de ses comtes, enfin son fils Pépin, vainqueur des Huns et roi d'Italie. Pépin marchait à la tête de cent mille hommes. Lorsque cette armée aperçut Léon, accompagné seulement de quelques serviteurs, elle se prosterna trois fois; il la bénit trois fois, et Pépin prit place à côté du Pontife. Bientôt Charlemagne, averti, sort de Paderborn avec le clergé portant la bannière et la croix. Une autre armée, composée de différents peuples, l'attendait. Elle se range en un cercle immense, représentant une cité vivante. Au milieu se tient Charlemagne,

debout, surpassant de la tête tous ceux qui l'entourent. Le Pape paraît dans l'enceinte, escorté de Pépin. En ce moment, armée, peuple, clergé, toute l'innombrable multitude s'agenouille, et Charlemagne, le père de l'Europe, reste incliné devant Léon, le pasteur du monde, qui bénit à trois reprises ses peuples trois fois prosternés. Ces deux hommes ensuite s'approchent et s'embrassent en pleurant, et le Pape, élevant la voix, entonne le cantique des anges : *Gloire à Dieu dans le ciel, paix sur la terre aux hommes de bonne volonté*

Ce fut comme la fête inaugurale du moyen âge. Il nous semble que ni Charlemagne ni Pépin n'en durent être humiliés, et que le monde a vu de plus tristes jours.

VII

A ce propos de l'inauguration du moyen âge par le concours du Pape et de l'empereur, redisons à M. de Sacy, sous forme de digression, mais sans nous écarter de notre sujet, ce que, dans une autre occasion déjà, il nous a obligé de lui dire sur une époque qu'il méconnaît trop obstinément.

Dès que les chrétiens parlent du moyen âge, aussitôt une foule de *penseurs*, desquels M. de Sacy devrait se distinguer, paraissent saisis d'horreur, de colère et d'épouvante. Ils raillent, ils déclament, ils invectivent. M. de Sacy, malgré son goût ordinairement

si juste et si tempéré, fait à la fois tout cela. Il assure que l'on veut ressusciter le moyen âge, il se fatigue à faire bien comprendre au public le danger d'une pareille entreprise. En lui montrant combien il s'abuse nous aurons la satisfaction de défendre la vérité, sans avoir l'humiliation de nous arrêter à de trop viles insultes et le regret de jeter nos paroles dans des régions où il semble que la raison ne descendra jamais.

Si l'on se contentait de dire que le moyen âge, ni matériellement, ni politiquement, ni moralement, n'offrit la perfection de l'état social, vraiment nous ne disputerions pas. Il y avait alors des riches inhumains et avares. des pauvres brutaux et indociles, d'ignares savants, de sots philosophes, quantité d'ineptes écrivains. Il en résultait de fausses opinions, de mau-

vaises mœurs, des troubles, des crimes. C'est ce que l'on n'a pas cessé de voir dans les sociétés policées ; les mêmes causes y produiront toujours les mêmes misères. A la vérité, nous jouissons de plusieurs avantages que le moyen âge ne connut point. Peut-être en eut-il aussi que nous ne connaissons plus. Nous avons le gaz, la vapeur, les théâtres ; nos divertissements sont plus nombreux ; il a fallu que notre police se perfectionnât. Ces progrès, le moyen âge les aurait pu faire. Les gens qui ont bâti les cathédrales, goûté le Dante, découvert l'Amérique, inventé l'imprimerie, auraient fini par savoir paver les villes et seraient parvenus à organiser la police, du moins suivant leurs besoins. M. de Sacy l'accordera bien. Il accordera encore que ces merveilles n'assurent pas le salut du monde. Avec toutes ces merveilles

nous sommes au bord de la guerre sociale : petite misère de la civilisation, égale à quelques-unes des grandes misères de la barbarie.

Nous voudrions ne pas entrer dans un trop long détail des ressemblances du moyen âge et de notre temps. Un des côtés par où le moyen âge choque extrêmement le délicat académicien qui a fait récemment l'éloge de Voltaire, c'est le désordre des mœurs. Il a lu dans l'ouvrage de M. l'abbé Gosselin des choses qui le révoltent. Nous regrettons de réveiller un souvenir importun ; mais, s'il veut relire *les Mémoires du Diable* et *les Mystères de Paris*, édités par le *Journal des Débats*, il y trouvera : premièrement un style qui n'humilie point celui du roman du *Renard ;* secondement une peinture des mœurs qui dépasse en férocité cynique les traits les plus noirs du moyen âge

Ce qui n'existait pas au moyen âge, c'étaient des associations d'honnêtes gens et de conservateurs, comme celles qui possèdent et rédigent nos grands journaux, achetant ces dangereuses peintures et ce méchant style pour les faire pénétrer dans la masse du peuple.

Du reste, l'histoire moderne et les feuilles judiciaires n'en disent pas moins que les romans. Nous cherchons ce qu'un admirateur des peuples et des souverains « éclairés » du dix-huitième siècle peut reprocher, sous le rapport des mœurs, aux « barbares » de n'importe quelle époque. M. de Sacy a bien entendu parler des Pierre et des Catherine de Russie, des Frédéric de Prusse, des Joseph d'Allemagne et de Portugal, des Louis de France ; il sait ce qu'ont écrit Voltaire, Diderot, Crébillon fils, Laclos, Louvet, cent autres. Où trouver une

corruption aussi générale, aussi effrontée, et, dans l'immensité de cette corruption, moins de figures qui consolent la pudeur humaine? Le vice, autrefois sauvage et traqué par des lois de fer, n'est pas moins le vice pour paraître comme un triomphateur obèse et benin, vivant de bonne intelligence avec la loi, qui ferme les yeux.

Il en est des attentats contre les personnes comme des attentats contre les mœurs : le crime a simplement changé d'allures. Les détrousseurs de grands chemins deviennent rares : à moins d'orage politique, la route et la rue paraissent assez sûres ; la maison ne l'est plus. Il y a moins de vols à main armée, il y a plus de vols de confiance. Mille inventions fines, sans compter les auberges, remplacent les anciens brigands et leurs châteaux

forts. On allait chercher le voleur, il vous vient trouver ; c'est plus commode, mais il fait mieux sa main. Après les prospectus, les commandites et toutes les variétés du vol, M. de Sacy nous permettra de ne pas compter pour rien les émeutes, les révolutions, l'armée entière des chevaliers de l'*Idée*. Paris, la France, l'Europe regorgent de docteurs et de bacheliers en droit au travail, qui d'un moment à l'autre peuvent venir nous demander la bourse *et* la vie. Ils le feront avec la conscience la plus sereine, même avec une sorte de piété, parce qu'ils auront eu soin d'attacher à leur casquette un chiffon rouge. Nous aurions cru que M. de Sacy, connaissant cette dévotion des peuples modernes, n'y pensait pas sans un peu d'émoi; mais il ne songe qu'à rire des partisans du moyen âge. Leurs « extravagan-

ces » le « consoleraient volontiers, dit-il, de quelques-unes des amertumes du temps présent. » Esprit heureux et facile à distraire! Une des « amertumes » du présent, c'est d'ignorer si la société a six mois d'existence devant elle, si elle a même un jour! Que M. de Sacy s'amuse des vices et des faiblesses du moyen âge en l'honneur des vertus et des vigueurs de la société actuelle, nous ne pouvons lui passer cette illusion. Une société qui a été au pouvoir de Caussidière, qui a tremblé devant Pornin, qui a mis son espoir en M. de Lamartine, qui compte encore, non sans raison, avec les décrets de Mazzini, qui serait infailliblement ruinée, saccagée, peut-être perdue si un seul homme tombait, franchement cette société-là n'a point sujet de faire la fière !

Pauvres gens d'esprit ! Ils ont be-

soin de religion, ils le savent, ils l'avouent ; ils savent aussi qu'il n'y a pas de religion sans Église... et ils ont peur de l'Église ! L'on ne saurait dire ce qui les trouble le plus et leur fait plus d'horreur, ou de la voir vivre, ou de la voir mourir. Si elle vit, elle les sauve, mais elle les domine ; car elle ne peut les sauver qu'en s'emparant, par leur concours, de l'esprit des masses qu'ils ont détourné d'elle. Si elle succombe, qui les sauvera ? Cette perplexité les contraint, dans les discussions, à des ambiguïtés et à des feintes dont leur amour-propre doit souffrir. D'où vient à M. de Sacy, par exemple, esprit d'ailleurs si réglé, d'où lui vient ce fanatisme contre le moyen âge, qui l'entraîne à soutenir la même thèse et à prendre presque les mêmes arguments que les plus misérables praticiens de la presse révolutionnaire ?

Il sait bien ce que fut le moyen âge; il n'en veut montrer que les défauts, mais il en connaît aussi les gloires et la virilité ; il sait avec quelle énergie cette civilisation lutta contre ses périls intérieurs et extérieurs, avec quelle force et quelle sagesse elle fonda ses institutions, avec quelle ampleur et quelle promptitude elle tendait à son perfectionnement. Il connaît les misères des siècles suivants, les détresses du nôtre ; il n'ignore pas, enfin, que, en appréciant suivant l'histoire et suivant l'équité les œuvres du moyen âge, nous ne souhaitons de voir renaître ni ce qui était mauvais, ni ce qui est impossible. Au fond, il ne nous croit guère plus féroces, guère plus amis de l'ignorance, guère plus ennemis de la vraie et essentielle liberté, que lui-même. Pourquoi donc semble-t il n'avoir jamais ouvert l'histoire

et ne nous comprendre pas? C'est qu'il voit, comme nous, au-dessus de tout, dans le moyen âge, une seule chose, l'Église romaine, que nous vénérons et qu'il a l'immense malheur de ne pas aimer.

L'Église romaine est la grande figure, la grande puissance, l'intelligence et la vertu du moyen âge, l'esprit planant sur le chaos pour le débrouiller et l'ordonner parfaitement. C'est elle qui fonde, qui combat, qui enseigne, qui corrige, qui gouverne. Toutes les âmes fortes, tous les grands cœurs, tous les bons esprits sont siens; elle les a enfantés, elle les a élevés, elle les inspire; ils lui obéissent et l'aiment, et ils entreprennent et accomplissent, pour l'amour d'elle, l'œuvre sublime dont elle a seule l'instinct suprême et persévérant.

Il s'agissait de rassembler, d'asson-

plir, de coordonner, de fondre les éléments barbares, poussés de tous côtés par la colère divine sur le cadavre de l'empire, et de donner au monde, à la place du *caput mortuum* païen, une force jeune et immortelle, qui serait la république chrétienne. Assurément, dans la durée de ce travail et dans la multitude et la diversité des ouvriers, beaucoup de choses peuvent provoquer la moquerie, la satire et le blâme. L'édifice le plus parfait n'est longtemps qu'un mélange de constructions informes, de tranchées béantes, de blocs mal dégrossis, jetés pêle-mêle sur un terrain stérile et souillé, où plus d'un ouvrier s'enivre. Aujourd'hui encore la cathédrale de Cologne est inachevée, et, dans les chantiers, le manœuvre boit et blasphème en remuant les pierres éparses qui bientôt fleuriront dans les airs. Qu'est-ce que cela prouve

contre l'architecte ? L'Église romaine est l'architecte du monde chrétien ; c'est ce qui gêne M. de Sacy. Elle n'a pu bâtir que la verge d'une main et l'épée de l'autre : la verge levée sur quelques manœuvres indociles, l'épée tournée contre l'ennemi du dehors. M. de Sacy lui reproche tantôt l'indocilité des manœuvres, tantôt l'agression des ennemis ; il lui reproche d'avoir été attaquée et de s'être défendue, d'avoir rencontré des résistances et de les avoir domptées. Souhaiterait-il qu'elle eût été écrasée par l'invasion musulmanes ou que les hérésies l'eussent contrainte d'abandonner son œuvre à peine ébauchée ? Non, mais il n'aime pas qu'on lui en attribue la gloire ; il n'aime pas qu'on regrette que cette œuvre soit inachevée ; il n'aime pas surtout qu'on parle de la reprendre, même lorsqu'on lui prouve et

lorsqu'il voit que le salut du monde en dépend. Pour tout dire, il ne veut pas que l'on admire le rôle de l'Eglise dans le passé, de peur que ce rôle ne soit le même dans l'avenir.

Nous attribuons à ce travers de son esprit, et pas du tout à la faiblesse de ses connaissances ou à quelque fatigue de sa raison, l'étonnement qu'il feint d'éprouver lorsqu'il entend les chrétiens mettre saint Louis au-dessus de Louis XIV, et l'intention qu'il leur prête aussitôt de reconstituer la féodalité.

Sur ce dernier point, on lui ferait voir aisément la féodalité encore vivante; non pas l'ancienne, il est vrai, mais une autre, moins féconde, moins humaine, moins protectrice du pauvre, moins utile à l'Etat, pas beaucoup plus lettrée, incomparablement plus avide et plus orgueilleuse. Cette féodalité moderne, l'esprit du *Journal*

des Débats n'a pas médiocrement contribué à la former, et il la soutient; nous la combattons.

Quant à saint Louis, nous sommes loin de l'admirer assez, car il y a dans ce noble roi une magnanimité de sagesse et de vertu que notre siècle ne peut comprendre. Le *Journal des Débats*, même au point de vue du siècle, le dédaigne trop. Saint Louis et son époque peuvent soutenir la comparaison non-seulement avec tout ce qui est de notre temps, mais avec des temps plus beaux et plus riches en grands hommes. Que l'on veuille bien seulement retirer du débat les progrès de la chimie et de la mécanique, qui sont les fruits d'un long travail antérieur ; que l'on écarte les chefs-d'œuvre littéraires, accidents heureux, de peu d'importance pour l'essentiel de la force des nations et du bonheur des

individus ; allons au fond des hommes et des choses : nous trouvons des lois admirablement sages, une administration vigilante, une politique généreuse, un royaume en bon ordre, des finances prospères, les lettres cultivées et tenues en bride, les sciences honorées, la justice et la vertu sur le trône, un peuple qui aime son roi, et ce roi vénéré de toute la terre. Si l'art de gouverner est le plus beau des arts et la somme de la sagesse humaine, qui l'a poussé plus loin ? Saint Louis était dévot, nous sommes bien forcés de l'avouer; mais M. de Sacy paraît croire qu'il était ignorant ; c'est tout le contraire : saint Louis était beaucoup plus lettré que Louis XIV. On nous accordera que ses mœurs étaient plus pures : des mœurs plus pures sont l'effet d'une âme plus forte et d'un esprit plus véritablement éclairé. Il nous semble

que, sous ce grand règne, où tout florissait, où le mal seul était comprimé, les arts n'étaient pas inactifs. On ne bâtissait point Versailles, mais on élevait la Sainte-Chapelle. Le roi ne paraissait point dans les tournois et dans les ballets, mais on le voyait dans les camps, dans les églises, dans les hôpitaux et sous le chêne de Vincennes. Autour de lui, beaucoup de moines, peu de poëtes, c'est vrai; mais point de courtisanes! Il ne souffrait point que ses poëtes le comparassent à Dieu ni au soleil, et ses moines lui disaient la vérité. L'un d'eux se nommait frère Vincent de Beauvais. Peut-être que M. de Sacy n'a jamais entendu ce nom: c'était un savant près duquel pâlissent tous les savants de Louis XIV. Un homme est savant lorsqu'il sait tout ce que l'on peut savoir de son temps, lorsqu'il possède parfaitement ces

connaissances, lorsqu'il est en état d'y mettre de l'ordre et de l'harmonie. C'est là ce qu'était et ce que fit frère Vincent de Beauvais, que saint Louis fournissait de livres, et qui rédigea en très-bon et très-clair langage une encyclopédie dont la forte érudition pourrait étonner aujourd'hui plus d'un membre de l'Académie des Sciences. Vincent de Beauvais était de la taille de ses contemporains, saint Thomas d'Aquin, saint Bonaventure, Roger Bacon et quelques autres, que M. de Sacy n'aura pas le mauvais goût de mépriser, car on pourrait mépriser aussi bien dans cinquante ans Buffon et Cuvier. Le siècle qu'éclairaient ces grands hommes ne les méconnaissait pas; ils n'étaient pas plus ignorés que ne l'était, du temps de Louis XIV, Racine, à qui l'on préférait Pradon; et, s'ils n'avaient pas la popularité dont

a joui de nos jours M. Sue, ils avaient peut-être plus d'auditeurs et de disciples que M. Guizot n'a de lecteurs. Tout cela préparait sans doute les splendeurs de la Renaissance, et l'on aurait pu, deux siècles plus tard, apprendre le grec sans perdre l'esprit chrétien. Hélas! les gens qui savaient parfaitement le grec au moyen âge, c'étaient les sages et utiles savants de Byzance, qui firent si haute figure devant les Turcs. Frappante image des lettrés conservateurs de nos jours, en présence des socialistes!

M. de Sacy méprise résolument la politique de saint Louis. Au lieu de rester chez lui à gouverner tranquillement et agréablement, comme Louis XIV, il alla, dit-il, « se faire emprisonner en Egypte et mourir de la peste à Tunis. » Il ne faut pas trop demander à un rédacteur du *Journal*

des Débats, encore ébloui et charmé des derniers prodiges de la sagesse constitutionnelle. Néanmoins, le roi ou l'empereur français qui, pour abattre la puissance anglaise, cet islamisme de notre temps, risquera de trouver la mort en Égypte ou ailleurs, ne fera pas une folie trop nuisible à la France ni à sa postérité. En somme, saint Louis, « mort de la peste à Tunis, » légua à ses enfants cinq siècles de puissance et sut attacher à son nom une gloire éternelle. C'est ce que n'ont pas obtenu les rois habiles qui ont dit : *Chacun pour soi, chacun chez soi*, et qui, par politique, ont abandonné la cause de la justice ou trahi la chrétienté. Plusieurs, après ce grand soin de ne rien faire pour les autres, se sont trouvés n'avoir rien fait pour eux et ne pas mourir chez eux.

M. de Sacy devrait, dans son inté-

rêt même, ne point parler des « extravagances » du passé sans considérer un peu les résultats de la sagesse qu'il leur oppose. Toute la barbarie du moyen âge n'empêche pas de voir dans les siècles postérieurs d'effroyables taches de sang et de plus effroyables taches de honte. Rarement les guerres du moyen âge arrivent à des extrémités aussi sauvages que la destruction du Palatinat, ordonnée par Louis XIV, et celle de la Vendée, décrétée par les philanthropes et théophilanthropes de la Convention. Ni saint Louis, ni aucun prince vraiment chrétien n'a rien fait, n'a rien permis de semblable.

Il y avait au moyen âge des sectes sanguinaires et redoutables que l'Église combattait ; il y en a de notre temps, que la philosophie a enfantées, que la politique entretient, que la civi-

lisation encourage. On voyait aussi des fanatiques abandonner les agréments du monde et les beaux soucis de l'ambition, donner leurs biens aux pauvres, fonder un monastère, prendre la croix, ou se mettre à courir le monde pieds nus, prêchant la pénitence, à la suite d'un Bernard, d'un Dominique, d'un François d'Assise. C'est risible, sans doute, et voilà de grands fous! mais que pense M. de Sacy des gens qui suivent Saint-Simon, Fourier, Cabet, Proudhon et d'autres? Ces noms représentent des faits assez graves et assez vivants pour ne pas permettre à un homme sérieux d'admirer beaucoup le progrès et d'adorer exclusivement l'esprit humain.

Nous voudrions que M. de Sacy nous fît la grâce d'y songer un peu; il comprendrait alors beaucoup mieux nos idées et nos paroles, et il verrait que

nous n'avons point de mauvais desseins contre lui lorsque nous désirons, non pas, comme il lui plaît de le dire, la reconstitution du moyen âge, mais un renouvellement de cet esprit du moyen âge qui mettait les peuples dans les mains des saint Bernard et des saint Louis, au lieu de les pousser fatalement vers des guides d'une autre espèce, que M. de Sacy connaît comme nous, et contre lesquels il se défendra mal lorsque leur jour, que l'on hâte trop, sera enfin venu !

Reprenons notre sujet.

VIII

L'Europe voulait être catholique; elle ne pouvait l'être sans la prédominance du pouvoir pontifical. Mille fois des volontés perverses ou ignorantes, parvenant à la souveraineté par une voie ou par une autre, auraient brisé l'unité magnifique et nécessaire qui pouvait seule tirer le monde de l'anarchie et de la barbarie. Il était matériellement impossible qu'on se passât d'un juge de la foi, matériellement impossible que les décisions de ce juge de la foi n'eussent pas une sanction temporelle. C'est cette sanction que l'on a

appelée le pouvoir temporel des Papes sur les rois, expression à laquelle les ennemis de l'Église donnent un sens tout à fait inexact. Ils semblent croire que les Souverains Pontifes, pendant des siècles, s'arrogeant sur les couronnes un pouvoir de bon plaisir, se sont occupés à tourmenter par caprice d'honnêtes gens de rois qui ne songeaient point à mal, les citant devant eux pour une vétille, leur envoyant à propos de rien leurs terribles légats, armés de la terrible baguette, les déposant par douzaines, à tort et à travers, les remplaçant par qui bon leur semblait, de même qu'un souverain absolu change les gouverneurs de ses provinces. L'erreur est grossière. Ces affaires n'étaient pas si fréquentes, ne s'entamaient point par caprice, n'étaient pas menées et décidées si lestement. Même à l'égard des princes et

des pays dont il était suzerain féodal, le Pape agissait toujours en Pape, en juge des infractions commises contre cette foi religieuse qui était partout l'arche du salut commun, la forteresse des libertés publiques, le fondement des États, la loi des lois. Il avait purement et simplement le pouvoir que partout et de tout temps les tribunaux ont possédé sur les biens temporels des malfaiteurs reconnus et convaincus Que voit-on à l'origine de toutes ces querelles? Nous l'avons dit: un traité violé, une épouse légitime renvoyée, des biens d'église volés, des évêques emprisonnés, des peuples écrasés; jamais un caprice du Pape ôtant la couronne à celui-ci pour la donner à celui-là. M. de Sacy peut évoquer l'un après l'autre les princes qui se sont attiré les foudres des Souverains Pontifes; il n'y trouvera point d'opprimés,

point de victimes innocentes, point de malheureux qu'on ait voulu priver d'un droit certain et d'une possession légitime, point de bienfaiteurs de l'espèce humaine, point de zélateurs de la liberté constitutionnelle, personne à qui l'Académie voulût accorder un prix Monthyon de troisième classe, ou dont le *Journal des Débats*, aujourd'hui même, consentît à recevoir les idées.

Qu'importe, dira-t-il, et pourquoi les Papes se mêlaient-ils des affaires de ces souverains?

Ils s'en mêlaient par plusieurs raisons, toutes très-bonnes : d'abord, parce que ces souverains se mêlaient toujours des affaires de l'Église, qui étaient partout les affaires des Papes; ensuite, parce que la doctrine de ces souverains, à savoir que les peuples leur appartenaient, âme et corps, n'était la doctrine ni des Papes ni des peu-

ples, sujets spirituels des Papes à meilleur titre qu'ils n'étaient sujets temporels des rois, et qui prétendaient appartenir premièrement à Dieu. C'est la querelle des Polonais catholiques contre l'empereur de Russie. Ce roi ne reconnaît pas à ses sujets le droit de conserver leur culte lorsqu'il veut leur imposer le sien; il s'empare de leurs hôpitaux, de leurs monastères, de leurs églises, qu'aucune conquête n'a pu lui donner.

Telles étaient les prétentions qui faisaient excommunier et déposer les souverains, et qui aujourd'hui les perdent encore plus sûrement par les révolutions; car les Papes pardonnaient au repentir, mais les révolutions sont implacables. Le droit qui contenait les princes était assez puissant pour les soutenir; le juge devenait un patron fidèle. Ce qui se faisait en faveur des

peuples se faisait aussi en faveur des rois ; le Pape prenait en main leur cause, ou contre un parti révolté, ou contre un compétiteur illégitime.

Dans ces conflits, qui n'ont de juge à présent que la force, il y avait donc, au moyen âge, un juge qui prononçait au nom de Dieu et en vertu du droit. Il instruisait la cause, il entendait les parties, il cherchait à les concilier ; il priait, il avertissait, il menaçait; il frappait enfin.

Souvent, à la vérité, le juge a rencontré de terribles résistances. C'est de quoi M. de Sacy triomphe, et l'endroit qu'il choisit pour abîmer « les « esprits fougueux de notre époque » qui admirent cette belle ordonnance de la justice entre les peuples et les rois. « Ils imaginent » (ces esprits fougueux) « un âge de paix et de concorde « où les Souverains Pontifes auraient

« fait régner la justice sur la terre en « soumettant les peuples aux rois et « les rois à la religion. Dieu n'a pas « fait ce miracle. L'histoire du moyen « âge est une histoire tout humaine. « Les rois ont résisté ; les Papes ont « abusé de leur pouvoir ; d'affreux « scandales ont eu lieu ; la guerre, « l'anarchie, la révolte ont désolé le « monde autant et plus qu'en aucun « temps. Voilà la vérité. »

Non, ce n'est pas la vérité ; mais, sauf l'abus que les Papes auraient fait de leur pouvoir, c'est à peu près la vérité.

Pendant le moyen âge, l'histoire des hommes a continué d'être une histoire humaine, nous ne pouvons pas contester ce point. Dieu n'a pas fait le miracle d'ôter aux hommes leur libre arbitre et de ne plus les laisser maîtres de choisir entre le mal et le bien ; cela

est encore incontestable. Beaucoup ont préféré le mal au bien ; nous le reconnaissons de bonne grâce. Il en est résulté d'affreux scandales ; il n'y a rien là que de trop naturel ; et la guerre, l'anarchie, la révolte ont désolé le monde, non pas plus ni même autant qu'à d'autres époques toutes récentes, mais assez pour désoler un bon cœur ; nous faisons ce dernier aveu.

Quelle conclusion en tirerons-nous ? M. de Sacy croit-il que le pouvoir du Pape est la cause de tout cela ? ou seulement, pour mieux rester dans la mesure exquise de sa raison, prétendra-t-il que ce pouvoir n'a nullement empêché que les choses ne fussent encore pires ?... Il visite un bagne ; on lui montre les forçats, on lui conte leur histoire : ce ne sont que voleurs, assassins, parricides, méchants rebelles à toutes les lois, relaps endurcis contre

tous les châtiments ; il y en a des milliers. Devant cette foule hideuse, un phalanstérien demande à quoi servent les autorités et les justices, et s'écrie qu'il faut les abolir puisqu'elles n'ont pu empêcher tant d'hommes d'être si pervers et de commettre tant de forfaits. Que répondrait M. de Sacy ? Il dirait au phalanstérien, avec plus d'esprit que nous ne pouvons lui en prêter : Mon cher Monsieur, les autorités et les justices servent à empêcher les hommes que voilà d'être nos docteurs, nos pontifes et nos maîtres. Rentrez dans la ville, vous y verrez encore plus d'honnêtes gens en liberté que vous ne comptez ici de scélérats dans les chaînes. Sans les autorités et les justices, qui n'ont pu les empêcher de faire le mal, ces scélérats auraient séduit ou asservi le monde. Au lieu de violer la morale et les lois, ils auraient fait eux-

mêmes les lois et la morale, et la terre entière ne serait qu'un bagne immense, où vous et moi traînerions le boulet sous le bâton des plus distingués d'entre eux.

C'est la réponse que nous ferons nous-même à M. de Sacy. La Papauté a rencontré sur son chemin beaucoup de méchants très habiles et très-hardis; elle n'a pu les dompter ni les convertir tous; mais elle en a, non sans peine, dompté et amendé beaucoup. En somme, ils n'ont pas réussi à faire la loi; ils ont, au contraire, été contraints de la subir.

Le rêve assez pardonnable d'établir sur la terre la justice et la paix n'a pas été réalisé. Cependant, aucune difficulté n'a-t-elle reçu une solution pacifique et d'innombrables difficultés n'ont-elles pas été prévenues? N'a-t-on vu ni un roi se soumettre, ni un peu-

ple s'apaiser? Est-ce que la pureté de la foi conservée, la liberté des Églises sauvée, la sévérité de la discipline maintenue, le zèle des études sans cesse encouragé et ranimé, le paganisme vaincu, l'islamisme refoulé, à travers tant de guerres intestines et tant de catastrophes, n'ont été d'aucun secours à la civilisation?

Si M. de Sacy le croit, l'histoire lui donne d'étranges démentis. Qu'il aille, en esprit, de Charlemagne à Luther, qu'il évoque les grands rois, les grands guerriers, les grands docteurs : la plupart des anneaux de cette chaîne sublime sont des saints; mais qu'il ôte la Papauté, qu'il réduise les Papes à n'être que les évêques de Rome, sans autorité hors de leur diocèse ou n'exerçant qu'un patriarcat illusoire sous la surveillance d'un roi quelconque, la chaîne se dissout; l'unité d'esprit qui

anime les héros, les politiques, les docteurs, les peuples, fait place à l'anarchie ; l'Europe n'a plus d'âme. Divisée par les sectes, livrée aux sophistes, aux tyrans, aux eunuques, elle devient un lac de fange où s'ensevelissent pour jamais la civilisation et la liberté.

IX

Nous ne savons par quel raisonnement M. de Sacy se persuade que la société en général et les individus en particulier gagnèrent quelque chose au mouvement du XIVe siècle, quand les rois *commencèrent*, comme il dit, à se fatiguer d'être excommuniés, et surent, grâce à Philippe le Bel, se mettre à l'abri de ces foudres pontificales, épuisées désormais.

Les émancipateurs sont de tristes personnages; l'émancipation ne réussit ni à leur pays ni à eux-mêmes. Quels hommes, dans leur vie et dans leur

mort, que les Charles le Mauvais, les Pierre le Cruel, les Ladislas de Naples, et tant d'autres!

Arrêtons-nous à deux seulement, les plus considérables, Philippe le Bel et Louis de Bavière.

Tous deux, on ne peut le méconnaître, se fussent épargné de grands crimes et eussent évité aux hommes de grands malheurs en reculant devant l'excommunication.

« Louis de Bavière, dit M. de Sacy, « règne trente ans, malgré les bulles « d'excommunication et les sentences « de déposition. » Sans doute il règne, mais en forban; il multiplie les crimes et les vilenies; il devient traître, avide, ridicule. Il laisse parmi ses alliés d'Italie la réputation d'un perfide et d'un voleur; à Rome, où il a prétendu faire un Pape, celle d'un histrion. Son Pape, sifflé partout, se dé-

pose lui-même, et va, la corde au cou, recevoir le pardon du Pape légitime. Empereur d'Allemagne et roi des Romains, Louis n'a pourtant que la figure d'un rebelle ; il est perpétuellement accablé par la majesté du Pontife, enfermé dans une petite ville perdue loin de l'Allemagne et loin de Rome. Après trente ans de cette vie d'aventurier plus que d'empereur, il meurt un jour sottement, de mort subite, ne laissant d'autre postérité qu'une fille, qui fut Isabeau de Bavière. Le voilà écrasé, lui et tous ses plans, et toute sa haine, comme un reptile qui n'a pas même épuisé son venin. M. de Sacy dira qu'on ne meurt pas comme on veut. Quand on prétend laisser derrière soi une grande chose ou seulement un grand nom, il faut savoir vivre de manière à braver cette chance de la mort. La mort subite est la plus terrible que

puisse faire un excommunié, et en même temps la plus impolitique. Rien que par là on est ruiné dans l'esprit des peuples. Qui regretta Louis de Bavière? Qui crut que le monde avait perdu quelque chose? Et sauf sa fille Isabeau, digne fille d'un tel père, que resta-t-il de lui?

Philippe le Bel fut aussi hardi que Louis de Bavière. Ambitieux et avide d'argent, il se refuse à vivre en paix avec ses voisins, il lève sans droit des tributs excessifs pour soutenir ses injustes guerres, il fait de la fausse monnaie, il méprise les exhortations et les réprimandes du Pape et s'attire enfin l'excommunication. « Il s'en moque, » dit M. de Sacy, qui prend là l'histoire, « et répond aux bulles foudroyantes « de Boniface VIII par des lettres de « dérision sanglantes. » Sanglantes, en effet... pour sa renommée! Ja-

mais souverain n'a signé de plus ignobles injures. Philippe le Bel eut d'autres triomphes : M. de Sacy les énumère ; ses agents, Nogaret et Sciarra Colonna (un de ces Colonna qui faisaient au Pape une querelle *purement civile*), allèrent en son nom insulter le Vicaire de Jésus-Christ jusque sur le trône pontifical, jusqu'en présence de l'autel, où il les attendait sans autre garde que le crucifix.

Après avoir insulté le Pape vivant par l'acte le plus brutal et le plus félon qui soit resté sur une mémoire royale, Philippe conçut l'espérance de le flétrir mort. Il tenait sous sa cruelle protection le second successeur de Boniface ; il était dans la force de la maturité (quarante-six ans), très-redouté et très-obéi ; il venait de s'enrichir des biens des Templiers ; il avait trois fils. Si jamais roi de France put croire que

le Saint-Siége deviendrait un fief de sa couronne, ce fut lui. Il part pour la chasse ; un pourceau se jette dans les jambes de son cheval ; il tombe : il est mort ! Ce fabricateur de fausse monnaie ne fabriquera pas une fausse Église ! Dieu lui ôte le sceptre, il l'ôte à sa postérité. Ses trois fils meurent en quelques années, sans descendance mâle. De Philippe le Bel, comme de Louis de Bavière, il ne reste qu'une fille, Isabelle, reine d'Angleterre, pareille à l'autre Isabelle, célèbre entre les femmes infâmes. Isabelle suscita ces guerres où la France aurait péri si Dieu ne nous avait donné Jeanne d'Arc, une fille du petit peuple, élevée dans la foi des Pontifes romains...

M. de Sacy peut sourire : il ne nous ôtera pas de l'esprit que ces *bulles foudroyantes* de Boniface VIII, dont il se moque un peu, après Philippe le Bel

qui s'en est si bien moqué, ont cependant foudroyé Philippe, ont foudroyé ses plans, sa couronne, sa famille ; ont atteint la France, trop facilement complice de l'iniquité du roi. Dieu veille. Qu'est-ce que l'on ôte au Pape quand on lui laisse Dieu ?

En dehors de toute considération religieuse, M. de Sacy a grand tort d'afficher cette extrême complaisance pour Philippe. Nulle part ce roi n'est regardé comme un honnête homme, ni même comme un bon politique. Sous son règne, et par lui, la France s'avilit considérablement. Quelques aveux de Sismondi intéresseront notre savant adversaire, en sa qualité de gallican.

« Pour la première fois, » dit l'historien génevois, « la nation et le clergé « s'ébranlèrent pour défendre les li- « bertés de l'Église gallicane. *Avides*

« *de servitudes*, ils appelèrent *libertes*
« le droit de tout sacrifier, *jusqu'à*
« *leur conscience*, aux *caprices* de
« leurs maîtres, et de repousser la pro-
« tection qu'un chef étranger et indé-
« pendant leur offrait *contre la tyran-*
« *nie*. Au nom de ces libertés de l'É-
« glise on refusa au Pape de prendre
« connaissance des *taxes arbitraires*
« que le roi levait sur le clergé, de
« l'*emprisonnement arbitraire* de l'é-
« vêque de Pamiers, de la *saisie arbi-*
« *traire* des revenus ecclésiastiques de
« Reims, de Châlons, de Laon, de Poi-
« tiers. On refusa au Pape le droit de
« diriger la conscience du roi, de lui
« faire des remontrances sur l'admi-
« nistration de son royaume, et de le
« punir par les censures et par l'ex-
« communication lorsqu'*il violait ses*
« *serments*. *Sans doute* la cour de Ro-
« me avait manifesté une ambition

« usurpatrice, et les rois devaient se « mettre en garde contre sa toute- « puissance; MAIS il aurait été *trop* « *heureux* pour les peuples que des « souverains despotiques reconnussent « encore au-dessus d'eux un pouvoir « venu du Ciel, QUI LES ARRÊTAIT DANS « LA ROUTE DU CRIME... »

Ainsi les origines de la *liberté* gallicane ne sont pas glorieuses, et les conséquences n'en furent pas heureuses, du moins pour les peuples, la date de l'émancipation des souverains étant aussi celle de l'asservissement des sujets. Que M. de Sacy étudie les actes de la papauté séculière et nationale dans les pays où elle remplaça la Papauté ecclésiastique et romaine! Il dira, comme Sismondi, que *sans doute* les souverains devaient se mettre en garde contre la cour de Rome, *mais* que les peuples eussent été *trop heu-*

reux s'ils avaient eu la sagesse de n'y point consentir.

Quant aux rois, leur pouvoir, devenu plus libre et plus grand, est devenu en même temps moins solide. Les peuples se sont émancipés à leur tour. Depuis l'émancipation, il y a eu plus de rois déposés qu'auparavant. Ces dépositions, opérées tantôt par des confrères en royauté, tantôt par les peuples, n'ont pas été moins réelles, quoique le Pape n'y ait pas mis la main. Elles ne s'opèrent point sans trouble ; les règles de la justice et de la procédure n'y sont pas toujours observées. M. de Sacy peut en rendre témoignage : il a été lui-même un déposeur de roi en 1830, une manière de roi déposé en 1848, et jusqu'à une espèce de déposeur de peuple (car on dépose aussi les peuples) entre 1848 et 1851. Qu'en dit-il ? En confidence, n'est-ce

pas que le Pape y mettait plus de façons, plus de scrupules ?

Les « esprits fougueux » qui rêvent de soumettre tout le monde à la justice ne réaliseront point leur absurde utopie ; mais que d'autres utopies, où la justice est peu considérée, sont en cours d'expérimentation à la place de celle-là ! L'utopie czarienne ressuscite le droit humain comme l'entendait Louis de Bavière : César, roi et pontife, maître des biens, maître des corps, maître des âmes, maître de tout, loi vivante. L'utopie proudhonienne refait la civilisation comme l'entendaient les gnostiques et les manichéens, comme la pratiquent les Cafres : ni roi, ni pontife, ni Dieu; l'individu seul, roi, pontife, dieu tout ensemble, à la seule condition d'être le plus fort ; et, dès qu'il a la force, maître des biens, maître des corps, maître des âmes, maî-

tre de tout, loi vivante. Progrès ! progrès ! admirable progrès !

En pleine barbarie, dans le camp de Charlemagne, formé de peuples baptisés la veille, toutes les voix s'unissaient pour chanter le cantique des anges : *Gloire à Dieu! paix aux hommes* ! Aujourd'hui, du sein de l'Europe civilisée, s'élève plus sauvage que jamais, répété par tous les échos du monde, le cri païen : *Gloire à la force, guerre aux faibles, malheur aux vaincus!* Partout quelque main insolente de sa force s'allonge sur le bien d'autrui, garrotte la liberté d'autrui. Le Russe dépouille le Polonais, l'Américain dépouille l'Espagnol, le Suisse protestant dépouille le Suisse catholique, l'Anglais dépouille la terre. Nulle assistance nulle part pour le droit du faible foulé aux pieds; nul scrupule à qui possède la force, nul espoir à qui

ne l'a pas. Et devant cette scène, voilà un littérateur, un penseur, un conservateur qui se réjouit parce que le Pape ne dépose plus les rois! Eh! Monsieur, montrez donc en Europe le roi qui n'a rien à craindre pour sa couronne! le peuple qui n'a rien à craindre pour sa liberté! le propriétaire qui n'a rien à craindre pour sa maison! car on dépose aussi les propriétaires! Hélas! qui ne dépose-t-on pas? Les journalistes mêmes, ces rois, ces papes d'hier soir, qui déposaient les rois, qui travaillaient à déposer le Pape, et qui ont eu peur d'y avoir réussi, on les dépose; ils sont déposés. Qui les restaurera? Le czar ou Proudhon?

Il reste un rempart à la civilisation, un défenseur à la liberté humaine, menacées ensemble par tous les despotismes à la fois: c'est la Papauté. Tous les pouvoirs réguliers, c'est-à-dire tous

les pouvoirs protecteurs, sont ébranlés; celui-là seul est assuré de ne point périr. Parce qu'il est pur, parce qu'il n'a point failli à sa mission, parce qu'il n'a trahi ni Dieu ni les hommes, Dieu ne l'abandonnera point; et les hommes, dégoûtés de tant de maîtres insensés ou méchants, désabusés de tant de causes incertaines, viendront à ses pieds lui demander la consolation de combattre pour la justice et de mourir pour la vérité. Ils formeront une armée ou ils ne feront qu'un petit troupeau : peu importe! Ils seront ceux qui toujours ont cru inébranlablement à la parole de Jésus-Christ, qui toujours ont aimé invinciblement sa loi, qui toujours ont obéi fidèlement à son Vicaire, et qui par là, toujours, pour le salut du monde, ont vaincu l'esprit et la force du monde. Dieu a fait ce miracle, il n'a pas cessé de le

faire, il le fera toujours ; et ainsi se continuera l'histoire des actes de Dieu par l'intermédiaire des Souverains Pontifes, qui est depuis dix-huit siècles et qui sera jusqu'à la fin des temps le fonds de l'histoire humaine.

X

Ce sont là nos idées sur l'avenir de la Papauté. Celles de M. de Sacy paraissent différentes ; il les exprime assez obscurément, et elles ne semblent pas lui avoir coûté de longues réflexions.

Il veut que les Papes soient saints, mais d'une sainteté à sa guise, qui consisterait principalement à ne rien faire. Un saint Pape ne rétablirait point la hiérarchie dans les pays protestants, ne prendrait point garde aux lois qui intéressent la discipline catholique, ne soutiendrait point les évêques chassés par le bon plaisir du pouvoir séculier,

n'excommunierait personne, ne mettrait aucun livre à l'*Index*, surtout aucun livre français. Ces actes, quoique religieux, ont un air de monarchie temporelle ; les conséquences en sont politiques ; par ces actes un peuple conserve ou retrouve la foi, reste ou redevient docile à la voix du chef de l'Église. En cinquante ans on fait bien du chemin de cette manière ! Les saints Papes s'en abstiendront. Mais que feront-ils ? — Il leur reste, dit M. de Sacy, « un assez beau rôle à jouer. » — Quel rôle ? — « Le rôle, dit M. de Sacy, des saint Léon et des saint Grégoire, qui ne déposaient pas les rois et qui n'en étaient pas moins grands. »

M. de Sacy a lu trop légèrement la vie de ces Papes modèles. Ils furent très-grands, ils furent très-saints, ils nous contenteraient ; mais M. de Sac

ne peut pas, en conscience, leur accorder son estime.

Si saint Léon Ier ne déposa pas les rois, il fit quelque chose que M. de Sacy doit trouver pire : il déposa grand nombre de docteurs manichéens, pélagiens, priscillianistes, qui ne demandaient qu'à enseigner tranquillement leur doctrine. Il alla plus loin, il les punit ; et même, pourquoi ne pas l'avouer ? il les détruisit. On le voit ordonner la recherche de ces sectaires à Rome et en Espagne, imposer aux fidèles l'obligation de les dénoncer, présider à leur jugement. Il interroge les suspects, s'efforce d'en obtenir un aveu ou une rétractation, pardonne aux repentants, condamne les autres et les livre au bras séculier. — Saint Léon Ier n'est pas le saint de M. de Sacy.

Il y a plusieurs saints Papes du nom de Grégoire. Le premier, saint Gré-

goire le Grand, brille de douceur et de suavité entre tous ces pères du genre humain qui se sont succédé sur la chaire de Saint-Pierre. Néanmoins il se mêla beaucoup des affaires de son temps et n'eût pas évité les censures du *Journal des Débats*. Il fut un gardien singulièrement jaloux des droits de l'Église romaine contre toute prétention ecclésiastique ou séculière. Il eut du zèle contre les hérétiques d'Afrique et contre les schismatiques d'Illyrie. Comme Pie IX il se permit d'envoyer des évêques aux Anglais, peut-être aussi aux Bataves, avec mission de combattre la religion qui dominait chez ces peuples. Quels envahissements! Saint Grégoire Ier fit plus : il reprit l'empereur.

Maurice avait défendu aux employés de l'État d'entrer dans la cléricature et aux militaires d'embrasser

la vie monastique. Le Pape réforma ce décret et enjoignit aux supérieurs ecclésiastiques de recevoir, malgré la défense impériale, ceux qui se présenteraient dans les conditions indiquées par lui. Le décret impérial ne fut point exécuté en ce qu'il avait de contraire à la liberté religieuse. Les empereurs exigeaient aussi que le Pape et les évêques nouvellement élus obtinssent, c'est-à-dire achetassent leur agrément. Cette prétention devint plus tard la querelle des investitures. Saint Grégoire la réprouva. « C'est là, dit-il, « cette simonie, cette *exécrable* erreur « qui a séduit la puissance royale, *si* « *royale on peut l'appeler; car nulle* « *raison ne permet de compter parmi* « *les rois celui qui détruit l'empire plus* « *qu'il ne le gouverne*, et qui sépare « de la société du Christ ceux qu'il « peut asservir à sa propre perversité...

« (L'empereur), *aveuglé par son am-*
« *bition*, outre-passe les bornes qu'ont
« fixées nos pères; son *extravagante*
« *vanité* prétend se soumettre la tête
« de toutes les églises, l'Église ro-
« maine, et usurper une puissance ter-
« restre sur la maîtresse des nations :
« *ut caput omnium ecclesiarum, Ro-*
« *manam Ecclesiam, sibi vindicet, et*
« *in domina gentium terrenæ jus po-*
« *testatis usurpet.* » Quel langage! Retranchons saint Grégoire le Grand du nombre des Papes que peut tolérer M. de Sacy.

Cent ans après, un autre Grégoire, saint Grégoire II, luttait ouvertement contre l'empereur Léon l'Isaurien, excommuniait ce protecteur des iconoclastes et lui retirait les tributs de l'Italie. Mais peut-être qu'ici M. de Sacy n'appellera pas comme d'abus; l'Isaurien n'était point sans défauts. Un jour,

il fit brûler une bibliothèque de trente mille volumes et les bibliothécaires aussi. Il y en avait beaucoup. D'ailleurs, grand émancipateur des couronnes et l'un des princes qui ont le plus travaillé à secouer le joug pontifical ! S'il n'avait pas brûlé tant de bibliothécaires en une seule fois, ou s'il ne l'avait fait que par inadvertance, M. de Sacy lui devrait les mêmes caresses qu'à Louis de Bavière et qu'à Philippe le Bel. Dans tous les cas, saint Grégoire II, ayant excommunié une tête royale, n'en est pas moins un Pape à ôter des modèles que doit suivre la Papauté.

Passons à saint Grégoire III. Celui-ci, après avoir inutilement essayé de ramener les iconoclastes grecs, les excommunia solennellement dans un concile, et ensuite, se tournant vers les Francs, il envoya les clefs de la confession de Saint-Pierre à Charles Mar-

tel, comme une marque de royauté (*ad regnum*) sur Rome et sur l'Italie, soustraites par cet acte à la domination de Byzance. En d'autres termes, saint Grégoire III déposa l'empereur d'Orient quant à ses domaines d'Italie.

Lequel de ces trois Grégoire, tous trois saints, est l'homme de M. de Sacy ? Il y en a bien un quatrième, saint Grégoire VII; mais M. de Sacy l'a rayé de ses diptyques. Cependant qu'a-t-il fait de plus que les autres, et qu'eussent fait de moins les autres, se trouvant dans la même situation, en face des mêmes adversaires? Évidemment la sainteté des Grégoire et des Léon n'est pas celle que M. de Sacy canonise. Ces saints Papes sont de trop grands hommes; ils ont fait trop de politique. M. de Sacy rêve des Pontifes autrement inspirés. Un reclus, les mains jointes, les oreilles fermées,

surtout la bouche close, immobile et muet sur le bord de la fosse où tomberait chaque jour quelque débris de l'Église mutilée, voilà son Pape idéal. Qu'il serait doux d'obéir à un Pape qui ne commanderait rien, qui n'interdirait rien, qui laisserait saintement la Papauté mourir de sa belle mort! Malheureusement un seul Pape s'est approché de cette perfection : ce fut le bon et saint ermite Pierre de Morone; et encore commit-il la faute d'abdiquer. Mais n'importe; voilà le Pape des gens éclairés, le seul dont M. de Sacy et le *Journal des Débats* puissent être contents, le seul devant qui la raison supérieure du XVIII[e] siècle veuille abjurer les vieux griefs du genre humain contre la Papauté!

XI

M. de Sacy nous permettra de le dire encore une fois, en terminant ce travail entrepris avec un véritable désir de lui rendre service : il aime à parler de l'Église et des Papes ; mais, en vérité, ce sont des questions qu'il a besoin d'étudier beaucoup.

L'Église et la Papauté sont d'institution divine ; elles ont été, elles sont, elles seront ce que Dieu a voulu qu'elles fussent, dignes de vénération, dignes d'admiration, dignes d'amour. Il suffit d'un peu de réflexion pour s'en con-

vaincre, et pour se convaincre aussi qu'il n'y a guère de prétention plus vaine et qui aboutisse à l'absurde plus directement que de vouloir ou détruire ou réformer ces divins ouvrages. Mais il faut faire cette étude en esprit de respect, d'humilité, d'obéissance. Toute autre disposition de l'intelligence ou du cœur nous trompe presque nécessairement. Nous tombons alors dans un état pire que l'ignorance; nous trouvons l'erreur. Au lieu de nous élever aux larges et belles contemplations de l'histoire, nous glissons dans le labyrinthe des systèmes, dans les malsaines régions du pamphlet. Là nous ramassons des sophismes, et sur ces sophismes nous essayons de bâtir à notre tour des systèmes puérils, de misérables contes dont nous risquons de vouloir ensuite divertir le vulgaire. Il n'y a point de plus malheureux métier; il n'y en a

pas de plus inutile. Le temps de ces choses-là est passé. Personne n'a plus assez d'esprit pour en amuser les gens éclairés. Voltaire laissait l'Église à la canaille; le lot de la canaille, aujourd'hui, c'est Voltaire.

Depuis dix-huit siècles, les documents historiques se sont remplis d'obscurités; les lacunes y abondent. Beaucoup de chroniqueurs n'ont été, comme il arrive de notre temps, que des diffamateurs à gages ou des sots mal informés. Des milliers de sectaires ont ajouté leurs fausses interprétations à ces faux témoignages. Enfin quelques Papes, peut-être, ont failli dans leur conduite politique ou privée. Il y a là de quoi ricaner et subtiliser; mais l'histoire n'est pas là. A toutes les conclusions que l'on prétend tirer de ces faits isolés, ou troublés et corrompus, la véritable histoire répond par

vingt démentis victorieux. Elle semblerait les appuyer, loin de les démentir, que la raison devrait croire à l'infidélité de l'histoire et protester contre elle plutôt que de mettre en doute la parole de Jésus-Christ, qui a si clairement fondé la principauté de saint Pierre et si clairement promis d'être avec lui jusqu'à la fin des temps. Devant les obscurités de l'histoire, disons-nous sagement que nous savons mal, qu'un jour nous saurons mieux, qu'un jour quelque témoin irrécusable viendra justifier l'Église et attester que Dieu a tenu son serment.

Ce n'est pas demander à la raison humaine un trop grand effort. Depuis cinquante ans, depuis vingt ans, que de mensonges bien affermis renversés tout à coup par des témoins inconnus et inattendus! D'ailleurs, pour s'assurer que la parole de Jésus-Christ sub-

siste, nous n'avons qu'à jeter un regard sur le monde : le successeur de Pierre est sur le siége de Pierre ; il paît les agneaux, il paît les brebis, et nul troupeau dans l'univers n'a de pasteur que celui qu'il a envoyé. Les portes de l'enfer sont ouvertes comme elles le furent toujours ; elles n'ont pas prévalu. Existe-t-il un peuple dans lequel la foi de Pierre et de Rome, jadis arrachée par la force, ne soit pas rentrée ? Où est l'affaiblissement ? où est la décadence ? Cependant on a vu des époques, et les dernières ne sont pas éloignées de nous, où le monde entier a paru délaisser la reine et la mère des Églises ; mais Jésus-Christ ne l'a pas abandonnée, et la voilà ! S'il est avec elle aujourd'hui, pourquoi n'y était-il pas hier ? S'il l'a abandonnée un jour, comment a-t-elle pu gagner le lendemain ?

Doutons de nous-mêmes et ne doutons pas de Dieu; c'est à ce prix que nous verrons clair.

CLÉMENT XIII ET CLÉMENT XIV

Il y a près de cent ans que commença, sous le Pape Clément XIII, la tragédie qui se dénoua sous le Pape Clément XIV par l'abolition de la Compagnie de Jésus. Un siècle rempli d'événements terribles s'est écoulé sans faire oublier cette catastrophe ; les passions qui l'ont procurée applaudissent encore, accusent encore l'innocence qui l'a subie ; et telle est ordinai-

rement la violence des attaques que la défense elle-même risque parfois de perdre la mesure et de donner une physionomie de vengeance à la tranquille force du droit.

Deux Papes engagés dans le conflit le dominent de la hauteur où la tiare apparaît toujours. Ces deux Papes n'ont pas tenu la même conduite. Clément XIII a défendu et glorifié les Jésuites comme de bons et fervents religieux ; Clément XIV les a, non pas condamnés, mais sacrifiés comme des sujets remuants, en horreur au monde, et dont l'existence était un perpétuel obstacle à la paix de l'Église. De ces deux Papes, lequel a fait ce qu'il fallait faire ? Voilà le problème. Pour le résoudre en tout respect et en toute justice, il suffit de prendre les faits à leur origine, d'étudier dans ses modifications successives la situation qu'ils

créaient; de reconnaître, comme il convient, le cruel empire de la nécessité. Alors, entre la glorieuse résistance de Clément XIII et la politique de son doux et malheureux successeur, le contraste s'explique. L'un est le héros mort sur la brèche, l'autre le vaincu cerné de toutes parts, abandonné, sans espoir de secours, qui signe en pleurant la capitulation.

Mais la passion n'entre point dans ces raisonnements équitables ; l'esprit de parti la jette, furieuse, ou sur Clément XIII ou sur Clément XIV. Est-on ennemi des Jésuites : le Pape qui les a défendus devient un vieillard obstiné, plein de vertu sans doute, mais sans prudence ; il n'a su qu'irriter ses adversaires par un intempestif déploiement de courage, compromettre l'Église par un attachement presque puéril à des droits atteints de

caducité. Les Jésuites étaient intrigants, spéculateurs, presque rebelles, dignes de mort. Ne sachant pas les abandonner à temps, Clément XIII a failli tout perdre. C'est Clément XIV qui est le grand Pape. Aussi courageux que son prédécesseur et plus sage, en frappant les Jésuites il a tout sauvé. Ainsi parlent les ennemis des Jésuites, et il y en a partout. A leur tour quelques-uns de leurs amis se font un devoir de ne pas ménager le Pape qui les a livrés. Suivant eux, la conduite de Clément XIV aurai été entachée de lâcheté, peut-être d'un plus grand crime. Oubliant que ce Pape, sous la pression la plus cruelle, a résisté pendant quatre ans, et pour ainsi dire jusqu'à la mort, ils ne craignent pas de jeter sur lui un soupçon de simonie.

Les Jésuites n'acceptent pas la responsabilité d'un zèle qui s'égare à ce

point. Le P. de Ravignan a voulu mettre en pleine lumière les intentions des deux Papes, qui, constamment animés du même désir, furent contraints d'agir différemment : l'un se confiant en la force du droit, l'autre dans l'habileté des négociations; celui-là plus grand, celui-ci plus à plaindre ; le premier faisant avec héroïsme tout son devoir, le second, acculé dans une impasse formidable, cédant enfin, mais sans outre-passer le droit et sans engager l'avenir.

Guidé par le travail du P. de Ravignan, on peut rencontrer la décision de la justice sur cette question si souvent envenimée.

I

La destruction des Jésuites fut le premier acte et le premier aveu de la conjuration formée au dix-huitième siècle contre le christianisme et l'ordre social. Beaucoup de gens y entrèrent qui ne croyaient pas aller si loin. La haine et les projets des jansénistes différaient de la haine et des projets des philosophes; les gouvernements se proposaient autre chose que les parlements. Tous étaient d'accord pour abaisser l'Église, les uns avec le dessein de la dépouiller et de l'asservir, les autres avec l'arrière-pensée de la détruire à jamais.

Les Jésuites formaient le corps religieux le plus actif, le plus influent, le plus considéré. Ils étaient vingt-deux mille, appartenant aux familles les plus illustres et les plus respectables de l'Europe ; ils occupaient les chaires, les confessionnaux, les missions ; dans toutes les sciences on voyait un Jésuite parmi les hommes qui tenaient les premiers rangs. Au milieu du relâchement général, déjà qualifié de *progrès*, ils avaient inébranlablement conservé l'orthodoxie ; intacts quant aux mœurs, soumis aux décisions de l'Église, combattant sans relâche pour les faire respecter, rejetant tout ce qui s'en écartait, théories philosophiques, idées jansénistes, principes protestants. Ces fausses doctrines, hostiles entre elles, mais les ayant également pour adversaires, se tournèrent également contre eux. La même coalition s'est faite

sous Louis-Philippe ; les socialistes, les républicains, les conservateurs, ennemis de nature, s'unissaient contre les Jésuites, mot sous lequel ils entendaient bien des choses. *Le National* leur criait : *On ne vous doit que l'expulsion !* et le *Journal des Débats : Que m'importent vos vertus si vous m'apportez la peste ?* La peste, c'était l'éducation chrétienne de la jeunesse.

Voltaire, au dernier siècle, pensait qu'il fallait promptement guérir l'Europe de cette peste ; les jansénistes, les parlementaires pensaient de même, chacun dans leur mesure. Sur presque tous les trônes catholiques il y avait de misérables rois, ineptes ou débauchés, laissant le soin des affaires à des ministres sectaires ou mécréants. On déclara la guerre aux Jésuites, une guerre sans justice, par conséquent sans pitié, et dont les excès eurent

pour complices, dans l'Europe entière, à peu près tous les dépositaires du pouvoir et tous les maîtres de l'opinion.

Pombal commença. Les atrocités qu'il commit, et que Voltaire, en s'en amusant, trouvait trop fortes, loin de révolter les consciences, excitèrent une infâme émulation. De nos jours encore, ce Pombal, cet hypocrite insolent et sanguinaire, il a été excusé, presque admiré! Un historien de ses forfaits a vanté son grand caractère. Il eut recours aux mensonges, aux bûchers, aux tortures, pour chasser les Jésuites du Portugal et de ses colonies. Il y en avait dix-huit cents qui furent emprisonnés, exilés, mis à mort, jamais jugés! Pombal avait trouvé des bourreaux; malgré la terreur qu'il inspirait, il n'osa point chercher des juges. Sur cent vingt-cinq Jésuites ensevelis par lui dans la vase des cachots du

Tage, il n'en restait que quarante lorsqu'il tomba. Ceux-ci, interrogés sur le crime qui leur était imputé, ne purent rien répondre, sinon que soixante et dix de leurs compagnons, enfermés en même temps qu'eux, pour les mêmes raisons sans doute, avaient été délivrés par la mort.

En France, les juges eux-mêmes commirent l'iniquité. Les Parlements informèrent d'office contre la Compagnie de Jésus; Choiseul les aida et les encouragea; Mme de Pompadour y mit la main. Louis XV laissa faire, quoique avec déplaisir; il essaya même de résister aux volontés de son ministre et de sa maîtresse. Il n'essaya pas longtemps! M. de Ravignan semble excuser Louis XV: « Il faut le dire, « Louis XV, au milieu de ses débau« ches, avait conservé quelques ins« tincts d'honneur et de foi. Il ne

« portait personnellement aucune haine « aux Jésuites. » C'est le comble de l'ignominie de voir l'injustice, de pouvoir l'empêcher et de la laisser s'accomplir! Entre tous les persécuteurs des Jésuites innocents, ce roi de France, qui ne les haïssait pas et qui n'avait pas perdu toute conscience de son devoir royal, apparaît le plus coupable incomparablement. Pombal était féroce, Choiseul frivole, le parlement fanatique, Charles III furieux de despotisme et de haine ; le reste, un ramas d'ambitieux corrompus et de coquins serviles : tous avaient leur gain à l'entreprise, ou de passion assouvie ou d'appétit satisfait; Louis XV, voyant et désapprouvant l'iniquité, en devient le complice uniquement pour s'épargner l'ennui d'avoir une volonté honnête.

Pombal colorait ses persécutions : il accusait les Jésuites portugais de

s'être écartés des lois de leur saint Institut. Les parlements français, ne trouvant rien à reprocher aux Jésuites personnellement, imaginèrent de juger et de condamner l'Institut lui-même : c'était ajouter à l'injustice un outrage intolérable envers l'Église. Les incrédules riaient de ces contradictions qui avilissaient à la fois les tribunaux et les gouvernements. « Un échange pourrait tout accommoder, disait Voltaire : qu'on envoie les Jésuites de France en Portugal pour observer leur Institut, et ceux de Portugal en France pour ne l'observer point. »

Enfin, à force de connivence entre les parlements, dont plusieurs se prononcèrent contre les Jésuites, disait de Brosses, président de Dijon, « pour ne pas faire bigarrure ; » à force d'édits obtenus du roi, non-seulement l'Ordre fut dissous en France,

mais les religieux furent exilés. Aux termes de l'arrêt de 1764, ils devaient abjurer l'Institut et ratifier par serment les qualifications odieuses dont les arrêts précédents l'avaient chargé. En cas de refus, l'expulsion; et on les privait alors de la pension de *quatre cents francs* accordée à leur parjure. Sauf quatre ou cinq, tous refusèrent. Les prescriptions de l'arrêt leur furent appliquées. « C'est hors du « royaume qu'il faut que j'aille, » écrivait l'un d'eux. « J'ai passé trente-« cinq ans à former des citoyens, et « je cesse de l'être. Il me faut, à « soixante et dix ans, chercher une re-« traite, et finir dans un pays étranger « une vie dont quarante-deux ans ont « été consacrés au service de la patrie. »

En transmettant à l'ambassadeur du roi Très-Chrétien près le Saint-Siége l'édit qui consacrait ces atrocités, le

s'être écartés des lois de leur saint Institut. Les parlements français, ne trouvant rien à reprocher aux Jésuites personnellement, imaginèrent de juger et de condamner l'Institut lui-même : c'était ajouter à l'injustice un outrage intolérable envers l'Église. Les incrédules riaient de ces contradictions qui avilissaient à la fois les tribunaux et les gouvernements. « Un échange pour« rait tout accommoder, disait Vol« taire : qu'on envoie les Jésuites de « France en Portugal pour observer « leur Institut, et ceux de Portugal en « France pour ne l'observer point. »

Enfin, à force de connivence entre les parlements, dont plusieurs se prononcèrent contre les Jésuites, disait de Brosses, président de Dijon, « pour « ne pas faire bigarrure ; » à force d'édits obtenus du roi, non-seulement l'Ordre fut dissous en France,

mais les religieux furent exilés. Aux termes de l'arrêt de 1764, ils devaient abjurer l'Institut et ratifier par serment les qualifications odieuses dont les arrêts précédents l'avaient chargé. En cas de refus, l'expulsion; et on les privait alors de la pension de *quatre cents francs* accordée à leur parjure. Sauf quatre ou cinq, tous refusèrent. Les prescriptions de l'arrêt leur furent appliquées. « C'est hors du « royaume qu'il faut que j'aille, » écrivait l'un d'eux. « J'ai passé trente- « cinq ans à former des citoyens, et « je cesse de l'être. Il me faut, à « soixante et dix ans, chercher une re- « traite, et finir dans un pays étranger « une vie dont quarante-deux ans ont « été consacrés au service de la patrie. »

En transmettant à l'ambassadeur du roi Très-Chrétien près le Saint-Siége l'édit qui consacrait ces atrocités, le

ministre des affaires étrangères écrivait : « Quoique Sa Majesté fût per-
« suadée que le maintien de la religion
« en France ne dépendait point de la
« Compagnie des Jésuites, cependant
« le roi *croyait leur société utile à*
« *l'Église et à l'État, soit pour l'édifi-*
« *cation, soit pour l'enseignement;*
« mais des *raisons supérieures*, fon-
« dées sur le repos public, ont enfin
« engagé Sa Majesté à expliquer ses
« intentions comme elle veut le faire. »
Ces « raisons supérieures, » en vertu desquelles plusieurs milliers de bons serviteurs de Dieu, du roi et de la patrie, se voyaient condamnés à la misère dans l'exil, n'étaient autres que la volonté de Choiseul, ratifiée par Mme de Pompadour. Le repos public n'exigeait rien de semblable. Le parti des philosophes en rend lui-même témoignage, par la plume de Duclos :

« Si les opérations du parlement de
« Paris, écrivait-il, n'avaient pas été
« confirmées par un édit presque arraché au Roi, je doute fort que les
« autres Parlements, excepté celui de
« Rouen, eussent suivi l'exemple. Je
« ne crains pas d'assurer, et j'ai vu les
« choses d'assez près, que les Jésuites
« avaient et ont encore plus de partisans que d'adversaires. La Chalotais
« et Monclar ont seuls donné l'impulsion à leurs Compagnies. Il a fallu
« faire jouer bien des ressorts dans les
« autres. Généralement parlant, les
« provinces regrettent les Jésuites, et
« ils y reparaîtraient avec acclamation. »

Les Bourbons d'Italie, incapables, avaient des ministres sectaires ou imbus de cette impiété italienne qui n'a pas d'égale en malignité. L'exemple de la France les tentait, lorsqu'une

persécution plus brutale encore, éclatant tout à coup, leur permit de tout oser.

Don Carlos de Bourbon, roi d'Espagne, était, dit le P. de Ravignan, « un « prince sincèrement chrétien, ver- « tueux et animé de l'amour du bien, « mais que la nature même de son es- « prit ne mettait pas assez en garde « contre des influences trompeuses. » Dieu préserve les peuples de ces bons rois, qui se confient à des ministres scélérats ! Le principal ministre de Charles III était le comte d'Aranda, que les philosophes du temps regardaient comme le seul homme dont pût alors s'enorgueillir la monarchie espagnole. « C'est lui, écrivaient-ils à sa « louange, qui voulait faire graver sur « le frontispice de tous les temples et « réunir dans le même écusson les « noms de Luther, de Calvin, de Ma-

« homet, de Guillaume Penn et de « Jésus-Christ. » Soit par les conseils de ce ministre tolérant, soit de lui-même, Charles III avait résolu de se défaire aussi des Jésuites.

Le 2 avril 1767, le même jour, à la même heure, au nord et au midi de l'Afrique, en Asie, en Amérique, dans toutes les îles de la monarchie, les gouverneurs généraux des provinces, les alcades des villes ouvrirent des paquets munis d'un triple sceau. La teneur en était uniforme : sous les peines les plus sévères, on dit même sous peine de mort, il leur était enjoint de se rendre immédiatement, à main armée, dans les maisons des Jésuites, de les investir, de les chasser de leurs couvents, et de les transporter comme prisonniers, dans les vingt-quatre heures, à tel port désigné d'avance. Les captifs devaient être embarqués à

l'instant, laissant leurs papiers sous le scellé, et n'emportant qu'un bréviaire et des hardes... L'ordre fut partout exécuté à la lettre. « L'arrestation et « l'embarquement, ajoute l'historien, « tout se fit avec une précipitation *né-* « *cessaire peut-être*, mais barbare. « Près de dix mille prêtres de tous les « âges, des hommes d'une naissance « illustre, de doctes personnages, des « vieillards accablés d'infirmités, pri- « vés des objets les plus indispensables, « furent relégués à fond de cale et « lancés en mer sans but déterminé, « sans direction précise. » (Saint-Priest, *Hist. de la chute des Jésuites.*)

Cet acte sauvage frappa de stupeur le monde entier, d'autant plus que les motifs en restaient inconnus, le roi ayant jugé bon de les renfermer « dans son cœur royal ». Enchantés de voir la monarchie se charger de pareils crimes,

les philosophes craignirent néanmoins que tant de tyrannie ne dépassât le but. Voltaire écrivait à d'Alembert : « Que dites-vous du roi d'Espagne, « qui chasse les Jésuites si brusque- « ment ? Persuadé comme moi qu'il a « eu pour cela de très-bonnes raisons, « ne pensez-vous pas qu'il aurait bien « fait de les dire et de ne pas les ren- « fermer dans son *cœur royal?* Ne « pensez-vous pas qu'on devrait per- « mettre aux Jésuites de se justifier, « surtout quand on doit être sûr qu'ils « ne le peuvent pas? Enfin ne vous « semble-t-il pas qu'on pouvait faire « avec plus de raison une chose si rai- « sonnable ? »

La raison que Voltaire voulait connaître, beaucoup d'autres l'ont cherchée en vain ; le roi d'Espagne l'a portée au tribunal de Dieu. On a fait des hypothèses plus ou moins ingénieuses.

Charles III, dit-on, se serait laissé persuader, par une fourberie de ses ministres, que les Jésuites se proposaient d'attaquer la légitimité de sa naissance et l'honneur de sa mère, princesse qui les avait toujours protégés ! M. de Ravignan daigne accueillir ce conte. J'ai pu questionner là-dessus un homme d'État espagnol qui a beaucoup étudié l'histoire de Charles III, M. Castillo y Ayensa, ancien ambassadeur de S. M. Catholique auprès du Saint-Siége. A son avis, Charles III n'était ni un bon chrétien, ni un insensé, mais plutôt un sectaire et peut-être un incrédule, assez ambitieux et assez pervers pour avoir conçu la pensée de jouer en Espagne le rôle de Henri VIII. Une grande partie du clergé semblait mûre pour le schisme. Voltaire écrivait encore à d'Alembert : « Que dites-vous des compliments que

« fait le roi d'Espagne à tous les autres « moines, prêtres, curés, vicaires et « sacristains de ses États, qui ne sont, « à ce que je crois, moins dangereux « que les Jésuites que parce qu'ils sont « plus plats et plus vils ? » A ce projet de schisme, presque avoué plus tard, il n'y avait, croyait-on, qu'un obstacle bien sérieux : les Jésuites.

Mais Voltaire avait fait trop d'honneur à l'humanité des Jansénistes, des libres penseurs et des parlementaires de Portugal, de France et d'Italie.

La persécution espagnole ne produisit chez eux aucune réaction de justice et d'humanité ; ils se piquèrent plutôt de l'égaler. Par un nouvel arrêt le parlement de Paris ordonna que les Jésuites qui n'avaient pas prêté les serments sortiraient du royaume sous quinzaine. Il les appelait les *ci-devant soi-disant Jésuites* ; on a dit plus tard

les *ci-devant soi-disant nobles !* Le roi était prié de rendre cet arrêt commun à tout le royaume et d'éloigner tout Jésuite de sa personne et de sa famille. La cour obéit, et l'arrêt fut exécuté. Les Papes ont souvent ordonné aux rois de renvoyer des concubines; les assemblées ne leur ont jamais fait renvoyer que des religieux et des confesseurs.

En Portugal, Pombal, n'ayant plus rien à faire, osa réclamer du Pape l'extinction totale de la Compagnie de Jésus.

Les Italiens se donnèrent carrière. Les Jésuites furent chassés de Naples, de Malte, de Parme, et jetés sur la frontière de l'État pontifical sans vivres et presque sans vêtements. C'était une tactique conseillée par d'Aubeterre, ambassadeur de France à Rome, pour obliger le Pape à les supprimer, ne pouvant les nourrir.

A la fin de l'année 1768, la destruction de la Compagnie de Jésus était accomplie dans tous les États de la maison de Bourbon, malgré le vœu des fidèles, malgré les remontrances des Évêques, malgré les protestations du Souverain Pontife. Cette exécution s'était faite sans ombre de justice, et même, sauf en France, sans simulacre de jugement; partout avec autant de barbarie que d'iniquité. Partout encore la spoliation couronnait la persécution, et les gouvernements, dignes précurseurs du comité de Salut public, s'emparaient des biens de leurs victimes. Mais la maison de Bourbon, souveraine en France, en Espagne, en Italie, n'était pas encore satisfaite. Au moyen d'une violence directe exercée sur le Saint-Siége, elle allait exiger que ce corps religieux, à qui l'on ne pouvait trouver un crime, fût rayé du livre de

l'Église par la main du Vicaire de Jésus-Christ. Elle le voulut et l'obtint, et ce fut pour ce siècle la dernière victoire de la race de saint Louis.

Il y avait encore vingt ans jusqu'à 1789.

Soulageons nos regards du spectacle de ces bourreaux ; élevons-les jusqu'à la victime. Je ne parle pas ici de la Compagnie de Jésus ; il y avait une victime plus auguste, plus sainte et plus désolée ; il y avait un homme dont le cœur était percé plus profondément de ces traits sauvages, et qui buvait plus amèrement le calice sans cesse rempli que lui présentaient les uns après les autres tous ces méchants. Cet homme était le Souverain Pontife. Il avait mission de Dieu pour garder la justice et pour défendre les opprimés, et son âme et son cœur étaient au niveau de sa mission. Père

de la famille chrétienne, il l'aimait tout entière. Le zèle de la justice ne l'empêchait pas d'éprouver plus d'angoisses encore pour ceux qui faisaient le mal que pour ceux qui le souffraient; car, si ces derniers allaient au martyre, les premiers allaient au châtiment. Que le Souverain Pontife combatte sous le nom de Clément XIII ou cède sous le nom de Clément XIV, c'est lui qui est la grande victime, celle que l'art sera toujours forcé de voiler, parce qu'il n'a pas d'expression pour rendre son incomparable douleur.

II

Clément XIII fut élu le 6 juillet 1758. Il était cardinal depuis 1737, évêque de Padoue depuis 1743, célèbre par sa science et par ses vertus. Le choix du Sacré Collége s'arrêta sur lui après que la France eut fait donner l'exclusion avec éclat au cardinal Cavalchini, soupçonné d'être trop favorable aux Jésuites et d'avoir voté pour la béatification de Bellarmin.

La Compagnie de Jésus était déjà frappée en Portugal, et le nouveau Pontife connaissait l'esprit qui dominait dans les cours de l'Europe. Tou-

tefois la lutte paraissait encore possible; elle était donc commandée. Clément XIII la commença aussitôt, avec courage, mais non pas avec impétuosité, ni, comme on le dit, sur la seule affaire des Jésuites. Son action fut mesurée et patiente. Quoique l'état des choses en Portugal lui eût été dénoncé, il gardait le silence, étudiant devant Dieu les moyens de faire entendre raison à un ennemi passionné. Pombal le provoqua : il lui demanda de ratifier ses excès tyranniques. La patience de Clément ne se démentit point; il répondit que le roi de Portugal devait donner des juges à ceux qu'il accusait. Mais Pombal ne voulait point de juges; il voulait déshonorer le Saint-Siége en l'amenant à consacrer l'injustice : il prétendit que les représentations de la cour romaine étaient injurieuses pour le roi de Portugal !

Cependant la lumière se faisait de tous côtés. Si le Pape avait pu douter que les Jésuites fussent irrépréhensibles, les lettres que lui écrivaient les évêques de la Péninsule et du monde entier l'auraient convaincu. On le trouvait trop lent, trop prudent. Plusieurs évêques l'avertirent très-vivement qu'il s'agissait de la cause de la religion, que les ennemis de la Compagnie de Jésus étaient encore plus ennemis de l'Église. Ces cris d'alarme semblaient inspirés par la crainte qu'il manquât de fermeté. Un bref adressé à l'évêque de Constance y répondit.

« Avec l'aide de Dieu, disait le « Pape, non, jamais aucune sollicita- « tion ni prière, soit publique, soit « privée, ne Nous fera manquer aux « devoirs de Notre ministère dans les « nécessités communes de l'Église, ou « dans les afflictions particulières de

« Nos chers fils les membres de la « Compagnie de Jésus. Nous met- « tons Notre confiance en Celui qui « commande à la mer et à ses tempê- « tes. »

Cette déclaration, motivée par les réclamations de l'épiscopat, fut le programme du pontificat de Clément XIII; elle était devenue nécessaire. Les persécuteurs interprétaient tout haut le silence du Chef de l'Église comme une approbation tacite de leurs œuvres et de leurs desseins. Tactique bien connue et souvent employée! Plus tard ils s'écrièrent que le Pape jetait le défi à l'esprit du siècle, à l'opinion des peuples, à la puissance royale.

Pourtant le Pape n'avait encore rien fait touchant le Portugal. Cette longanimité irritait Pombal; il voulait rompre avec le Saint-Siége; mais, pour

ménager les sentiments du peuple, encore profondément catholique, il voulait que cette rupture parût venir de Rome même. Il créa brutalement le prétexte qui lui manquait. Prétendant que le Nonce apostolique s'était dispensé d'un devoir d'étiquette envers le roi, il le fit saisir et jeter à la frontière.

La patience de Clément XIII résista à cette avanie et à beaucoup d'autres qui la suivirent. Les projets de Pombal n'étaient plus cachés : il allait droit au schisme. Il remplissait de professeurs protestants l'Université de Coïmbre; il laissait introduire et traduire les écrits les plus incendiaires des philosophes français; il emprisonnait un saint évêque qui avait mis à l'index le poëme obscène de Voltaire. C'était un dessein avoué de corrompre et de pervertir la nation. Clément XIII voulait sauver ce pauvre peuple; ses efforts pour parve-

nir à une conciliation furent continuels. Il écrivait au roi les lettres les plus touchantes : « Animé d'une pensée que « Nous croyons voir d'en haut, disait-« il, Nous Nous sommes décidé à faire « pour ainsi dire irruption dans votre « âme de fils par la violence de Notre « amour paternel, afin de ramener, « par la bénédiction du Seigneur, Votre « Royale Majesté à la douceur de nos « relations d'autrefois. » Mais la débauche avait abruti ce prince. Clément XIII ne dédaignait pas d'écrire à Pombal lui-même ; il lui citait ces paroles de l'Ecriture : *Ayez pitié, mon fils, de la vieillesse de votre père, et ne le contristez pas dans les derniers jours de sa vie.* Pombal obligeait son imbécile roi de répondre par de plates injures, lui faisant signer que les lettres du Pape « sortaient d'une officine d'obreptions et de subreptions. » La

correspondance des rois de cette époque avec le Souverain Pontife est remarquable par un cachet d'orgueil également sot et grossier ; celle des ministres entre eux est ignoble : ce sont des malfaiteurs qui s'applaudissent du succès de leurs complots, et le langage vaut les sentiments. Rien n'est comparable à la brutalité de Pombal. Il renvoya un jour au Pape une de ses lettres, en faisant écrire par le roi qu'elle ne pouvait venir d'un Pontife si saint et si vénéré. Il y avait du goujat dans ce tyran, et c'est l'homme de cour qui a le plus ressemblé aux hommes de rue de la Révolution. Pendant dix ans il laboura de ses ongles venimeux le cœur du Souverain Pontife, il insulta cette majesté paternelle. Ce fut ainsi qu'il prolongea la rupture, malgré les plaintes du peuple, d'abord timides, « bientôt publiques et géné-

rales, » dit M. de Saint-Priest, un de ses admirateurs. A la fin le roi lui-même exprima son mécontentement, et Pombal céda de mauvaise grâce.

Les relations avec Rome furent rétablies sous Clément XIV. Le mal était fait et irréparable : de cette rupture date la décadence rapide du Portugal. Les admirateurs de Pombal ne veulent pas considérer les résultats historiques de son administration. En 1750 le Portugal était encore un Etat florissant, considéré en Europe, puissant dans les Indes. On voit ce qu'il est devenu dans les Indes et en Europe. Plus de missionnaires, plus de navigateurs, plus de citoyens; mais des écrivains de journaux, des avocats de tribune, des soldats de parti, et la plaie des révolutions plus incurable qu'ailleurs. Pombal a perdu ce peuple en y corrompant

la séve catholique. Clément XIII l'aurait sauvé.

Tandis que le Pape voyait le Portugal s'effacer du rang des nations catholiques, la France vint ajouter à ses angoisses. D'abord on lui demanda de modifier ou plutôt de détruire les constitutions de la Compagnie de Jésus en nommant un vicaire du général pour la France. La faiblesse de Louis XV avait suggéré cet expédient; la sagesse de Clément XIII le rejeta, et l'on croit que ce fût alors qu'il prononça une courageuse et prudente parole, souvent imputée comme un cri d'orgueil au général de la Compagnie: *Sint ut sunt, aut non sint!* qu'ils soient ce qu'ils sont, ou qu'ils ne soient plus! C'était le sentiment des évêques dans le monde entier, notamment des évêques français; car Clément XIII, sans former le moindre doute sur la pléni-

tude de son autorité, s'entoura néanmoins toujours des avis de l'épiscopat et les provoqua sans cesse. Officiellement il représenta au roi que la conséquence du changement proposé serait la dissolution inévitable d'un corps si utile à la religion, principalement par son entière dépendance du Chef de l'Eglise; dépendance, ajoutait-il, qui n'a jamais troublé la tranquillité dans aucun royaume et qui n'est redoutable qu'aux méchants.

Il profitait de toutes les circonstances pour renouveler ses avis et ses exhortations, pressant les évêques de s'adresser au roi, suppliant le roi d'écouter les évêques et le Pape, et de prendre en main la cause des innocents, qui était plus encore la cause de la religion, la cause même de la société. Sa foi lui inspirait de prophétiques menaces. « Craignez, disait-il, que

« Jésus-Christ ne venge lui-même son « Eglise outragée : *il n'est point de « dangers qu'on n'ait à redouter dans le « royaume.* » Mais quelle parole pouvait réveiller la conscience de Louis XV ?

Devant ce roi qui abandonnait ses devoirs, le Pape ne voulut pas oublier les siens. Seul entre tous les souverains, ou déjà persécuteurs, ou prêts à le devenir, ou indifférents, il résolut de maintenir les droits de l'Église, et, s'il ne pouvait sauver la vie ou la liberté des justes opprimés, de sauver du moins leur honneur. Au milieu d'une époque si abaissée, il est beau de voir la magnanimité persévérante de ce saint vieillard. Attaqué de tous les côtés à la fois, invincible par la patience, par la mansuétude, par le courage, il fait face à tous les périls ; sa voix s'élève pour encourager, pour prier, pour réprimander, pour punir ; tendre et presque

reconnaissant à ceux qui font leur devoir, doux à ceux qui pèchent par faiblesse, terrible à ceux qui pèchent par méchanceté.

Les Jansénistes avaient forgé le libelle célèbre intitulé *Extrait des assertions*, où les Jésuites sont accusés d'avoir enseigné et commis tous les crimes, et, par arrêt du Parlement, ce livre infâme avait été envoyé à tous les évêques. Clément XIII le flétrit, et condamna une instruction pastorale de Fitz-James, évêque de Soissons, qui osait en recommander la lecture. Il se contenta d'admonester secrètement deux autres évêques, les seuls avec Fitz-James qui eussent paru se ranger du côté des parlements. Il usa de la même douceur à l'égard du provincial des Jésuites de Paris, qui, sans consulter le général et sans trop se consulter lui-même, dans le vain espoir d'amor-

tir la persécution, avait signé l'engagement d'enseigner les quatre articles de 1682, faiblesse d'ailleurs glorieusement rachetée peu de temps après. Cinq Jésuites à peine, sur près de quatre mille qui étaient en France, consentirent à prêter les serments qu'on exigeait pour leur permettre de rester, non pas dans leurs maisons, mais dans leur patrie.

Lorsque enfin les parlements eurent consommé l'iniquité en condamnant la Compagnie de Jésus comme un Institut *irréligieux et impie*, le Pape, mettant de côté toute considération humaine, condamna à son tour cette prétendue justice. En présence du Sacré Collége, il déclara *vains, sans force, de nul effet*, les arrêts par lesquels des magistrats séculiers venaient s'immiscer dans le gouvernement des âmes et réprouver ce que l'Église avait approuvé. Pour que sa sentence ne fût pas ignorée, il

en informa les cardinaux français. « Après avoir longtemps attendu dans « la douleur, l'humilité et la patience, « et recouru aux voies les plus douces « pour éviter ce coup funeste, j'ai dû, « leur disait-il, venger enfin l'Église. » C'était l'Église en effet que les parlements accusaient et diffamaient, puisque, par l'organe des Papes et du Concile de Trente, l'Église avait autorisé, loué, béni durant deux siècles l'Institut que les parlements taxaient d'impiété. Mais le Souverain Pontife ne vengeait pas seulement l'Église ; à l'exemple de tous les Papes qui ont livré de pareils combats, il mettait à l'abri la liberté de la conscience chrétienne. Où en serait le monde si les pouvoirs séculiers pouvaient juger en ces matières, prononcer sur les voies du salut, décréter que telle manière de vie est sainte, que telle autre ne l'est pas ? Le Pape n'ou-

tre-passait point son droit; cette répression était légitime, opportune, nécessaire. Sont-ce là les actes de fanatisme que l'on reproche à Clément XIII? Tous les Papes les auraient faits, la liberté chrétienne les enregistre dans ses annales, Dieu les a validés. Lorsque de pareils actes descendent du Vatican, comme la foudre descend du ciel, l'erreur qu'ils frappent, la pusillanimité qu'ils embarrassent, le sophisme qu'ils déconcertent, l'orgueil qu'ils écrasent s'unissent pour protester, les uns contre le droit, les autres contre l'usage; mais Dieu tient peu de compte de leurs protestations : il ratifie visiblement, au temps marqué, ces décrets toujours injuriés et toujours inébranlables. Que sont aujourd'hui les arrêts des parlements? Une tache dans l'histoire de cette magistrature. Ce qui subsiste, c'est le décret pontifical qui les a dé-

clarés « vains, sans force, DE NUL EFFET. »

Clément XIII avait la prévision, disons mieux, la certitude de ce résultat. Sa confiance au triomphe de la justice apaisait dans son âme l'angoisse des châtiments où courait le monde ; elle grandissait avec les périls, avec les fureurs mêmes qu'il voyait se multiplier et s'exaspérer autour de lui. Le parlement rendit des arrêts de proscription plus cruels, et Louis XV, en les sanctionnant lâchement, comme les premiers, par un édit qualifié malgré lui d'*irrévocable*, ordonna que le silence fût gardé dans tout le royaume. Le ministère prétendit imposer aussi ce silence au Pape ; il écrivit à l'ambassadeur de France à Rome : « Par *zèle* « *pour la religion* et par bienveillance « pour les Jésuites, Sa Sainteté doit « se prescrire à elle-même le silence

« que Sa Majesté a ordonné qui fût « gardé dans ses États. » Le Pape trouva, au contraire, que c'était le moment de parler ; il publia la bulle *Apostolicum*, dans laquelle, pour l'honneur de l'Église injuriée, pour le salut de l'innocence opprimée, pour la gloire du Dieu de justice, pour la consolation de son cœur de père, enfin pour la juste satisfaction de ses frères les évêques du monde catholique, — remplissant la mission qui lui est confiée de Dieu, et qui passe avant toute considération humaine, — il approuve et confirme de nouveau l'Institut de la Compagnie de Jésus.

La bulle *Apostolicum* fut un germe de résurrection déposé dans une tombe déjà creusée bien avant ; elle eut, en outre, comme tous les actes de Clément XIII, un effet immédiat, fort important à cette époque malheureuse :

l'énergie du Souverain Pontife releva ou raffermit des courages exposés à faiblir. Fortifiés par ce grand exemple, les évêques se préparèrent à soutenir de plus rudes assauts. L'œil fixé sur le ciel, ils virent venir la tempête; ils surent quelle main l'envoyait, et elle ne les prit pas au dépourvu. Durant ces années d'extrême répit, déjà pleines de tourmentes et de sourds tonnerres, se formèrent les confesseurs et les martyrs dont la constance devait sauver la civilisation catholique.

La vigilance de Clément XIII ne se démentit pas un instant; il parut toujours debout sur ce faîte d'où son regard, embrassant l'univers, voyait partout les puissances humaines conjurées contre l'Église de Dieu. Tous les jours, et pour ainsi dire à chaque heure du jour, un nouvel ennemi se déclarait, un ancien ennemi se montrait plus impla-

cable. Il vit naître en Allemagne, sous la protection même du pouvoir épiscopal, la secte des Fébroniens, « cachant « sa perfidie sous le masque de la piété, « anéantissant l'autorité du Souverain « Pontife sous prétexte de ramener par « cette condescendance les hétérodoxes « à l'unité catholique ; condescendance « merveilleuse, en vertu de laquelle ce « ne sont pas les hérétiques qui se con- « vertissent, mais les catholiques qui « sont pervertis ! » (*Bullar.* II, 450.) Il vit l'Espagne, sur laquelle il avait compté, dépasser d'un seul coup le Portugal et la France ; Naples imiter l'Espagne avec des raffinements d'injure, entraînant Malte, où régnait un ordre religieux, et Parme, feudataire du Saint-Siége ; il vit Venise, sa patrie, suivre la même voie de rébellion et de défection ; il vit enfin la puissante maison de Bourbon, établie sur quatre

royaumes, prendre les armes contre son héroïque faiblesse, saisir Avignon, Bénévent, Ponté-Corvo, et prétendre ainsi le contraindre, lui Souverain Pontife, à faire des excuses à l'infant de Parme, qu'il avait repris en vertu de sa double autorité spirituelle et temporelle.

Ces cruautés ne l'abattirent point, ne le détachèrent point de la cause de la justice. Il continua de parler comme s'il eût été assuré de l'obéissance du monde. Son digne ministre, Torregiani, écrivait aux Nonces : « Les vio-
« lences ne l'empêcheront pas de rap-
« peler les rois ses fils à leur devoir. » Le philosophe Duclos témoigne de ce calme, qu'il ne pouvait comprendre. Il avait vu à Rome le cardinal Torregiani. « Quand il ne peut disconvenir
« des pertes que la Cour de Rome fait
« journellement de son autorité parmi

« les puissances catholiques, il répond : « *Nous avons la parole de Jésus-* « *Christ : l'Église est inébranlable.* » Duclos prenait en grande pitié ce fanatisme.

Clément XIII était dans sa soixante-seizième année, la onzième de son laborieux pontificat. Assurément, ces rois, les trois Bourbons en particulier, qui depuis onze ans le nourrissaient d'angoisses, pouvaient attendre sa mort ; ils préférèrent la hâter.

Au commencement de 1769 leurs ambassadeurs demandèrent la suppression de la Compagnie de Jésus au Pape qui avait publié la bulle *Apostolicum*. L'Espagnol porta le premier coup : Clément XIII lui exprima noblement sa surprise et sa douleur. L'Italien et le Français vinrent ensuite : il les congédia pour toute réponse. Le Mémoire remis par l'ambassadeur de Louis XV

se terminait ainsi : « Cette réquisition « doit être d'autant plus favorable- « ment accueillie par notre Saint-Père « le Pape qu'elle lui est faite par trois « monarques également éclairés et « *zélés* sur tout ce qui peut avoir rap- « port à la *prospérité de la religion*, « aux *intérêts de l'Église romaine*, à « la *gloire personnelle de Sa Sainteté* « et à la tranquillité de tous les États « chrétiens. »

De quel surcroît de dégoût une semblable hypocrisie ne dut-elle pas charger le cœur sincère du Pontife !

« Sa Sainteté, écrivait Torregiani, ne « peut s'expliquer comment les trois « cours ont le triste courage d'ajouter « à toutes les douleurs qui l'affli- « geaient une douleur nouvelle, sans « autre but que de tourmenter de plus « en plus son âme. » Et le cardinal Negroni disait aux ambassadeurs eux-

mêmes : *Cette dernière démarche ouvrira la tombe du Saint-Père.*

En effet, la semaine suivante, Clément XIII s'affaissa tout à coup, après une journée employée aux fonctions pontificales et à la prière. Il succomba comme ces héros qui ne comptent pas leurs blessures, et que la mort n'a la permission d'emporter que debout et couverts de leurs armes. C'était le soir du 22 février, fête de la Purification. Pour dernier acte pontifical Clément XIII avait béni et distribué les cierges, suivant le cérémonial de cette fête : beau symbole de la flamme sainte qui l'avait animé et qu'il transmettait en mourant, sans craindre que le monde eût assez de tempêtes pour l'éteindre ! Elle était venue jusqu'à lui à travers dix-sept siècles d'orages ; il l'a transmise à ses successeurs, au moment où les vents contraires allaient se dé-

chaîner avec plus de violences que jamais, et elle est encore la lumière du monde.

La grande figure de Clément XIII a pu communiquer des inspirations sublimes au génie efféminé de Canova. Sur le tombeau de l'illustre Pontife, chef-d'œuvre fâcheux à certains égards, il a représenté deux lions qui peignent bien ce doux et indomptable caractère. L'un verse ces larmes mâles et tendres que l'offense a le privilége d'arracher quelquefois à la bonté méconnue et au droit impuissant; l'autre, dans un calme auguste, attend sans ardeur et sans effroi la victoire ou la mort. C'est sous ce double aspect que les contemporains de Clément XIII l'ont contemplé, également étonnés de son énergie, de sa patience et de leur admiration. Ils ont dit que c'était un Pape du moyen âge, égaré dans le

siècle nouveau. En un sens ils se sont trompés : Clément XIII ne fut pas autre chose que le Pape de tous les temps, c'est-à-dire le gardien de la justice et de la vérité, usant, suivant sa sagesse inspirée de Dieu, des droits qui lui sont conférés pour les défendre. L'humble Pie VII, ce pauvre moine, sut résister à un adversaire non moins redoutable à lui seul que ne l'étaient en 1769 tous les princes de la maison de Bourbon. Et de nos jours, si menaçants encore malgré quelques embellies inespérées, Grégoire XVI et Pie IX, en présence des séditions et des révolutions, des sectes et des hérésies, des entreprises politiques et de l'incrédulité, sont des Papes du moyen âge. Leur foi est la même, ils parlent le même langage, ils tendent au même but; ils sont, comme eux, l'appui des évêques persécutés et l'obstacle devant lequel reculent, ou

s'arrêtent, ou dévient les ennemis de l'Église.

Nous allons voir si le Pape Clément XIV n'a pas eu ce commun caractère des Vicaires de Jésus-Christ.

III

Ainsi, le plan de la destruction des Jésuites était déjà formé entre les cours bourbonniennes sous Clément XIII. Au fond, elles sentaient que l'opinion était émue de leur tyrannie envers ces religieux. Si le Pape les frappait à son tour, elles se trouvaient jusqu'à un certain point justifiées. Du reste elles n'ignoraient point qu'il ne fallait pas songer à obtenir une pareille mesure, mais à l'*arracher*. Choiseul écrivait à d'Aubeterre : « Nous ne tirerons rien de Rome « sous ce pontificat : le ministre est « trop entêté et le Pape trop imbécile.

« Il faut se borner à faire les affaires « courantes avec une verge de fer, « pour l'opposer à la tête de même « métal qui gouverne le Saint-Siége. « Après ce Pape, nous verrons à en « avoir un qui convienne à la circons- « tance. »

L'histoire du Conclave qui donna un successeur à Clément XIII est trop mêlée et trop délicate pour la faire ici. Le P. de Ravignan l'expose avec la clarté qui règne dans tout son livre ; et, Dieu merci ! cette narration exacte montre que la part du mal fut de beaucoup inférieure à celle du bien. Certainement, les puissances, par leurs ambassadeurs et par les créatures qu'elles avaient jusque dans le sein du Sacré-Collége, multiplièrent les attentats contre les saintes règles du Conclave et contre la liberté de l'Église. Abusant d'une faveur anciennement

accordée pour le bien de la paix, elles donnèrent l'exclusion à tous les cardinaux qui paraissaient attachés ou simplement favorables aux Jésuites ; elles fatiguèrent les électeurs de leurs intrigues. Après tout, cependant, lorsque Ganganelli sortit du scrutin, elles se trouvèrent en face de l'inconnu.

On a parlé de marchés entamés, d'engagements pris. Oui, le roi d'Espagne, par l'entremise de son ambassadeur Azpurù, dont il fit ensuite un archevêque, osa bien essayer de mettre la tiare à prix ; mais les cardinaux des Couronnes eux-mêmes en rejetèrent la pensée comme imprudente et surtout comme infâme. Le Napolitain Orsini et le Français Bernis n'étaient pas du nombre des *zelanti*. Le premier écrivait au second : « Je persiste à maintenir ce « qui a été convenu : vous êtes arche- « vêque et moi je suis prêtre ; nous ne

« pouvons concourir à faire un Pape « simoniaque. » Quant au billet, en forme de consultation canonique, dans lequel le cardinal Ganganelli aurait dit que le Pape pouvait en conscience abolir la Compagnie de Jésus : premièrement , ce ne serait pas encore là un acte de simonie, puisque le Pape avait le droit de décréter cette suppression et qu'après tout la conscience pouvait lui en faire un devoir ; deuxièmement, non-seulement cette pièce grave n'est pas produite, mais, ce qui doit convaincre qu'elle n'a jamais existé, c'est qu'il n'en est jamais question dans les correspondances qu'échangeaient entre eux les agents des puissances, et où ils se disaient tout avec une si grossière familiarité. Lorsque leur astuce cherchait et trouvait les moyens les plus capables de contraindre le Saint-Père, ils ne font même pas allusion à celui-là,

qui eût été décisif. Ils ont attendu quatre ans, dans un véritable délire de haine et d'orgueil, le triomphe que le Pape leur refusait toujours. Eussent-ils accordé ce long délai à un complice, et le Pape eût-il pu et seulement voulu le prendre?

Ganganelli, bon prêtre et bon religieux, mais, à cause de son obscure origine et de sa petite condition, personnage fort peu important jusqu'au dernier jour du Conclave, était tout simplement du petit nombre des cardinaux que les Couronnes n'avaient pas jugé nécessaire d'exclure, soit qu'on le jugeât d'un caractère facile et incapable de résistance, soit qu'il eût paru trouver la résistance moins nécessaire, soit parce que, enfin, les Couronnes ne pouvaient pas exclure tout le monde. En effet, dans les limites où elles avaient restreint le choix des élec-

teurs, il ne restait plus guère, après Ganganelli, que des hommes à qui la majeure et la meilleure partie des cardinaux n'aurait jamais voulu donner sa voix. Ganganelli fut élu à l'unanimité.

La situation était depuis longtemps si compliquée et si périlleuse pour toute l'Eglise qu'un esprit droit et pieux pouvait mettre en balance jusqu'aux intérêts stricts de la justice et admettre l'idée d'une transaction sur des bases qu'il aurait lui-même autrefois rejetées. Les caractères propres à ces transactions extrêmes apparaissent dans toutes les grandes crises. Ils se flattent qu'ils pourront arranger tout, en obtenant quelque chose de tout le monde : illusion d'ailleurs si naturelle qu'un moment vient toujours où les partis les plus contraires leur mettent avec empressement les affaires en

main. Les *zelanti*, formés à l'école austère de Clément XIII, et qui voulaient tout refuser aux Couronnes, les hommes de parti qui voulaient leur céder tout, les politiques qui croyaient nécessaire de leur livrer quelque chose, tombèrent d'accord sur le nom de Ganganelli, à qui personne, jusqu'aux derniers jours du Conclave, n'avait songé sérieusement. Seul le bienheureux Paul de la Croix, ami de Ganganelli, avait prophétisé que tel serait le résultat du Conclave.

Ganganelli était bon, savant, de mœurs pures, mais irrésolu, et peut-être craintif. La pression des puissances se fit bientôt sentir d'une façon blessante. S'il avait espéré de faciles accommodements, à peine lui laissa-t-on quelques heures d'illusion. Les félicitations des souverains à l'occasion de son avénement contenaient déjà

des menaces. Les ambassadeurs eurent ordre de pousser activement l'affaire de l'abolition. Choiseul, qui prétendait garder les convenances envers le Saint-Père, voulait qu'on lui donnât deux mois. C'était un cardinal, Bernis, qu'il avait chargé de poursuivre cette entreprise comme ambassadeur. « Votre « Eminence, lui écrivait-il, sollicitera « le succès de sa démarche avec le « zèle, l'activité, la force et le liant « dont elle est capable; mais je la pré- « viens que, le terme passé, on ne « pourra empêcher les souverains de « la maison de Bourbon de *rompre* « *cette communication avec* un Pape « qui nous amuse ou *qui nous est inu-* « *tile*. »

Pour Choiseul, le principal mobile de cette passion, la cause de cette insistance implacable n'était autre que la vanité. Il écrivait encore à Bernis :

« *Je ne sais s'il a été bien fait de ren*
« *voyer les Jésuites de France et d'Es-*
« *pagne ;* je crois qu'il a été *encore*
« *plus mal fait*, ces moines renvoyés,
« de faire à Rome une démarche d'é-
« clat pour obtenir la suppression de
« l'Ordre. Elle est faite. Il se trouve
« que les rois de France, d'Espagne et
« de Naples, sont en guerre ouverte
« contre les Jésuites et leurs partisans.
« Seront-ils supprimés ? ne le seront-
« ils pas ? Les rois l'emporteront-ils ?
« Les Jésuites auront-ils la victoire ?
« *En vérité, l'on ne peut pas voir ce*
« *tableau sans en sentir l'indécence*,
« et, si j'étais ambassadeur à Rome,
« je serais honteux de voir le Père
« Ricci l'antagoniste de mon maître ! »

Ainsi parlait ce fier ministre, prêt à supporter bientôt si philosophiquement *l'indécence* de voir les rois du Nord se partager la Pologne au nez de *son*

maître, détenteur d'Avignon. Bernis, deux fois prince de l'Église, répondait du même style :

« Je pars du point où nous sommes. « Il faut que les rois de France et « d'Espagne gagnent la bataille qu'ils « ont engagée avec le général des Jé-« suites. C'est le Pape seul qui peut la « faire gagner; il s'agit de l'y déter-« miner. Il est évêque, il doit suivre « les formes canoniques, ménager le « clergé et sa propre réputation. Il « est prince temporel, et il est obligé « à beaucoup de ménagements envers « la cour de Vienne et de Turin, ainsi « qu'envers la Pologne. Cela demande « du temps. »

Du temps, Bernis en aurait volontiers donné. Il était plus frivole que méchant, il ne haïssait pas les Jésuites, il aimait presque le Pape, dont les angoisses le touchaient; mais sa vanité de

négociateur, aiguillonnée par les sarcasmes de Choiseul et la passion des Espagnols, lui faisait oublier aisément la justice et la pitié. Par les sentiments affectueux que lui inspirait le Pape il devint à la fois son persécuteur le plus habile et son plus dangereux conseiller. Il suggéra contre les Jésuites des mesures, des sévérités, des avanies qui avaient le double but d'amuser les cours et d'éteindre la Compagnie en détail, sans la frapper de ce coup suprême devant lequel il voyait que la conscience du Pape reculerait longtemps, peut-être toujours. Il conduisit ainsi assez promptement le Saint-Père à une démarche qui le lia d'une manière à peu près irrévocable.

Le nonce apostolique à Paris avait mandé au cardinal secrétaire d'État qu'il était à craindre que Charles III, si l'on tardait encore, ne prît quelque

résolution extrême et même que son esprit n'en fût dérangé. Profitant de l'accablement que cet avis devait produire, Bernis pressa le Pape d'écrire au roi d'Espagne pour lui donner enfin l'assurance qu'il aurait satisfaction. Le Pontife, affligé et alarmé, suivit ce périlleux conseil. Il promit au roi de lui soumettre *avant peu* un plan pour *l'extinction absolue de la Société*. Cette lettre, dure pour les Jésuites d'Espagne, est écrite de la propre main de Clément XIV, le 30 avril 1769, septième mois de son avénement. Bernis chante victoire.

« La question n'est pas de savoir, dit-il, si le Pape ne désirerait pas d'éviter la suppression des Jésuites, mais si, d'après les promesses formelles qu'il a faites au roi d'Espagne, il peut se dispenser de les exécuter. Cette lettre que je lui ai fait

écrire le lie d'une manière si forte qu'à moins que la cour d'Espagne ne changeât de sentiment le Pape est forcé d'achever l'ouvrage. Il n'y a que sur le temps qu'il puisse gagner quelque chose, mais les retardements sont eux-mêmes limités. Sa Sainteté est trop éclairée pour ne pas sentir que, si le roi d'Espagne faisait imprimer la lettre qu'elle lui a écrite, elle serait déshonorée si elle refusait de tenir sa parole, et de supprimer une Société de la destruction de laquelle elle a promis de communiquer le plan, et dont elle regarde les membres comme dangereux, inquiets et brouillons. »

Telle était, en effet, la situation. Néanmoins, même dans cette situation quasi-désespérée, Clément XIV crut encore qu'il pourrait, sinon sauver la Compagnie, du moins s'épargner le

chagrin de la détruire. Tous les documents en rendent témoignage; la conduite du Pape le prouve encore mieux. Malade, dévoré d'inquiétudes, tourmenté le jour par les agents des puissances, la nuit par ses propres pensées, entouré d'intrigues, effrayé même sur sa vie, il lutta trois ans.

« Le Pape prenait tous les tons, dit M. de Saint-Priest, pour se concilier les Bourbons sans s'associer à la vengeance qu'ils voulaient tirer des Jésuites. Tantôt il insistait sur la dignité du Souverain Pontife, qui ne peut, qui ne doit jamais céder à la force; tantôt il alléguait la nécessité de réflexions profondes avant d'en venir à des mesures de cette importance. Enfermé avec des canonistes consommés, il compulsait les livres, les Mémoires relatifs à la Société; il faisait même venir d'Espagne, pour gagner du temps, les correspon-

dances de Philippe II avec Sixte-Quint. Puis, après avoir épuisé tous les moyens de ce genre, il se perdait dans un labyrinthe de motifs frivoles. Il feignait de craindre le ressentiment de Marie-Thérèse et d'autres princes catholiques; il en appelait même à des gouvernements séparés de l'Église romaine, à la Prusse, à la Russie; enfin il promettait de chasser les Jésuites après avoir obtenu le consentement de toutes les cours sans exception. Ce procédé d'une longueur extrême, d'une difficulté inouïe, souriait à sa faiblesse, parce qu'il espérait se sauver à travers ces mêmes longueurs, ces mêmes difficultés. Son embarras lui suggérait d'autres expédients également inacceptables. Il promettait de ne point donner de successeur à Ricci, de ne plus admettre de novices. Il parlait même d'assembler un concile pour se dé-

charger sur lui du soin de juger cette haute question. »

En reproduisant ce tableau d'une vérité saisissante, je n'ai pas besoin de protester contre les expressions de l'historien, qui n'a de respect ni pour la plus haute dignité ni pour la plus haute infortune. Là où il parle de la faiblesse du Pape, je ne vois que les tourments d'une âme juste, impuissante à prendre aucun parti qui la satisfasse. Contenter les puissances était facile : il ne fallait qu'un mot ; le Pape avait pleinement le droit de le prononcer. Rompre avec elles, échapper à leurs embûches, les abandonner à leur passion, il ne fallait qu'un mot encore. Mais ces rois étaient sur une pente terrible, résolus au schisme, les patriarches nationaux déjà désignés. La conscience, qui réclamait en faveur des Jésuites, protestait donc aussi con-

tre une rupture avec les princes. Ceux qui accusent la faiblesse de Clément XIV ne se mettent pas à sa place, ne voient pas la situation comme elle lui apparaissait; et qui prétendra la connaître mieux que lui? Fallait-il risquer cette éventualité formidable du schisme, s'accomplissant par une défection générale ou par une persécution qui mettrait toute l'Europe en feu et toute l'Église en sang? Voilà le problème dont la conscience de Clément XIV était sans relâche torturée. Que ceux qui n'ont jamais hésité sur de moindres objets condamnent ses irrésolutions!

Le Pape tardait toujours; il essayait toujours de gagner du temps, d'apaiser par de demi-satisfactions la haine des princes contre les Jésuites. On les chassait de Bologne, on leur enlevait le séminaire romain, on les expulsait de leur collége de Frascati. Tout conten-

tait Bernis, rien ne contentait l'Espagne. « Tout ceci, disait Moñino, am-
« bassadeur de Charles III, n'est pas
« l'œuvre de notre cour, et notre roi n'y
« a aucune part. Il ne prend aucun
« plaisir à voir couper seulement les
« branches ; il veut qu'on porte à la
« racine un coup décisif, déjà désigné,
« déjà promis... C'est *en vain que l'on*
« *tourmente ces pauvres gens.* Une
« seule parole suffit : l'ABOLITION. »
Ce Moñino, plus tard comte de Florida-Blanca, avait été envoyé pour mettre à tout prix un terme aux lenteurs de Clément XIV. Sous des dehors modérés et religieux il était ferme dans ses desseins et dans son orgueil jusqu'à une sorte de férocité. Il effrayait le Pape ; Bernis lui-même en avait peur. Il écrivait à Paris : « M. Mo-
« ñino aime la religion et l'Église, il a
« de la vénération pour le Pape, mais

« il préfère à toutes choses l'honneur « de sa cour et le sien propre. » Or l'honneur de M. Moñino était que les Jésuites fussent détruits, puisque sa cour l'avait envoyé pour cela. Il disait à Bernis, et Bernis allait le redire au Souverain Pontife, que dans le cas d'un refus il y aurait danger d'une rupture éclatante avec le Saint-Siége ou d'une rupture tacite encore plus dangereuse. Sans cesse il obsédait le Pape, de plus en plus souffrant et épouvanté. Il rejetait avec hauteur tout ce qui n'était pas la suppression immédiate. Il osa un jour lui dire que la restitution d'Avignon et de Bénévent serait le prix du bref d'abolition. Clément répondit qu'un Pape gouvernait les âmes et n'en trafiquait pas. Rentré dans ses appartements, sa douleur s'échappa en sanglots, et il s'écria : *Dieu le pardonne au Roi Catholique !*

Bernis, attristé enfin des persécutions dont il ne cessait de se rendre le complice, avait écrit à sa cour : « Je « connais la sensibilité du Pape ; si l'on « usait envers lui de menaces ou d'une « sorte de violence, il n'y résisterait « pas longtemps, et nous perdrions le « meilleur des Pontifes sans savoir par « qui le remplacer dignement. » Clément disait lui-même : *Cette affaire me donnera la mort.* On rapporte qu'un jour, demandant presque grâce à Moñino, il lui montra sur ses bras amaigris les traces d'une humeur qui, dans la fièvre où ces angoisses l'entretenaient, se jetait sur tout le corps et menaçait sa vie.... Mais l'*honneur* des cours bourboniennes !

Un dernier point d'appui restait au Pape : Marie-Thérèse ne reconnaissait pas aux Jésuites de ses États cet esprit turbulent dont on les accusait partout ;

au contraire, comme catholique, elle admirait leurs vertus ; comme reine, elle appréciait leurs services dans l'enseignement, dans l'exercice du saint ministère et dans les missions parmi les protestants et les Grecs schismatiques de Hongrie et de Transylvanie. Ils venaient de convertir près de sept mille familles sociniennes du pays de Sikelva, qui s'étaient réunies à l'Église avec leurs ministres. Clément XIV, un peu consolé par cette conquête, apprit tout à coup que Marie-Thérèse consentait à la suppression de l'Ordre, en se réservant de disposer, comme elle l'entendrait, des biens qu'il possédait dans ses États.

Les dernières espérances du Pape s'éteignirent alors. Il n'avait plus d'appui, plus de recours, plus de prétextes à invoquer, plus de délais à demander, plus rien à attendre d'aucune résistance

quelconque, d'aucune prière. Le combat n'était plus possible, il fallait prendre un parti : ou céder à ces orgueilleux impitoyables, ou les exaspérer irrémédiablement par un refus qui certainement ne sauverait pas les Jésuites, et qui, non moins certainement, bouleverserait toute l'Église dans tout l'univers, depuis le centre de l'Europe jusqu'aux missions les plus reculées. Inutile de chercher quels projets traversèrent l'esprit, quels doutes terribles désolèrent l'âme du Pontife. Le célèbre Bref *Dominus ac Redemptor*, qui accordait aux princes l'*abolition* de la Compagnie de Jésus, mais non pas sa *condamnation*, fut signé, publié, exécuté dans les États Romains. Le Bref est daté du 13 juillet 1773 ; la signification aux Jésuites eut lieu le 16 août. Un an après, le Pape mourut, sans avoir vu la tranquillité s'établir dans l'Église, sans avoir pu la

conquérir pour lui-même. Songeant à ce grand sacrifice, peut-être inutile, il disait, il se répétait : Leur violence m'y a contraint, c'est leur violence qui a tout fait : *Compulsus feci! compulsus feci!*

Ne l'accusons pas d'avoir cédé à cette violence. Depuis les premières agressions de Pombal jusqu'à la signature du Bref, la Papauté avait résisté seize ans. Durant cette période, toutes les voies ont été essayées, tous les moyens ont été épuisés : la situation, loin de s'améliorer, a empiré tous les jours. Clément XIII et Clément XIV ont parlé successivement à la conscience, à la foi, à la raison des souverains ; ils ont essayé de parler à leur cœur : tout a été inutile. Les souverains ont répondu par des hommes tels que Pombal, Choiseul, d'Aranda, Tanucci ; ils ont employé dans les négociations des di-

plomates comme d'Aubeterre, qui était un brutal soldat, des chrétiens comme Azpurù, des légistes comme Moñino, des prêtres comme Bernis! *Pauvre Pape!* s'écria saint Alphonse de Liguori en apprenant la douloureuse nouvelle, *pauvre Pape! que pouvait-il faire?* Ce saint avait applaudi à la résistance de Clément XIII, il s'inclina devant la décision de Clément XIV. *Povero Papa! che poteva fare?* Et, après un moment: *Volonté du Pape*, ajouta-t-il, *volonté de Dieu!* Et il s'imposa un inviolable silence.

Sans doute aujourd'hui on serait tenté de désirer que Clément XIV, en refusant aux vœux des souverains la condamnation de la Compagnie de Jésus qu'il abolissait, ne leur eût pas donné la joie de parler des Jésuites avec une dureté peu conforme à son caractère et à leur infortune. Pie IV, dit-on,

a exprimé l'opinion qu'il aurait fallu se borner à les dissoudre, en disant simplement que c'était pour satisfaire les Couronnes et sans entrer dans aucune autre considération. Mais avons-nous assisté aux longs conseils que le Pape tint avec sa conscience devant Dieu ? Il faut se rappeler que le Bref parut trop doux encore à ces cours orgueilleuses, qu'elles trouvèrent bientôt que les Jésuites avaient été ménagés, qu'elles reprochèrent au Pape de ne les avoir pas flétris. Par ces raisons le Bref ne fut pas reçu en France. Le Pape n'ignorait point qu'il en serait ainsi. Le même esprit qui lui fit prendre en gémissant la responsabilité de la dissolution, plutôt que de laisser peser sur l'Église cette cruelle affaire en la léguant à son successeur, put le décider encore à affliger la Compagnie de Jésus par des sévérités apparentes, mais qui pourtant

n'avaient rien de positif, et qui empêchaient les souverains de songer désormais à demander davantage.

Volonté du Pape, volonté de Dieu. Le temps a démontré, en somme, combien cette mesure litigieuse avait été sage. Inclinons-nous devant ce que nous ne pouvons comprendre plutôt que de nous exposer à juger témérairement. Ne reprochons ni à Clément XIII d'avoir trop résisté, ni à Clément XIV d'avoir trop cédé. Tous deux se sont gouvernés par un sincère désir du bien dans une situation qui n'était pas la même pour l'un et pour l'autre. Clément XIII dut soutenir le combat, Clément XIV dut signer la capitulation et donner ses fils en otage. Si l'on blâme l'un ou l'autre, on peut blâmer dans toutes les occasions tous les combats, toutes les résistances et toutes les transactions.

IV

Les Jésuites s'honorèrent par leur prompte et héroïque obéissance. Il semble que chacun d'eux ait prononcé les paroles de saint Liguori. Tels ils avaient été depuis le commencement. Dans ce long combat livré contre eux et pour eux, on ne les vit point paraître ; ils attendirent en silence, ils moururent en silence. On a peu compris la majesté de cette attitude. Suivant M. Albert de Broglie, « leur médiocrité durant la crise les rend aussi peu dignes d'intérêt qu'ils étaient peu dignes de haine ; ils ne firent point pa-

raître de grands talents. » Assurément la Compagnie de Jésus ne pouvait pas montrer un seul homme comparable à Pombal, à Voltaire, à Choiseul, aux autres grands hommes et gens d'esprit de cette époque ; mais les Jésuites avaient de bons maîtres dans toutes leurs écoles, des apôtres dans toutes leurs missions, des martyrs dans tous les cachots, et la persécution, de quelque manière qu'elle s'y prît, parmi vingt mille Jésuites ne parvint pas à rencontrer vingt apostats. Je trouve à cela une certaine grandeur. S'ils avaient voulu se défendre, ils l'auraient pu ; il y en avait bien quelques-uns, sur vingt mille, capables d'écrire, de parler, de se faire entendre : ils préférèrent imiter leur Maître, qui ne se préoccupa point de montrer « de grands talents » devant ses juges : *Jesus autem tacebat.* Le P. Ricci représente la Compagnie

tout entière, et je ne sais pas ce que l'on pourrait désirer de plus à sa taille. C'est être assez grand d'être persécuté sans raison, captif sans jugement, de subir tout sans se plaindre, et de n'ouvrir la bouche qu'en présence de la mort, pour laisser une protestation d'innocence et une parole de pardon. Les grands orateurs, les grands écrivains, qui auraient rempli le monde entier de leurs gémissements et de leurs anathèmes, eussent été beaucoup moins grands et beaucoup moins éloquents.

Quelques Jésuites cependant élevèrent la voix ; ce fut pour justifier le Souverain Pontife, en établissant son droit de dissoudre la Compagnie de Jésus et les motifs auxquels il avait cédé. « Nous avons été, disait l'un d'eux, je-« tés dans la mer quand il n'y avait « plus aucun moyen d'échapper à la

« tempête. Ah! si l'union de l'Église « ne pouvait être établie que par l'ef- « fusion de notre sang, nous devrions « bénir la main qui nous sacrifierait. « Je ne crains pas de l'avancer au nom « de tous : nous irions avec joie au-de- « vant de la mort, et quiconque des ci- « devant Jésuites a pensé, parlé, écrit « autrement, n'avait que le nom et l'ha- « bit de la Société, et rien de son es- « prit. »

Ce sentiment unanime des Jésuites au dix-huitième siècle a inspiré le livre du P. de Ravignan. Il l'a écrit avec un égal respect pour la vérité et pour les Papes, *qui n'ont besoin que de la vérité.*

Ajoutons que, pour les Jésuites de nos jours, ce n'est plus un mérite de comprendre les motifs impérieux qui ont dicté le Bref de suppression et d'honorer le Pape qui l'a rendu. Cette tragi-

que histoire a été suivie d'un épilogue qui l'éclaire singulièrement. Le Bref, conçu de manière à frapper la Compagnie de Jésus sans la condamner, exécuté de manière à l'abattre, je dirais volontiers à la *démonter*, sans la détruire, ne l'a-t-il pas, en définitive, véritablement sauvée ? Malgré des duretés d'expression peut-être nécessaires, il lui a conservé l'honneur; malgré des rigueurs d'exécution inévitables, il lui a laissé une existence réelle, en sorte qu'elle était par le fait plutôt exilée qu'abolie. Ainsi la Compagnie de Jésus est restée tout à la fois absente et présente : assez abattue pour donner à ses persécuteurs le temps de l'oublier ou de disparaître eux-mêmes, assez vivante pour espérer de reprendre un jour toute sa vie.

Elle a revécu en effet, seule, ou à peu près, de toutes les puissances qui

s'étaient liguées contre elle. Les hommes avaient paru au tribunal de Dieu, les empires avaient subi la Révolution ; mais tous les Jésuites de 1773 n'étaient pas morts lorsque le Pape Pie VII rétablit la Compagnie de Jésus en Russie le 7 mars 1801, dans le royaume de Naples le 3 juillet 1804, dans tout l'univers le 7 août 1814. Il en restait de toutes les nations, Italiens, Espagnols, Portugais, Français, Allemands, qui vinrent de toutes parts, après une dispersion si longue, reprendre la règle et l'habit qu'ils pleuraient. Si les Jésuites furent persécutés quoique innocents, quelle réparation fut jamais plus complète? Un Pape les avait abolis pour la tranquillité de l'Église; pour le bien de l'Église un autre les rétablit. Ils avaient été chassés de France, de Portugal, d'Espagne, de Naples, comme séditieux et ennemis de l'autorité; ils y reviennent

tels qu'ils étaient, parce que, dit le protestant Jean de Muller, « on avait « senti qu'un rempart commun de « toute autorité était tombé avec eux » et que toute autorité sentait le besoin de le reconstruire. En Espagne, un décret du conseil de Castille anéantit les procédures de Charles III; en France, la raison publique fait justice de la passion des Parlements; en Portugal, terre de leurs martyrs, les Jésuites trouvent sur deux tréteaux, dans une chapelle en ruines, un cadavre qui depuis plus de cinquante ans attendait la sépulture : c'était ce qui restait de Pombal, mort exilé de la cour, exécré du peuple et rongé de lèpre. Personne n'avait voulu le déposer en terre chrétienne : un Jésuite offrit le Saint Sacrifice pour le repos de l'âme de Pombal, *le corps présent*, et lui donna une tombe.

LE POUVOIR

TEMPOREL

DES PAPES

M. Guéroult, rédacteur en chef de *la Presse*, d'accord avec plusieurs de ses amis, demande la suppression du gouvernement temporel du Pape. C'est bien naturel de sa part. Les raisons sur lesquelles il s'appuie pour cette petite réforme ne sont pas neuves, M. Mazzini, après beaucoup d'autres, les a données, lors du dernier triumvirat romain, ce fait brillant de l'histoire des « penseurs » modernes. Même dans la bouche et dans la main de M. Mazzini, ces raisons, qui n'étaient

plus neuves, n'ont pas davantage paru fortes. M. Mazzini voulait « affranchir » Rome, et il était lui-même l'affranchisseur. Rome n'a pas encore oublié ce qu'elle y gagna. Les amis de M. Guéroult éprouvent le besoin d'affranchir le monde en même temps que Rome; mais ce plan plus vaste n'a pas, jusqu'à présent, conforté les esprits, ou anéanti les inconvénients et les difficultés visibles de l'opération.

Assurément tous les révolutionnaires seraient enchantés de déposer le Pape, pour punir le Pape d'avoir, comme ils le disent, déposé les rois. Le malheur est que les rois ne paraissent pas plus disposés à se laisser venger par les révolutionnaires que les peuples eux-mêmes ne semblent soucieux de confier à ces mêmes personnages le soin de les venger des rois. L'opinion publique des peuples, très-clairement manifestée

en ce siècle, est qu'ils ont le droit d'être gouvernés. On les a vus généralement faire d'assez grands sacrifices de sang, d'argent, d'amour-propre, pour rester en possession de ce droit-là. Les révolutionnaires n'y contestent point. Oh! non! ils sont même tout prêts à fournir les peuples de gouvernements Mais les peuples veulent des rois, pour être sûrs de n'avoir pas tant de maîtres et de les avoir plus décents et moins affamés.

Le peuple romain, malgré tout ce que l'on a tenté pour lui faire honte d'obéir au plus grand des rois et au plus doux des maîtres, — si l'on peut appeler de ces noms de roi et de maître celui qui, en réalité, n'est qu'un pasteur ; — le peuple romain, abusé par les mensonges des séditieux, et, enfin, tombé en leur puissance, n'a pas eu un autre sentiment que le sentiment

général des peuples. A peine *affranchi*, il a redemandé le Pape. Ainsi faisaient toutes les nations avec une grande anxiété. Le Pape n'étant plus sur son trône, il semblait que le monde, privé de paratonnerre dans le fort de l'orage, restait abandonné aux caprices de la foudre.

Et de leur côté les rois, très-disposés à rester rois, ont compris que le gouvernement temporel du Pape est la garantie des couronnes ; ce qui leur fera tolérer que ce gouvernement temporel demeure en même temps la garantie des libertés.

Devant cet accord des peuples et des rois, il ne paraît pas que les écrivains révolutionnaires soient près de leur but, d'affranchir le monde en lui ôtant du front la tiare, qui est la couronne plus que royale de l'humanité régénérée. On pourrait donc les laisser s'é-

vertuer contre le gouvernement temporel du Pape : ils n'auront pas de si tôt rongé cette lime.

C'est sans doute un pitoyable et même un dangereux spectacle ! Il n'est pas bon que des sophistes lentement gonflés de tous les venins de l'incrédulité puissent ainsi quotidiennement endoctriner un peuple dont les révolutions ont affaibli le sens moral et le bon sens. Cela n'est pas bon surtout pour la puissance séculière, à qui il n'a pas été dit : *Non prævalebunt.* Cependant, comme c'est une des lois et une des disgrâces de la vie humaine de voir de telles choses et de rencontrer partout au pied des arbres le ver qui les ronge, il en faudrait prendre philosophiquement son parti.

Mais il nous semble que, dans cette question si simple, un bon nombre d'esprits sans malice se mettent à la torture pour raisonner de travers, et

qu'un rien les ramènerait au droit sens. C'est pourquoi nous recueillerons à leur usage, et, Dieu le veuille! à leur profit, quelques observations sur la puissance temporelle du Souverain Pontife. Ils verront combien ils sont déraisonnables d'en vouloir la suppression. 1° Ils n'y réussiront pas, car cette institution est ancienne et solide, et d'un granit où se sont abîmés sans résultat beaucoup de pauvres petits ongles. 2° Elle est trop utile à l'Église pour que Dieu ne continue pas d'employer en sa faveur la puissance qui l'a fondée et conservée. 3° L'humanité en a si grand besoin que, si nos révolutionnaires parvenaient, chose invraisemblable, à l'ébranler tant soit peu, leurs neveux eux-mêmes s'emploieraient à réparer les dégâts.

I

Jésus-Christ possédera le monde, parce que Dieu Lui a donné le monde. Il s'en emparera suivant son droit, à sa manière, par une lente conquête, comme Il s'est emparé de tout ce qu'Il possède déjà. Nous disons lente, non pour Lui, mais pour nous, qui attendons péniblement son jour. Lui, Il a le temps, et toute la durée du temps n'est qu'un éclair dans son éternité.

Mais ce n'est pas en Dieu, c'est en homme qu'Il veut faire cette conquête, afin de prouver par sa lenteur combien peu de chose est l'homme, et par sa

13.

victoire, toujours jugée impossible, quelle est la grandeur de l'homme dans la main de Dieu.

Afin de témoigner tout de suite cette grandeur et cette puissance, Il a voulu d'abord s'emparer de Rome, qui était ce que la terre connaissait de plus puissant et de plus grand. Celui donc qu'Il avait institué pour être son Vicaire, en lui promettant d'être avec lui jusqu'à la fin; Pierre, l'un de ces artisans durs et grossiers qui se disaient eux-mêmes la balayure du monde, descendit du Calvaire à Rome, capitale de l'univers, et en prit possession, inaugurant cet ordre de miracles plus grands que ceux mêmes que Jésus avait faits. Il prit possession de Rome, gage de la possession du monde, et son entrée dans la ville éternelle fut la mainmise de Jésus-Christ sur l'héritage qui Lui avait été donné.

Voilà l'œuvre de Dieu; voici main-

tenant l'œuvre de l'homme, mêlée de grandeur et de misère.

Le premier arbre que Pierre planta dans son domaine fut la Croix, sur laquelle il se fit attacher la tête en bas, comme pour être plus près des catacombes où allaient s'enfoncer les racines de sa réelle et impérissable souveraineté! A côté du gibet de Pierre le sang de Paul coula; et ainsi, durant trois siècles, plantèrent et arrosèrent ces nouveaux souverains, fécondant de leur propre sang cette Rome qui leur était donnée, l'arrosant de leur sang et de leurs sueurs avec plus d'abondance encore que ses anciens maîtres ne l'avaient arrosée du sang et des larmes des peuples vaincus.

Enfin les catacombes se trouvèrent pleines, assez pleines pour enrichir d'ossements sacrés tous les autels qui seraient plus tard élevés dans le monde,

et la mystérieuse royauté de l'Apôtre commença de paraître au jour. Les empereurs quittèrent Rome; ils portèrent à Byzance le siége de l'empire, avec ce vain titre de souverains pontifes, pontificat des dieux reniés, et ils laissèrent l'Évêque de Rome seul debout sur le Vatican, en présence du Capitole vide, à côté du sénat qui n'était plus qu'une ombre. Des siècles s'écoulèrent encore et la ville n'avait en réalité d'autre chef que ce prêtre; car, s'il s'y trouvait encore quelques lettrés et quelques sénateurs attachés au culte des idoles, il n'y existait pas d'autre peuple que le peuple chrétien et pas d'autres lieux d'asile que les églises.

Un jour, après Alaric adouci, après Attila épouvanté, parut Totila, roi des Goths, qui emmena le sénat captif et laissa la ville déserte. Bélisaire accou-

rut, ramenant une dernière fois les aigles romaines, et la trompette sonna du Capitole, dans cette solitude qui effrayait le général victorieux. Ni les cohortes, ni le sénat, ni le peuple romain ne reparurent ; les statues brisées ne remontèrent point sur leurs piédestaux, les arcs de triomphe ne furent point relevés : il ne restait rien dans Rome de ce qui avait été Rome.

Mais le principe de vie que Pierre y avait apporté survécut au passage de Totila, comme il avait survécu à la puissance de Claude et de Néron. L'Évêque de Rome revint à Rome, où le sénat ne revint jamais ; il y ramena le peuple chrétien, et, au siècle suivant, le Pape saint Grégoire Ier pouvait déjà écrire : « Le Pasteur de Rome est ac- « cablé de tant d'affaires extérieures « qu'il ne sait plus s'il est évêque ou « roi. »

Quand plus tard, à l'approche des jours de Pépin et de Charlemagne, cette royauté de fait et de droit prit son véritable nom ; quand les Papes, pour sauver l'Italie et maintenir la civilisation dans le monde, durent enfin retirer aux lâches empereurs de Byzance cette partie de l'empire qu'eux seuls leur conservaient depuis longtemps, il y avait des siècles que Rome n'était plus gouvernée, protégée, repeuplée, rebâtie, nourrie que par ses Évêques.

Ce fut, à vrai dire, Léon l'Isaurien, par son fanatisme pour l'hérésie des Iconoclastes, qui mit la couronne temporelle sur le front des Papes, en soulevant la tempête qui sépara définitivement de Byzance les dernières possessions de l'empire en Italie. Léon l'Isaurien était sot et avare. Il y a toujours ou de l'ineptie ou quelque grand vice

dans ces princes qui rompent avec l'Église, et souvent ces deux choses y sont à la fois. L'empereur avait fait briser à Constantinople les images du Sauveur ; les peuples d'Italie brisèrent ses images, sans s'effrayer des lauriers qui les couronnaient. Averti par le Pape, il le menace de le faire venir à Constantinople, chargé de chaînes. Prenez garde aux peuples ! lui dit encore le Pape. Mais Léon ne savait pas ce que c'est qu'un Pontife.

Les empereurs byzantins étaient parvenus à se donner une de ces Églises nationales, si chères aux docteurs qui veulent une religion pour *le peuple*. Gibbon, quoique l'un des plus grands entre eux, dompté par sa conscience d'historien, fait voir la différence du Pontife et du fonctionnaire. « Tandis, dit-il, que le patriarche de Constantinople, esclave, passait alternativement, suivant le ca-

price de son maître, d'un couvent au siége patriarcal, du siége patriarcal dans un couvent, le génie et l'indépendance des Papes étaient excités par le fait même de leur position éloignée et dangereuse au milieu des barbares de l'Occident. »

Gibbon est un philosophe et un hérétique, et la philosophie et l'hérésie sont deux bandeaux. Nous avons dit, en répondant à M. de Sacy, ce que c'était que le *génie* des Papes et où se trouvait la force de leur *indépendance*.

Gibbon continue et parle vrai, sans parler plus juste : « Leur élec-
« tion populaire les rendait chers
« aux Romains; la misère publique et
« privée trouvait un soulagement dans
« leurs amples revenus, et la faiblesse
« ou la négligence des empereurs les
« forçait de veiller constamment dans
« la paix et dans la guerre à la sûreté

« matérielle de Rome. Au milieu des « calamités de toute espèce, l'Évêque « revêtait *insensiblement* les *vertus* et « la *magnanimité* du prince, et tous, « Italiens, Grecs ou Syriens, prenaient « le même caractère, adoptaient la « même politique en montant sur la « chaire de saint Pierre. C'est ainsi « que Rome, après la perte de ses lé- « gions et de ses provinces, retrouva « sa suprématie dans le *génie* et la « *fortune* de ses Pontifes. »

Que de précautions pour constater les faits et les interpréter en dehors du miracle de la foi et de l'assistance divine! Gibbon, décrivant les temps affreux au milieu desquels s'accomplit ce prodige qu'il explique sans le comprendre, s'exprime ainsi : « L'influence de la religion « pouvait seule suppléer au défaut de « lois; le tumulte et la violence des « assemblées où se débattaient égale-

« ment les affaires particulières, et les « négociations du dehors ne pouvaient « être tempérées que par l'autorité du « Pontife. Ses aumônes, ses prédica- « tions, sa *correspondance* avec les rois « et les prélats de l'Occident, les ser- « vices qu'il avait rendus si récemment, « la gratitude et le serment des Ro- « mains devaient les accoutumer à le « considérer comme le premier ma- « gistrat ou le prince de leur cité. « Malgré leur humilité toute chré- « tienne, on donnait déjà aux Papes le « titre de *Dominus* ou seigneur, et « leur profil avec leur inscription se « voit sur les monnaies de cette épo- « que. *Leur domination temporelle se « trouve ainsi fondée sur mille années « de respect*, et leur plus beau titre à « la souveraineté est le libre choix d'un « peuple qu'ils *délivrèrent de l'escla- « vage.* »

Après cet aveu d'un hérétique, écoutons la parole émue d'un évêque : « Rome est l'œuvre de l'amour, de l'in- « telligence, du dévouement des Souve- « rains Pontifes. Ils l'ont pétrie avec « leurs larmes et leur sang ; ils l'ont « parée des couleurs célestes ; elle est à « eux. Pères, artistes sublimes, nobles « défenseurs, ils ont tous les titres, « ils ont tous les droits (1). »

Ainsi s'est formé le gouvernement temporel des Papes. Aucun gouvernement jamais n'est sorti si profondément, si légitimement et si lentement de la nature des choses. Sans aucun emploi de la force matérielle, et lorsqu'il la voyait au contraire de toutes parts brutalement conjurée contre

(1) Mgr Berteaud, évêque de Tulle : *Lettre pastorale* ordonnant des prières publiques pour N. S. P. le Pape *Pie IX*, en exil. 18 décembre 1848.

lui; sans aucun moyen, sans aucun projet d'agrandissement, il s'est établi ne sachant pas même qu'il s'établissait. Et ces siècles de tempêtes, qui n'ont rien laissé debout ni en place dans le monde, qui ont emporté les institutions, les empires, les peuples et les dieux dans ces jeux et dans ces débordements de la force sauvage; ces siècles ont aussi fidèlement travaillé à la construction merveilleuse du trône de Rome qu'ils ont fidèlement détruit les plus puissants ouvrages du monde ancien. Lent miracle, d'autant plus manifeste et plus éclatant! Œuvre de Dieu par la main des hommes, non pas de ceux qui la voulaient faire, mais de ceux qui ne la voyaient pas, qui ne la devinaient pas, qui ne la voulaient pas! Car, pour ceux qui désiraient obéir à Dieu, et que la Providence employait aussi, en obéissant, leur but et leur

effort étaient de maintenir et d'étendre le domaine spirituel de l'Église, et non pas de lui assurer un domaine temporel. Tour à tour les barbares et les empereurs ont apporté leur pierre, et l'ont posée et cimentée à la place indiquée par l'Architecte invisible, qui seul connaissait le plan, qui seul marquait l'heure, qui seul avait choisi les matériaux. Autant que les barbares, les empereurs, par leurs trahisons, leurs lâchetés, leurs entreprises sacriléges, sont devenus les fondateurs assidus de cette royauté sans précédents et dont le monde ne verra pas d'autre exemple. Ainsi, sur certains rivages, les flots, multipliant leurs fureurs, ont eux-mêmes formé la digue qui les borne à jamais. Ils l'assailliront sans relâche, et aux jours de grandes tourmente ils pourront la couvrir encore de leur écume ; mais, à moins que Dieu

ne change les lois du monde, la mer n'aura plus que des colères impuissantes, et s'arrêtera devant les limites que Dieu, par ces mêmes lois, l'a contrainte à se donner.

Quand l'œuvre a été faite, alors les hommes ont vu qu'elle était bonne et l'ont régularisée. De ce recoin misérable, de cette bourgade qui se nommait Rome, où de vils empereurs la faisaient tourmenter par des subalternes quand les barbares n'y étaient point, la Papauté, loin de l'Italie et loin de Byzance, avait enfanté des nations catholiques, entre autres celle des Francs. Tel avait été le résultat de ce que Gibbon appelle la « correspondance » des Papes avec les peuples de l'Occident. L'Orient se perdait dans l'hérésie; l'Occident avait pour roi des barbares hérétiques. « Alors, dit Baronius, Dieu « suscita du milieu des infidèles un

« prince qui fût à lui, et se forma un « peuple privilégié qui protégerait son « Église contre les assauts de l'hérésie « et le flot des barbares; il voulait en- « core que son Église fût glorifiée par « eux. Il paraît en effet certain que la na- « tionalité française est instituée pour « ce double but. » La nation de Clovis, en correspondance avec les Papes, était devenue la nation de Charlemagne.

« Tout ce qui se produit sur la scène « terrestre est pour l'exécution d'un plan « éternel. Quand Dieu y veut employer « un homme comme un instrument « direct et aimé, il met dans son cœur « la piété filiale envers l'Église. Si, pour « lui rendre aisée sa tâche illustre, les « obstacles doivent être écartés, ils le « seront. Des victoires rapides sur les « choses mauvaises lui seront données. « Au besoin il sortira du nombre et « montera s'asseoir au rang suprême,

« afin que son action se déploie meil-« leure et plus libre (1). » Tel fut Charlemagne, « cet homme si grand que la grandeur a pénétré son nom et que la voix du genre humain l'a proclamé grandeur au lieu de grand (2). » Pendant les jours de Charlemagne, à Byzance la dynastie iconoclaste des Isauriens était continuée par un Copronyme, qui mérita sur le trône l'ignoble surnom qui lui avait été donné enfant, et s'éteignait en la personne d'un Flavius Constantin, trahi par ses courtisans, battu par ses tributaires, détrôné par sa mère qui lui fit crever les yeux.

Charlemagne ordonna cinquante-trois expéditions militaires, dont il commanda le plus grand nombre. Partout ses armes victorieuses frayaient le chemin à

(1) Mgr Berteaud, évêque de Tulle : *Lettre pastorale* à l'occasion de l'érection de l'Empire.

(2) Joseph de Maistre.

l'Évangile, et souvent ses campagnes n'eurent pas d'autre but. Les mœurs devinrent plus douces, les sciences et les arts de la paix fleurirent, la véritable liberté civile commença ; la civilisation, que les envoyés des Souverains Pontifes avaient introduite dans les Gaules comme en la tenant par la main, prit racine dans ce sol prospère qu'elle n'a plus quitté. Mais Charlemagne n'aurait été qu'un météore, moins encore, un conquérant, ou plutôt un envahisseur barbare comme les chefs si vite disparus des Huns et des Goths, s'il n'avait pas aimé l'Église. Il lui fut bon fils, elle lui fut bonne mère. Inspiré par son amour, attentif à ses lois, il en reçut les lumières qui l'ont fait si grand et devint le législateur de l'Europe. Jamais le sacerdoce et l'empire ne furent mieux d'accord qu'à cette heure unique, et jamais la politique

humaine n'a rien créé d'aussi majestueux et d'aussi puissant. Charlemagne vint à Rome : il y vit l'œuvre des siècles et la constitua ; le Pape vit Charlemagne, reconnut l'homme de la Droite de Dieu et le fit empereur. Chacun était dans son rôle : le prince affermissait et reconnaissait le travail du passé ; le Pontife ouvrait l'avenir.

Ce fut l'an 800, à Rome, le jour de Noël, vigile d'un siècle nouveau, que le successeur de Pierre, Léon III, sacrant Charlemagne, institua l'empire d'Occident, le Saint-Empire romain. Il le fit de sa pleine autorité, et lui seul le pouvait faire. Charles, disent les historiens modernes, « le comprit avec une intelligence parfaite des temps nouveaux. » Ils ajoutent, mais qu'en savent-ils ? que le chef des Francs, par un raffinement de prudence, voulut paraître surpris lorsque

le Pape versa sur sa tête l'huile sainte et posa sur son front la couronne d'or. La philosophie de Charlemagne n'allait pas jusqu'à douter du droit du Souverain Pontife, ni sa prudence jusqu'à craindre les armées de l'impératrice Irène, veuve de Copronyme et mère de Flavius Constantin. S'il parut surpris, c'est qu'il l'était, et que le Pape n'avait parlé qu'à Dieu de ce qu'il voulait faire au nom de Celui que le genre humain régénéré reconnaissait pour Maître et Roi de tous les empires.

« C'est un usage des cérémonies romaines, dit le savant évêque de Tulle, que, dans la nuit illustre de la Nativité du Sauveur, le Souverain Pontife remette ou destine une épée et un casque surmonté d'une colombe à quelque grand prince chrétien. Cet usage est plein de symboles. Par l'Incarnation, le Fils unique de Dieu a vaincu l'in-

venteur de la mort : une si grande victoire est bien représentée par l'épée. Les Ariens infidèles, autrefois, eurent l'audace d'affirmer que le Fils de Dieu était une simple créature. L'Évangile de la nuit de Noël affirme que Dieu a tout fait par son Verbe. En conséquence, le Souverain Pontife remet une épée, exprimant l'infinie puissance dans le Christ vrai Dieu, égal au Père, et vrai homme, selon cette parole du Psaume : *Les cieux sont vôtres, et la terre est vôtre aussi. Vous avez fondé l'orbe du globe et sa plénitude; l'aquilon et la mer sont vos créatures.* Le Siége de Dieu, c'est-à-dire le Siége apostolique, tire sa solidité du Christ et est un composé de droit jugement et de justice; avec ces armes, Notre Sauveur, Jésus le vrai Dieu, a battu les ennemis de ce Siége, à savoir les hérétiques et les tyrans, conformément

au dire prophétique : *La justice et le jugement sont les éléments de votre siége.* Enfin l'épée figure la puissance suprême conférée par Jésus-Christ au Pontife, son vicaire ici-bas, selon les textes sacrés : *Toute puissance m'a éte donnée dans le ciel et sur la terre ;* et ailleurs : *Il dominera d'une mer à une mer, et des bords du fleuve aux extrémités de la terre.* Le casque avec la colombe est l'emblème de la protection du Saint-Esprit étendue sur l'homme valeureux honoré des dons du Souverain Pontife (1).

« Tels sont les beaux sens de cette cérémonie. La main armée de l'épée, la tête couverte du casque mystérieux, le noble chrétien est tenu de se montrer jusqu'à la mort l'intrépide défenseur de la Foi et du Siége apostolique (2).

(1) Catalan., lib. I, *Cœrem. Roman.*
(2) Monseigneur Berteaud, *Lettre pastorale.*

Ainsi se montra Charlemagne, et ce fut là sa grandeur; elle est immortelle. Sa race a perdu l'empire, elle a fini, l'empire est tombé ; de ses lois et de ses institutions il n'est resté qu'une trace. Un autre homme de guerre, un autre empereur, moins grand et moins heureux, est venu l'effacer dans la mémoire des peuples. Pour les lettres, les arts et les sciences, provinces volontiers ingrates, il n'est qu'un lointain protecteur encore grossier et ignorant; mais, dans l'établissement anonyme du pouvoir temporel des Papes, sa main reste visible à jamais, comme si huit siècles n'avaient lentement élevé l'œuvre que pour qu'il eût la gloire d'y mettre le couronnement, et que dans la suite des âges aucune tempête acharnée à la détruire ne passât sans paraître vaincue par le génie et la piété de Charlemagne.

II

Ces efforts contraires ont duré mille ans, à peu près sans relâche. Les raconter serait faire l'histoire de l'Europe ; car, de même qu'aucun siècle n'a passé sans en produire quelque exemple, aucun pays n'a joué un rôle important dans l'histoire sans prendre part à cette lutte de l'esprit de Satan qui veut continuellement abattre ce qu'a édifié et ce que soutient continuellement l'Esprit de Dieu. Le combat a été plein de vicissitudes inouïes. Que de secours inattendus! que d'amis ingrats ! que de retours soudains !

De nos jours nous avons vu ces coups de l'enfer, ces contre-coups de Dieu. L'histoire, toujours surprenante, en est écrite à l'avance pour l'éternité. Quand le Pape est à Rome, tranquille, — si ce mot de la langue humaine peut être appliqué ici, — sur son trône de justice et de douceur, perpétuellement haï de l'iniquité, alors les séditieux argumentent, et les dupes écoutent avidement leurs discours pervers. Pourquoi un trône au Pape? Son royaume n'est pas de ce monde! Pourquoi un peuple et des tributs à ce prêtre du Dieu pauvre et mortifié? Il n'est pas juste qu'un peuple, si petit qu'il soit, demeure privé des institutions des autres peuples, soit sujet des prêtres, ne puisse ni mourir sous ses hommes de guerre, ni s'agiter à la voix de ses tribuns, ni se lancer dans les entreprises à la suite de ses hommes

d'État ! Ou bien quelque prince ambitieux, comptant ses armées et discernant les mauvais instincts de la foule, se dit tout bas : « Je n'ai que les corps et le Pape gouverne les âmes. Si le Pape était mon sujet, si je le tenais dans mes terres et sous ma main, ou s'il n'y avait plus de Pape, j'aurais tout ; car, ôté le Pape, le monde appartient à la force, et la force est à moi. »

Voilà le point où se forme l'orage ; il grossit ; l'orage éclate, l'incendie s'allume ; mais alors les yeux s'ouvrent et les aveugles voient clair. Il y a dix ans, lorsque le Pape était en exil et que la république, à coups de couteau, s'installait dans Rome, on n'entendait de tous les côtés que les paroles les plus saines et les plus sages sur la nécessité sociale et européenne de l'indépendance du Vicaire de Jésus-Christ. Ce n'étaient pas les chrétiens qui par-

laient ainsi, mais les politiques, les incrédules, les hérétiques eux-mêmes, quoique toujours plus acharnés dans la folie de leur haine et plus lents à s'en déprendre. Ce tremblement de terre mettant à nu les fondements de l'édifice social, tout le monde les voyait, tout le monde en comprenait la merveilleuse structure, tout le monde sentait qu'ils n'étaient pas de main humaine et que nulle force humaine ne les remplacerait s'ils venaient à crouler. Les médiocres avocats et gens de lettres à qui, chez nous, le pouvoir appartenait par aventure, la veille éclatants ennemis de la Papauté, maintenant consternés de ses embarras, plus honteux et plus intimidés qu'incertains de ce qu'ils devaient faire, disaient eux-mêmes que la Papauté ne pouvait pas disparaître et qu'il était également impossible que le Pape de-

vînt jamais le sujet d'un gouvernemen quelconque et fût leur hôte plus d'un instant. En tremblant, mais non pas à regret, ils avançaient la main pour soutenir le temporel du Souverain Pontife, lorsque le pouvoir leur fut ôté.

Un prince inconnu, neveu du dernier persécuteur, les remplaça. Ce fut celui-ci, un Bonaparte, obligé de compter avec la révolution et de ne pas trop lui déplaire, qui donna l'ordre à l'armée française de prendre Rome, d'en chasser la bande ridicule et odieuse des révolutionnaires, d'en rouvrir les portes au Vicaire de Jésus-Christ. Jadis, dans son aventureuse jeunesse, l'esprit plein des obscurités du temps, mais s'attendant à de grandes destinées et les poursuivant au hasard, lui aussi, ce prince, il s'était cru ennemi de l'œuvre de Dieu; il la croyait une œuvre humaine, arrivée aux caducités

qui atteignent tout ce que l'homme a fait.

Cependant, exilé, il avait trouvé à Rome les douceurs de l'hospitalité pontificale. Là, maintes fois, son esprit, qui volait sans règle et sans guide dans les hauteurs de la pensée, put méditer sur cette puissance si exposée, si combattue, d'apparence si fragile, indestructible pourtant. Un jour, se promenant dans la campagne de Rome, la ville lui apparut telle qu'il ne l'avait pas vue encore, la ville éternelle! Du faîte des monuments qu'apercevaient ses yeux il voyageait en esprit dans l'histoire, interrogeant le passé et lui demandant les secrets de l'avenir. Le Capitole lui parlait de la république, les arcs de triomphe lui parlaient des empereurs, la vaste ruine du Colisée lui enseignait ce que peut la force et comment elle

est vaincue. Le dôme de Saint-Pierre dominait tout, portant la croix vivante qui a vu passer tout; et l'exilé se dit en lui-même : C'est l'éternité de Rome; c'est là qu'est Dieu, et Dieu n'est que là ! Cette parole, envolée de son cœur dans une heure de rêverie, sans qu'il pensât qu'elle y dût revenir jamais, qui sait si ce n'est pas cette parole qui l'a fait empereur!

En tout cas, Dieu l'a choisi pour accomplir, en ce qui touchait Rome, le vœu des peuples, et non, comme il est arrivé quelquefois, pour le devancer et pour le contraindre. Quel que fût son sentiment particulier, conseillé par la politique ou inspiré par la foi, ce qu'il a fait il le devait faire ; et la couronne impériale était, comme du temps de Charlemagne, sur le tombeau violé des saints Apôtres, offerte par la Providence à qui le délivrerait. Les

moins clairvoyants ne s'y trompaient pas. La folie occupant alors le trône, le bon sens courait les rues, en révolte contre ce pouvoir indigne qui l'avait surpris. Dans la même enceinte où, quelques mois auparavant, les ministres de Louis-Philippe avaient bafoué les réclamations de l'Église pour la liberté d'enseignement, une assemblée républicaine applaudissait avec enthousiasme l'orateur catholique qui s'écriait : *L'Église est une mère!* et qui flétrissait les parricides dont la main vile et débile l'avait frappée. Sous Louis-Philippe on n'avait pas pris garde aux paroles de M. Guizot, calviniste, répondant aux menaces de la révolution que ce qui avait résisté à Luther et à Voltaire résisterait bien à Mazzini. Sous la république, quelques mois plus tard, on comprit mieux Pellegrino Rossi, disant aux Romains :

« L'indépendance du domaine pontifi-
« cal est garantie par la conscience de
« tous les catholiques. Les trésors de
« l'Europe entière ont élevé les mo-
« numents de Rome, et Rome, tête
« et centre du catholicisme, appar-
« tient beaucoup plus aux chrétiens
« qu'aux Romains. Soyez bien assurés
« que nous ne laisserons pas décapiter
« la chrétienté, ni réduire son Chef fu-
« gitif à demander un asyle que l'on
« pourrait faire payer cher à sa li-
« berté. » Pellegrino Rossi! encore un ancien ennemi de la Papauté. Il eut la gloire de mourir pour elle, assassiné par les libérateurs de la conscience humaine, et ses dernières paroles furent : « La cause du Pape est la cause de Dieu. »

Dans cette explosion de l'instinct public, qui ne différait pas de la raison chrétienne, on recherchait, on répé-

tait, on réimprimait ce qu'avaient dit de tout temps les savants, les politiques et les sages, sur les convenances universelles de l'indépendance du pouvoir temporel des Papes. Laissant de côté les maîtres de la sagesse dont l'autorité l'emporte à nos yeux, les saint Bernard, les Baronius, les Bellarmin, les Suarez, contentons-nous de choisir dans la foule quelques témoignages que nos adversaires ne peuvent récuser.

Un orateur du concile de Bâle, cité par le protestant Rancke, *Histoire de la Papauté :* « Autrefois, mon opinion « était qu'il aurait été utile de séparer « le pouvoir temporel du pouvoir spi- « rituel ; mais maintenant j'ai reconnu « que le signe extérieur sans le pouvoir « est ridicule, que le Pape sans le pa- « trimoine de l'Église ne représente « autre chose que le serviteur des rois « et des princes. »

Fleury : « Depuis que l'Europe est « divisée entre plusieurs princes indé« pendants les uns des autres, si le « Pape eût été sujet de l'un d'eux, il « eût été à craindre que les autres « n'eussent eu peine à le reconnaître « pour Père commun et que les schis« mes n'eussent été fréquents. On peut « donc croire que c'est par un effet « particulier de la Providence que le « Pape s'est trouvé indépendant et « maître d'un État assez puissant pour « n'être pas aisément opprimé par les « autres souverains, afin qu'il fût plus « libre dans l'exercice de sa puissance « spirituelle, et qu'il pût contenir plus « facilement tous les autres évêques « dans leurs devoirs. »

Muller : « Si le Pape fût resté à Avi« gnon, il serait devenu un grand-au« mônier de France, qu'aucune autre

« nation n'aurait reconnu, à l'excep-
« tion de la France. »

Le président Hénault : « Il était né-
« cessaire, pour le repos général de la
« chrétienté, que le Saint-Siége acquît
« un domaine temporel. Le Saint-Père
« n'est pas, comme dans le principe, le
« sujet de l'empereur. Du moment où
« l'Église s'est propagée dans l'univers,
« il doit répondre à tous ceux qui
« commandent, et par conséquent il
« ne peut être soumis au commande-
« ment de personne. La religion ne
« suffit pas pour imposer à tant de sou-
« verains. Dieu a donc justement per-
« mis que le Père commun des fidèles,
« par le moyen de son indépendance,
« reçoive le respect qui lui est dû. »

Napoléon Ier : « Le Pape est hors
« de Paris, et cela est bien ; il n'est pas
« à Madrid ni à Vienne, et c'est pour
« cela que nous tolérons son autorité

« spirituelle. A Vienne, à Madrid, on « pourrait en dire autant. Croyez-vous « que, s'il était à Paris, les Autrichiens « et les Espagnols consentiraient à re-« cevoir ses décisions? Nous sommes « donc trop heureux qu'il réside hors « de chez nous, et qu'en résidant hors « de chez nous il ne réside pas chez nos « rivaux; qu'il habite cette vieille Rome, « loin de la main des empereurs d'Al-« lemagne, loin de celle de la France « et des rois d'Espagne, tenant la ba-« lance entre les souverains catholiques, « inclinée toujours un peu plus vers le « fort, et se relevant promptement si « le plus fort devient oppresseur. Ce « sont les siècles qui ont fait cela, et ils « ont bien fait. Pour le gouvernement « des âmes, c'est l'institution la meil-« leure et la plus bienfaisante que l'on « puisse imaginer (1). «

(1) Thiers, *Hist. du Consulat et de l'Empire.*

Napoléon III : « Je déplore de toute « mon âme que le fils aîné de Lucien « Bonaparte (Canino), l'un des triumvirs, n'ait point senti que la souveraineté temporelle du Chef de l'Église « est intimement liée à l'éclat du catholicisme comme à la liberté et à « l'indépendance de l'Italie (1). »

On citait aussi les ennemis de la Papauté anciens et nouveaux; on rappelait leurs vieilles espérances et leurs vieilles embûches, dont le résultat, devenu imminent, était l'épouvante et la ruine du monde.

Avant la Révolution, Frédéric II

Le Napoléon que l'on vient d'entendre est celui du Consulat; le Napoléon de l'Empire tint un autre langage pour justifier d'autres projets : il voulait avoir le Pape en France et à Paris pour devenir l'empereur de la terre.

(1) Lettre au Nonce apostolique, à Paris, le 6 décembre 1848; communiqué le même jour, par le Prince lui-même, au journal *l'Univers*.

écrivait à Voltaire : « On pensera à la « conquête facile des États du Pape, « et alors le pallium est à nous et la « scène est finie. Tous les potentats de « l'Europe, ne voulant pas reconnaître « un vicaire du Christ soumis à un « autre souverain, se créeront un pa- « triarche, chacun pour son propre « État... Peu à peu chacun s'éloignera « de l'unité, et finira par avoir dans « son royaume une religion ainsi qu'une « langue à part. »

O docteurs et propagateurs de la fraternité ! chaque État ayant sa religion et sa langue à part, et la conscience et le sang des hommes livrés à l'ambition des rois ! M. Mazzini, se gonflant plus tard de ce qu'il avait fait à Rome, disait, avec la candeur imbécile du crime : « L'abolition du pouvoir tem- « porel entraînait *nécessairement*, dans « l'esprit de ceux qui comprennent le

« secret de l'autorité papale, l'*émanci-*
« *pation* du genre humain de l'autorité
« spirituelle. » Oui ; et quand l'autorité spirituelle ne soutiendra plus la conscience humaine, qui émancipera le genre humain du bon plaisir de la force matérielle ? Sans doute le poignard de M. Mazzini !

Mais cette conscience humaine, si méprisée par ces faquins trop fiers de leur glaive royal ou de leur poignard, les a méprisés à son tour, et ils ont vu que le poignard n'assassinait pas les idées, et que les consciences ont aussi le glaive pour s'affranchir du glaive.

« Quoi ! s'écriait un évêque, l'étroite limite nationale presserait donc l'universel monarque des esprits ! Le genre humain, appelé au surnaturalisme, c'est-à-dire à des rapports avec Dieu, d'une grandeur et d'une délicatesse ineffables, entend que personne ne

puisse avoir la triste tentation de les troubler ou de les corrompre ; il veut aller à sa fin sans heurter en son sentier les gardes des frontières humaines. La cité divine doit rester ouverte et le jour et la nuit ; le message céleste en sort, la prière y entre ; que ce soit sans contrôle et à toute heure. Les âmes volent vers ses sommets de tous les points du globe ; qu'on ne demande pas aux nobles voyageuses la couleur des drapeaux qui abritaient leurs toits de boue. Là, que le particulier s'efface, que les rivalités écloses au champ national soient ignorées. Dieu saura bien discerner le sien, nonobstant les variétés et les oppositions issues des climats, des politiques, des civilisations, des barbaries. A une fonction tenue de rester si universelle, si impartiale, si aimante, l'indépendance est nécessaire ; ses magnifiques affaires ne peu-

vent être traitées convenablement sous l'œil de surveillants jaloux. »

Et du milieu des clameurs et des ténèbres du moment, la même voix épiscopale, aussi inspirée que savante et éloquente, ne craignait pas d'annoncer comment le Pontife exilé reviendrait bientôt dans sa ville assainie. Sa prophétie n'était qu'un tableau du passé; il le prenait dans les annales de l'Église, à l'époque où Arnauld de Bresce avait régné sur Rome, comme y régnait en ce moment le héros des penseurs et des illuminés de notre âge, l'homme du poignard.

« On dirait qu'il y a de vraies résurrections des fureurs et des folies humaines. Eugène III était un prince très-noble et très-généreux; il n'avait pas voulu être dur envers les coupables habitants de Tivoli. Notre bien-aimé Pie IX, en montant sur le trône,

refusa de laisser durer des sévérités décrétées contre des perturbateurs criminels. Les bandes d'Arnauld égorgèrent les fidèles Romains; les hommes fidèles de Pie IX ont été tués. Eugène se retira à Viterbe; Pie IX est dans le royaume de Naples. Arnauld, diseur dangereux, répandait des déclamations astucieuses, prétendant que le Pape devait être confiné dans sa région spirituelle; que disent-ils autre chose, ces semeurs de vaines paroles? Saint Bernard, catholique et Français, appelait Rome une colombe séduite, sans cœur; il la montrait décapitée, ville aux yeux arrachés, à la face ténébreuse. Mille reproches de ce genre pleuvent sur la Rome d'aujourd'hui; la France, dans sa religieuse indignation, ne les lui mesure pas. Eugène III, à Viterbe, reçoit du Nord et de l'Orient, et des terres occidentales, des

légations pieuses qui consolent son âme de l'ingratitude des Romains. Puissent les tendres hommages de la catholicité tout entière et les respects du reste du monde dédommager le grand cœur de Pie IX. Eugène, dans l'exil, n'en était pas moins occupé des intérêts généraux de l'Église; Pie IX est tout entier à cette œuvre, nonobstant ses douleurs. Nous voudrions bien pouvoir mener ce parallèle jusqu'au bout. Puisque une légitime indignation nous a dicté des paroles sévères contre les violateurs d'une majesté si grande, nous serions heureux d'avoir pu raconter à l'avance leur repentance prochaine. « Il advint donc, dit l'historien, que, par la miséricorde de Dieu, une grande joie éclata dans toute la ville à la nouvelle de la rentrée inattendue du Pontife. Une multitude innombrable courut

au-devant de lui avec des branches vertes. On se prosternait sur ses pas, on en baisait les vestiges, on le couvrait d'embrassements lui-même. Les bannières flottaient ; les officiers, les juges s'avançaient en foule. Les Juifs n'étaient pas absents de cette grande joie, portant sur leurs épaules la loi de Moïse. Les Romains, semblables à un chœur d'harmonie, chantaient ces paroles : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! C'est ainsi qu'à travers les effusions de tout un peuple le Pontife monta au palais de Latran (1). » C'était aux environs de Noël : Eugène y put célébrer cette fête (2). »

Ce fut ainsi, une année après, que Pie IX, escorté par l'armée française,

(1) Otto Fressing.

(2) Monseigneur Berteaud, évêque de Tulle, *Lettre pastorale.*

rentra dans Rome aux applaudissements du monde.

Un autre évêque, dont la voix chère aux catholiques de France s'est élevée avec autorité depuis vingt ans dans toutes les circonstances qui intéressent les droits et la gloire de l'Église, tirera les dernières leçons de cet événement, préparé et consommé, dit-il, non pas par la Foi, comme autrefois les croisades, mais véritablement par la politique, calculant à sa manière et cherchant ses propres intérêts; car, en effet, Dieu a voulu que la politique elle-même rendît hommage à cette autorité extérieure de l'Église qu'elle avait si longtemps méconnue.

« La politique donc avait prétendu qu'elle gouvernerait bien, ou même qu'elle gouvernerait mieux le monde sans la Religion; et il arrivait que le monde, à mesure qu'il se trouvait

privé de religion, n'était plus gouvernable.

« Elle avait dit encore que l'Église n'avait rien à voir dans les intérêts temporels des peuples; et voilà que les intérêts même temporels des peuples se trouvaient comme personnifiés dans ce Chef temporel de l'Église; tous voyaient en lui la plus haute représentation de l'ordre et de l'autorité, ces deux grandes conditions de la vie des peuples, les plus essentielles toujours, et aujourd'hui les plus menacées.

« Enfin, sous prétexte d'empêcher qu'il n'y eût, comme ils le disaient, un État dans l'État, les politiques n'admettaient pas d'autre société organisée libre et complète que la société civile; et voilà que toutes ces sociétés matérielles chancelaient effrayées et s'affaissaient sur elles-mêmes, tandis que

la société chrétienne, se dégageant peu à peu de ses entraves au milieu des pouvoirs publics affaiblis, reparaissait avec sa discipline, son sacerdoce, son unité; avec ses tribunaux, ses conciles, ses ordres religieux, et se tenait seule debout, pleine de jeunesse, de force et d'avenir.

« Et alors tous ces politiques, voyant ces millions de fidèles soumis aux prêtres, ces milliers de prêtres soumis aux évêques, ces centaines d'évêques soumis au Pape, et, tous ensemble, Pape, évêques, prêtres et fidèles, formant l'édifice de l'Église, ils ont compris qu'il y avait là une pierre ferme sur laquelle il serait bon d'asseoir les sociétés humaines défaillantes.

« Et comme ils savaient très-bien que, dans cette Église si fortement constituée, tout repose sur le Pape, c'est l'Église elle-même, comme société vi-

sible, qu'ils ont raffermie dans la restauration temporelle de son Chef; et en raffermissant l'Église, c'est le monde entier qu'ils ont voulu raffermir; tellement que cette société spirituelle qui leur avait si longtemps fait ombrage, qu'ils avaient dédaignée comme inutile, quand ils ne la persécutaient pas comme ennemie, est devenue à leurs yeux le modèle le plus parfait, l'appui le plus solide, le refuge le plus sûr de toutes les sociétés humaines (1). »

(1) *De l'Église et de l'État, à l'occasion de la rentrée de N. S. P. le Pape à Rome*, par Monseigneur Parisis, évêque de Langres (aujourd'hui d'Arras) et membre de l'Assemblée législative (1850).

III

De ces considérations qui intéressent le monde et plus que le monde, la destinée entière de l'humanité, descendrons-nous à considérer les intérêts particuliers du peuple romain? C'est une moquerie. On affecte de le plaindre beaucoup, ce peuple. Il est très-malheureux, dit-on, de n'être pas gouverné comme les autres, de n'avoir pas à parcourir de si glorieuses carrières, de ne pouvoir se livrer aux beaux essais qui se font ailleurs pour trouver la vérité, la gloire, la fortune, le bonheur, la liberté. Nos journalistes insis-

tent fort sur ce point : un peuple qui n'a pas de grands journaux ! qui n'aura point de vie politique ! Assurément c'est une infortune inénarrable. Mais quoi, si le salut du monde est à ce prix ? Le peuple romain peut avoir en aussi grande abondance qu'il veut la vie savante, intellectuelle et spirituelle. Il est agriculteur, pasteur, artiste ; il vit sous un beau ciel et sous un doux maître, parmi les monuments et les chefs-d'œuvre, sans être écrasé par les impôts, sans payer jamais l'impôt du sang. C'est la vie des heureux de ce monde, de ceux pour qui les autres hommes s'agitent, combattent et gémissent dans les labeurs et les privations. Quand l'Anglais a mis sous le pressoir et ses propres compatriotes et les autres peuples de la terre ; quand il a recueilli le tribut des mines d'or et des mines de charbon ; quand il a vendu au Chinois,

pour l'empoisonner, la sueur et le sang de l'Indien transformés en opium, alors il vient en Italie chercher le doux soleil, les monuments, les musées et les loisirs du peuple romain. Mais il ne prend que l'écorce grossière des joies accoutumées de ce peuple, qui est intelligent, qui a le sentiment des arts et qui connaît et aime Dieu.

Le peuple romain ne se plaint pas; ce n'est pas lui qui hait son roi pontife et qui souhaite la destruction de ce paternel empire. Un petit nombre de sots et ingrats rebelles, corrompus par l'opinion étrangère, médiocres lettrés et guerriers plus médiocres, s'estimant les descendants des dominateurs du monde, et modestement convaincus qu'ils sont encore le peuple et le sénat, quelques centaines d'individus peut-être, voilà ce que nos journalistes appellent le peuple romain. Voilà le

groupe illustre et touchant de *déshérités* auxquels il faudrait sacrifier la paix du monde. Quand la tempête a fait surnager ces héros, pas un seul n'a pu soutenir un jour les regards du public; l'Europe n'a point daigné savoir leurs noms; ils étaient, en gros, la révolution romaine; et le peuple romain lui-même n'a connu un instant parmi eux que quelques démagogues plus forcenés, assez heureux pour avoir pu dépasser, sans pourtant sortir du vulgaire, la mesure accoutumée de la folie et du crime.

C'est le Pape, et le Pape seul, qui fait du peuple romain un peuple ; mais par le Pape il est un grand peuple, un peuple que n'écrase pas ce nom de Rome, un peuple à la fois conservateur et initiateur.

Il ne conserve pas peu de chose. La Rome des Papes n'est pas seulement

le sanctuaire de la conscience chrétienne, par conséquent l'inviolable sanctuaire de la liberté, dont la conscience chrétienne est le suprême et invincible rempart ; elle n'est pas seulement le dernier asile où s'abritent le respect et l'amour des pauvres et des petits; elle n'est pas seulement une terre privilégiée où vivent encore une foule de traditions nobles et d'institutions vraiment populaires que jadis toute l'Europe y a prises et qu'elle y viendra reprendre quelque jour : Rome pontificale est encore un laboratoire où le génie de la charité conçoit, expérimente et fait consacrer ses bienfaisantes conceptions. Là sont nées toutes les œuvres de miséricorde ; nées ailleurs, là elles ont reçu le baptême et la fécondité. Là enfin est le centre de la civilisation universelle, puisque là est le centre de l'apostolat chrétien. Que

ceux qui ne veulent plus du christianisme ne veulent plus aussi du Pape dans Rome, nous le concevons : du même coup ils supprimeraient l'apostolat, ou du moins ils ralentiraient beaucoup ses efforts et en retarderaient incommensurablement les trop lents résultats; mais le genre humain des Indes et de la Chine, et des profondeurs de l'Amérique et de l'Océanie, sept ou huit cents millions d'hommes, qui l'émanciperait de l'autorité spirituelle des bonzes, des idoles, des fétiches ? Serait-ce toujours le poignard de M. Mazzini ?

Nous le dirons à ces hommes qui parlent si légèrement de découronner le Souverain Pontife et de l'envoyer périr de langueur, et l'Église avec lui, dans quelque bourgade, sous les maîtres mobiles que leur donnerait la sédition. Ce ne sont pas leurs idées

qui nous révoltent : elles ne sont que folles ; c'est leur forfanterie. La plupart affectent des colères qu'ils n'éprouvent pas et des terreurs qu'ils n'ont pas ; ils appellent des maîtres sous lesquels ils ne voudraient pas vivre et des événements qu'ils auraient horreur de voir, et ils ne provoquent l'orage qu'avec l'arrière-conviction qu'il n'éclatera point, ou qu'il passera cette fois encore sans emporter l'édifice puissant et vénérable qu'ils désignent à sa fureur.

L'un d'eux, dernièrement, faisait observer que les catholiques suivent hardiment et jusqu'au bout la logique de leurs principes, tandis que les libres penseurs hésitent, biaisent, sont poltrons et légèrement hypocrites. Le fait, très-évident, était exposé dans les termes à peu près que nous venons d'employer; et le libre penseur qui s'abandonnait

à cet accès de franchise en tirait la conclusion, très-évidente aussi, que le catholicisme obtiendrait encore plus d'une victoire dans le combat que lui livre l'erreur sous le nom de libre pensée.

Seulement la langue particulière de la libre pensée n'est pas franche, même lorsqu'elle exprime des opinions sincères. Le libre penseur en question avait soin d'appeler les catholiques le *moyen âge* et la libre pensée le *dix-neuvième siècle*. Ces qualifications caressent et exploitent des préjugés dont aucun libre penseur de ce temps, quelle que soit la fierté de son esprit, ne sait dédaigner l'humiliant secours. Ne nous en plaignons pas : notre adversaire prouve combien la maladie qu'il dénonce, l'hypocrisie et la poltronnerie de la libre pensée, est générale et profonde, puisque, témoin

son langage, lui-même n'en est pas exempt.

Or pourquoi la libre pensée serait-elle hypocrite et poltronne, si, d'une part, elle ne sentait pas qu'elle heurte le sentiment du genre humain; si, d'une autre part, elle n'adhérait pas elle-même, en dépit d'elle-même, aux grandes vérités qu'elle nie; si elle n'avait pas au moins le soupçon que ces vérités sont divines et éternelles?

Notre adversaire, pas plus que les autres libres penseurs, n'a certainement aucune raison de croire que les catholiques d'aujourd'hui sont plus du moyen âge et sont moins du dix-neuvième siècle que lui-même. Il parle souvent des « débris du moyen âge qui traînent encore dans les lumières de la civilisation présente : » le cœur humain et l'esprit humain sont deux de ces débris; il les porte en lui, comme nous les portons

en nous. Les brillantes idées qu'il expose ne sont pas sa création, elles ont été développées, combattues, vaincues dans le moyen âge; elles viennent de plus loin. Les vérités qu'on lui oppose sont nouvelles comme la nature humaine; et celles qui peuvent paraître plus jeunes ont été, non pas inventées, mais *reconnues*, il y aura bientôt dix-neuf cents ans. Elles n'ont pas plus changé que le cœur de l'homme, dont elles sont la force et le besoin; pas plus que l'esprit de l'homme, dont elles sont le besoin et la lumière. Elles ne seront pas vieilles dans cent ans, ni jamais; elles auront toute leur vigueur et toute leur jeunesse au dernier jour du monde. Alors, après avoir plusieurs fois relevé l'humanité ingrate, elles la ressaisiront pour la juger, au moment où celle-ci se flattera de les avoir enfin abjurées. Ainsi la loi répond par un

châtiment souverain au transgresseur obstiné qui la nie souverainement. L'humanité, sortant de la nature, forcera le Créateur de détourner sa face très-sainte et de clore les âges en brisant un ouvrage qui ne sera plus celui qu'il a fait.

Si le dix-neuvième siècle n'est pas cet âge pervers, cet âge de la révolte suprême et du suprême châtiment, il n'est qu'une époque de la durée inconnue des temps; époque à certains égards moins difficile que beaucoup d'autres, et pendant laquelle l'Église catholique, portant la vérité de Jésus-Christ, remplira sa mission de créer des vivants et de ressusciter des morts.

La mission est sans doute laborieuse. Quand ne le fut-elle pas? Nous ne voyons aucun temps où les ennemis de l'Église n'aient pu espérer, aucun où ses enfants n'aient dû craindre, aucun

où ses plus formidables défaites ne contiennent le germe de ses triomphes prochains.

Il y a soixante ans, on ne disait la messe en France qu'au fond des souterrains et des déserts; et les libres penseurs victorieux, voyant leurs bandes garnies de prêtres apostats, plombaient à Valence le cercueil d'un captif qui était le *dernier Pape*.—Eh bien?...

Les chrétiens le savaient, ce cercueil du dernier Pape ne renfermait point la Papauté. Pie VII était mort captif; Pie VIII était libre et vivant, élu sous la protection des baïonnettes russes; Pie IX naissait. Le berceau de Pie IX a flotté sur le sang des prêtres égorgés. Vous ne savez pas ce que vous mettez dans les tombes, ni ce que Dieu met dans les berceaux; nous autres, nous le savons. Ce que vous mettez dans les tombes, c'est la vie, et ce que Dieu

met dans les berceaux, c'est encore la vie. En allant à la mort le chrétien jette une goutte d'eau sur le front de son fils nouveau-né : c'est le baptême ! Arrachez cela ; et vous n'empêcherez pas le chrétien d'offrir au moins son sang qu'il va répandre pour servir de baptême à son fils enlevé par les bourreaux. Vos enfants, vos propres enfants, nous les baptiserons de notre sang à défaut des nôtres, et ils feront ce qui s'est fait depuis huit siècles partout où l'Eglise a souffert : ils apprendront le *Credo* sur la tombe des martyrs. Parce qu'il y aura eu des martyrs il naîtra des saints ; les saints continueront et développeront l'œuvre de Jésus-Christ.

Les subordinations instituées de Dieu sont inaltérables ; la folie et le crime multiplieront en vain des lois pour les violer. En dépit des codes que pour-

raient imposer les phalanstériens et les communistes, la femme restera soumise à l'homme, l'enfant au père, l'adolescent aura moins de force que l'homme formé, l'homme formé moins de sagesse que le vieillard; la passion sera gouvernée par la raison froide; toute fureur, tout délire, n'étant qu'une force qui mène à la mort, finira par obéir à la prudence, à la tempérance, à la patience, qui sont les forces de la vie.

Et ces forces de la vie, personne ne les possède au même degré, si pleinement et durablement que les saints. L'Eglise triomphera donc par les saints, quand même ceux-ci n'y ajouteraient pas la force des miracles. Rangés autour du Pape, leur chef visible, qu'ils ne méconnaîtront jamais, à quelque abaissement qu'on le réduise, ils lui rendront le signe visible de l'empire universel promis à Jésus-Christ.

CONCLUSION

Au milieu des fluctuations, des incertitudes et des écroulements de la politique humaine, jetons un dernier regard sur ce que Bossuet osait appeler la politique divine. Les triomphes de l'erreur nous ont entourés de ruines ; à travers ces ruines, la vérité fait son chemin, étend et consolide son empire ; consolons-nous par ce beau spectacle de la sagesse, de la certitude et de la durée.

Quelqu'un aurait-il su compter, il

y a dix ans, les Français qui proclamaient, en toute assurance et en toute allégresse, la déchéance irrémédiable du dogme catholique ? C'était le cri de tous nos professeurs, de tous nos écrivains, de tous nos orateurs, de tous nos censitaires, répété par les échos de toute l'Europe et dominant l'esprit de tous les gouvernements. Les plus déterminés de ces professeurs, de ces écrivains, de ces orateurs, sont arrivés au pouvoir par un coup de foudre qui a ébranlé le monde et mis Rome aux mains de leurs alliés... Ils ont chassé de Rome, à force ouverte, leurs alliés, et rétabli le Pape.

Le Pape rétabli par la France, et par la France en révolution, voilà l'événement du siècle. L'humanité vivra là-dessus longtemps. L'homme s'agite, Dieu le mène. Il ne suffit pas de savoir ce que les révolutionnaires français se

proposent : il faut savoir ce que Dieu voudra. Si Dieu veut, comme tout l'annonce, que son Église soit glorifiée, il faudra bien non-seulement qu'on s'y résigne, mais qu'on y travaille, les révolutionnaires français tout comme les autres. La trombe formidable qui a passé sur le monde savait sans doute où elle voulait frapper, mais elle n'a pas su ce qu'elle frappait. En Allemagne elle a ruiné le joséphisme, démantelé le protestantisme et introduit les Jésuites, qui faisaient encore plus peur que chez nous. En Italie elle a, quoi qu'il en semble, semé plus de germes de régénération que de germes de mort. En France elle a roulé dans la fange les principales chaires de l'impiété et laissé debout celles de la religion. Que l'on nous permette une comparaison vulgaire : Dieu est comme le meunier, qui ne livre passage aux eaux que pour

faire tourner la roue de son moulin. Épouvantés de la force et du fracas du torrent qu'il déchaîne, nous croyons qu'il veut tout submerger, tout détruire : nullement ! Il veut moudre.

On plaint le Souverain Pontife. Ah ! sans doute, à ne considérer que sa situation temporelle, nul homme ne porte un pareil poids d'angoisses; mais il faut s'élever plus haut. Ne regardons pas ce qui disparaîtra dans l'éloignement historique, les Mazzini, les Ledru-Rollin, les Palmerston, et ce groupe de subalternes qui leur servent d'instruments. Pauvres figures, en somme ! Qu'est-ce que tout cela, comparé aux ennemis d'autrefois ? Tout cela donc écarté, il reste un Pape saint, vénéré, obéi, plus puissant dans l'Église de Dieu qu'aucun de ses prédécesseurs ne le fut jamais, et la chaire de Pierre, plus que jamais considérée comme la

clef de voûte de l'ordre social. Parcourons l'histoire depuis dix-huit siècles; nous ne trouverons pas un Pape, nous disons pas un, que le monde catholique ait plus docilement, plus unanimement, plus tendrement salué Évêque des évêques, Pasteur des pasteurs, Chef et Père de tout le troupeau du Christ. Nous sommes à un grand moment des annales du monde, nous assistons à un spectacle nouveau, et la postérité nous félicitera d'avoir contemplé l'aurore des merveilles qui l'attendent.

Autrefois le puissant établissement temporel des évêques, en même temps qu'il fut une arme excellente aux mains de l'Église, fut une arme dangereuse aux mains des ennemis et des jaloux du pouvoir spirituel de la Papauté. Souvent la politique s'en empara, et les Papes soutinrent peu de grandes

luttes sans voir, autour des rois dont ils réprimaient les entreprises, un ou plusieurs de ces évêques qui occupaient un rang si élevé dans l'État. Plus irrités contre les évêques fidèles que reconnaissants envers les évêques courtisans, les souverains, alléchés d'ailleurs par les biens de l'Église, ont résolu d'abattre la puissance temporelle ecclésiastique. Ils pensaient, et leur calcul était juste, et, si Dieu n'avait pas pris soin de le déjouer, il aurait pleinement réussi, ils pensaient que, les évêques étant abaissés et détruits, les couronnes auraient facilement raison de la tiare.

Ils y ont travaillé sans relâche et presque unanimement durant trois siècles. Ils ont si bien frappé, si bien réglementé, si bien persécuté ; la brutalité des populaces, l'ingratitude des savants, la ruse des administrateurs et

des politiques leur sont venues en aide si efficacement, qu'enfin la destruction qu'ils avaient juré d'accomplir a été consommée. Tous les biens de l'Église sont tombés en leurs mains ; tout le pouvoir politique des évêques a passé aux mains de l'État. On n'a rien laissé aux évêques que ce qu'il n'était pas possible de leur ravir : l'onction sainte et la mission apostolique.

Voilà, certes, une entreprise habile, persévérante, et couronnée d'un rare succès, grâce à la complicité ardente du monde entier! Mais le but suprême de cette politique a été manqué. Le but était d'abattre le Pape, et il se trouve, après trois siècles, que tant d'efforts n'ont servi qu'à grandir le Pape et qu'à le fortifier.

Dans tout le collége des Apôtres, quelle est la tête qui s'élève contre Pierre et la voix qui parle contre

lui? Qui résiste, qui pourrait résister, qui pourrait admettre seulement la pensée d'une résistance comme il y en eut en tous les temps? Si quelque part, ce qui semble n'être plus possible, un évêque soutenait une erreur, préconisait la politique antichrétienne d'un pouvoir quelconque, refusait de faire son devoir, le Pape lui écrirait : *Mon frère, vous vous trompez*. Et le rebelle verrait aussitôt ses partisans s'éloigner, ses disciples le condamner; il se verrait seul, il tomberait à genoux. S'il voulait contester, il ne serait pas même effrayant, il serait ridicule; on ne concevrait pas son entêtement. Le Titan soulevé contre Rome ne paraîtrait qu'un faible esprit et ne serait pas autre chose. Telle est aujourd'hui dans l'Église la puissance papale.

Une autorité si forte et si bien établie dans l'Église est forte et bien éta-

blie partout. On a cru la miner, on l'a seulement entourée de fossés et de palissades. Elle est là, au centre de tous les intérêts humains, dernier rempart de la civilisation, dont elle fut la source première. On ne peut y toucher que tout ne soit menacé ; si elle croulait, tout croulerait, et tout le monde le sait, et l'a vu, et l'a dit. Elle est pauvre, faible, dénuée de toute puissance matérielle ; mais elle a toujours la parole féconde qui crée les peuples, les institutions, les empires.

Malgré cette parole, M. Mazzini peut bien encore une fois prendre Rome ; il peut, si Dieu le permet, prendre même le Pape : Pie IX n'est pas le premier Pape qu'on ait vu dans l'exil et ne serait pas le premier qu'on eût vu dans les fers ou sur la croix ; mais la Papauté, M. Mazzini ne la prendra pas, parce que Dieu ne le

permettra pas. Un jour, M. Mazzini, si sa destinée comporte tant d'honneur, sera pendu ou jeté dans un cul de basse-fosse, soit par quelques-uns de ses amis à qui Dieu donnera cette mission, soit par une armée que le Pape fugitif ou captif aura levée du seul mouvement de ses lèvres ; et le Pontife immortel, traversant les populations agenouillées, reviendra par un chemin de fleurs reprendre la couronne d'épines qui déchire son front, mais qui foudroie les autres fronts. Il présidera, comme c'est sa fonction depuis dix-huit siècles, aux destinées de l'humanité, assis sur cette chaire de la doctrine et du martyre qui, toujours vacillante, verra tout tomber et relèvera tout ce qui ne doit pas périr.

Sans doute on ne peut pas comparer absolument la monarchie à l'Église, ce qui est éternel à ce qui est

périssable. La monarchie en général, les familles royales en particulier, n'ont pas reçu les promesses si magnifiquement remplies qui ont été faites au *pêcheur d'hommes*, et, les eussent-elles reçues, il faut bien reconnaître qu'elles n'en ont pas, comme lui, mérité l'accomplissement. Mais cet exemple montre au moins ce que valent les serments des peuples, ceux qu'on leur fait faire et ceux qu'ils font réellement. *Toujours*, *jamais*, paroles légères sur les lèvres humaines! *Nous voulons ceci*, *nous ne voulons point cela*, paroles plus vaines encore! Vous voudrez ce que Dieu voudra, et vous le ferez vous-mêmes, ou par la république ou par la monarchie, et, des deux façons, vous le ferez en abjurant ces rêves d'orgueil qui vous ont laissé croire que vous aviez secoué le joug divin. Vous ferez ce que Dieu voudra,

et Dieu voudra que son Église règne sur toute la terre, ornée de toutes les gloires et parée de tous les triomphes. Vous consentez à lui donner le triomphe du martyre, Dieu lui donnera celui de la victoire. Sa victoire sera de vous conduire à la liberté par la vérité.

Pour soutenir le combat contre le monde l'Église n'a jamais dit que deux mots, mais deux mots qu'elle a scellés de son sang. A ceux qui voulaient commettre l'injustice elle a dit: *Non licet;* à ceux qui voulaient la rendre complice de l'injustice elle a dit : *Non possumus.* Avec ces deux mots elle a vaincu la foule innombrable des oppresseurs et des sectaires qui ont entrepris de persuader aux hommes que tout leur était permis, afin de pouvoir eux-mêmes se permettre tout. Par ces deux mots le droit et la justice

sont restés inébranlables sur la terre, et rien n'empêchera la conscience humaine de savoir qui les a maintenus.

Nul ne peut dire encore ce qui a péri, ce qui restera ou ce qui se relèvera des choses anciennement établies qu'a renversées le choc révolutionnaire. Ce que chacun peut voir dès à présent, c'est que la Papauté sera l'instrument de Dieu pour la réédification de la société, et que l'histoire des rois et des peuples futurs sera la même que celle des rois et des peuples passés : heureux autant qu'ils ont protégé l'Église, grands autant qu'ils l'ont aimée.

TABLE

FIN DE LA TABLE.

